

11950

Else Holberg

ÉDOUARD SCHURÉ

Le Théâtre de l'âme

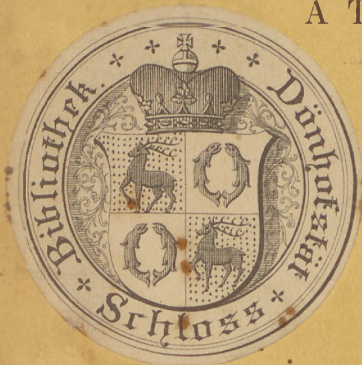
3^e SÉRIE

LÉONARD DE VINCI

PRÉCÉDÉ DU

RÊVE ELEUSINIEN

A TAORMINA



F.343

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

6-10-1

LÉONARD DE VINCI

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉ DU

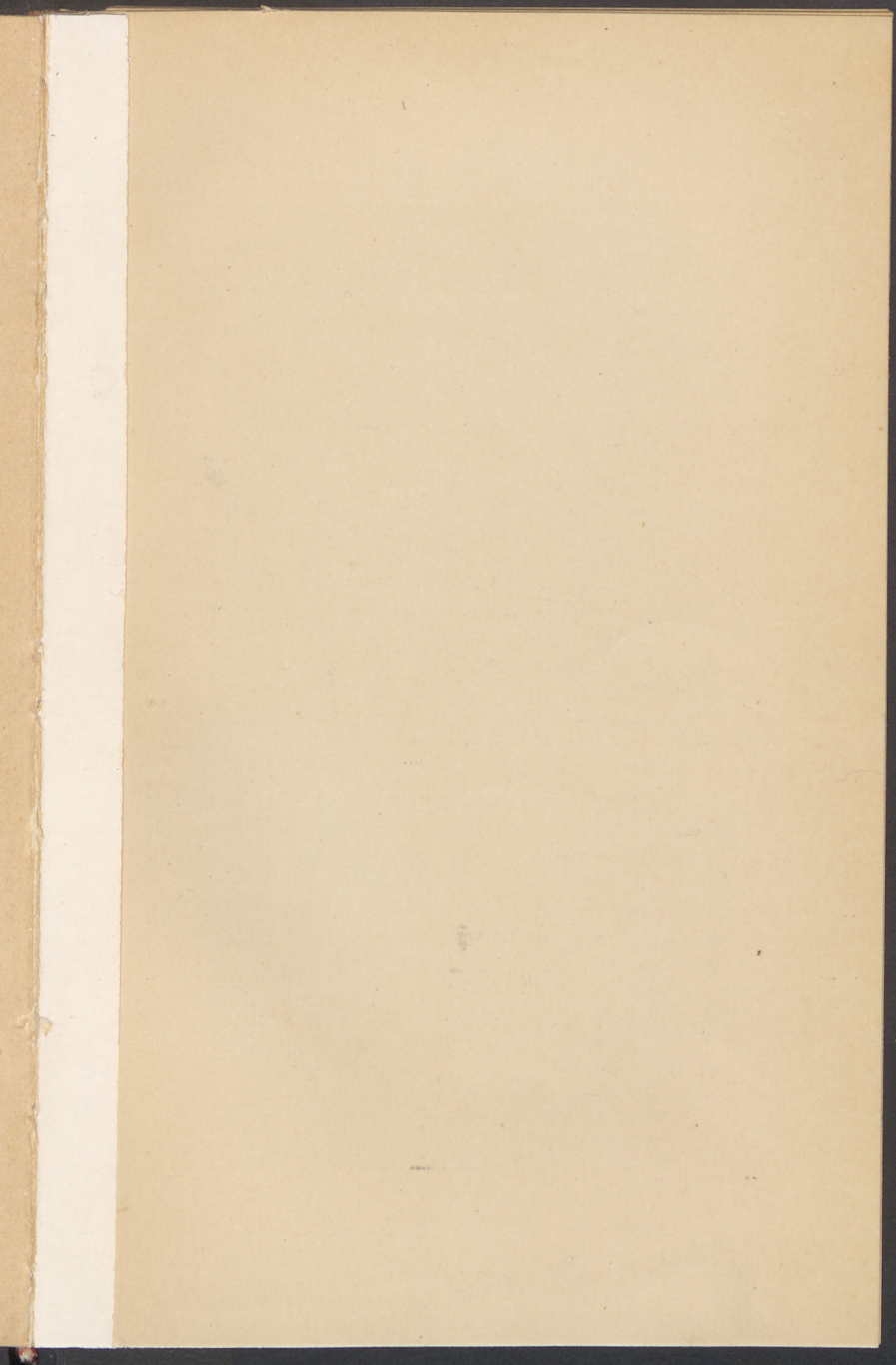
RÊVE ÉLEUSINIEN

A TAORMINA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- Les grands Initiés.** — Esquisse de l'histoire secrète des religions. — Rama. — Krishna. — Hermès. — Moïse. — Orphée. — Pythagore. — Platon. — Jésus. — 7^e édition, 1 fort volume in-16..... 3 fr. 50
- Sanctuaires d'Orient.** — Egypte, Grèce, Palestine, 1 vol. in-8^o..... 7 fr. 50
- Les grandes légendes de France.** — Les Légendes de l'Alsace. — La Grande-Chartreuse. — Le mont Saint-Michel et son histoire. — Les légendes de la Bretagne et le génie celtique. 3^e édition. 1 volume in-12.. 3 fr. 50
- Le drame musical.** — **Richard Wagner**, son œuvre et son idée. 5^e édition augmentée de : **Souvenirs sur Richard Wagner**, 1 vol. in-16..... 3 fr. 50
- Histoire du drame musical.** — 4^e édition. 1 volume in-16..... 3 fr. 50
- Précurseurs et Révoltés.** Prélude au XIX^e siècle. — Les souffrants. — Les chercheurs d'avenir. — Prophètes et voyants. — 2^e édition, 1 volume in-16..... 3 fr. 50
- L'Ange et la Sphinge**, roman, 1 volume in-16..... 3 fr. 50
- Le Double**, roman, 1 volume in-16..... 3 fr. 50
- Le Théâtre de l'âme** (1^{re} série). — *Les Enfants de Lucifer*, drame antique. — *La Sœur gardienne*, drame moderne. 1 volume in-16..... 3 fr. 50
- Le Théâtre de l'âme** (2^e série). — *La Roussalka* (drame moderne). — *L'Ange et la Sphinge* (légende dramatique). 1 volume in-16..... 3 fr. 50
- Histoire du Lied** ou la Chanson populaire en Allemagne. Nouvelle édition précédée d'une étude sur le Réveil de la poésie populaire en France. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50
- La Vie mystique**, 1 volume in-16..... 3 fr. 50







TAORMINA (Théâtre grec).

ÉDOUARD SCHURÉ

LE THÉÂTRE DE L'ÂME

3^e SÉRIE

LÉONARD DE VINCI

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉ DU

RÊVE ÉLEUSINIEN

A TAORMINA

Les plus grands fleuves sont ceux
qui coulent sous terre.

Léonard de Vinci.

PARIS

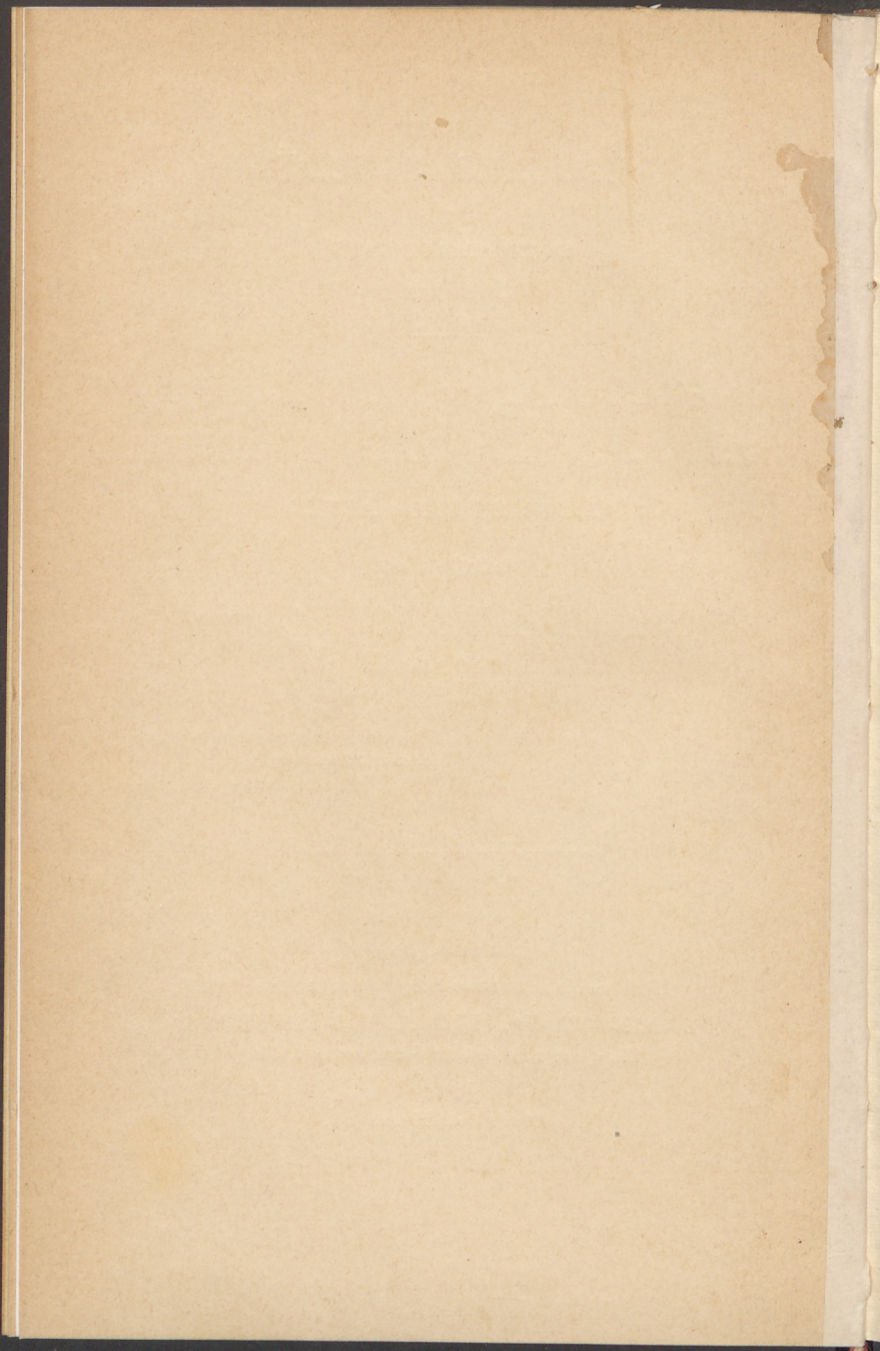
LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1905

Tous droits réservés

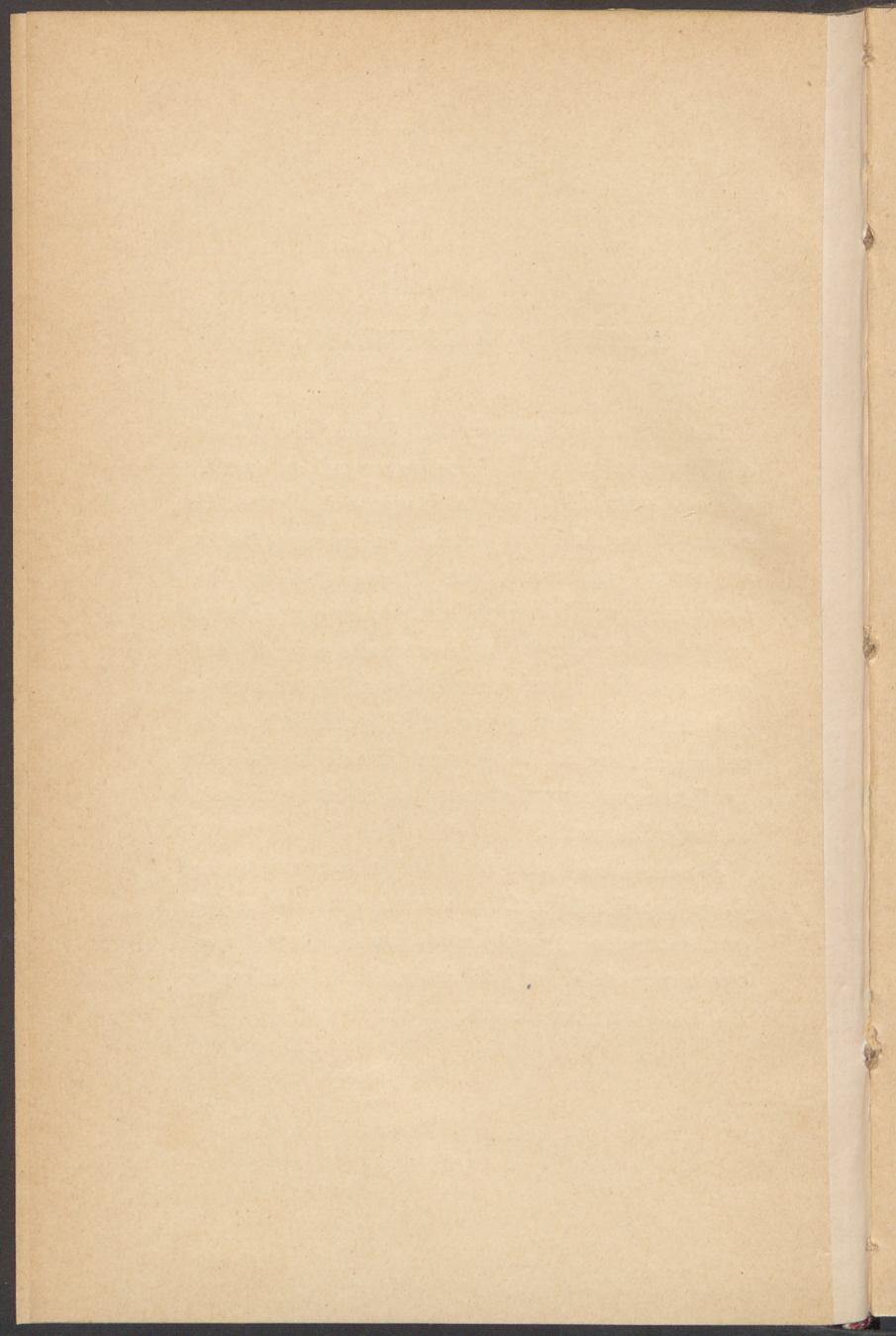


A ANGELO DE GUBERNATIS

L'an dernier, au cours du tiède et doux hiver de Rome, votre amitié fervente me mit en contact vibrant avec l'élite de la jeunesse italienne. En prêtant l'oreille à ses pensées, en écoutant battre son cœur, j'y retrouvai cette flamme de vie et d'enthousiasme qui fait la gloire de votre race. Devant ces gracieux visages, au son de ces voix si fraîches, mon Rêve perdu semblait renaître et me sourire à travers leurs yeux, et l'Idéal lointain descendre comme un Génie aux ailes de lumière, du profond azur, vers les coupoles et les jardins de la Ville Éternelle.

Je vous envoie mon Léonard en souvenir de ces jours inoubliables. Car, mieux que les ruines grandioses, mieux que les statues immortelles, ces cœurs vivants m'ont fait croire à la Renaissance Latine, dont vous êtes le courageux apôtre.

Paris, octobre 1904.



RÊVE ÉLEUSINIEN

A TAORMINA

Devant l'Etna.

Il y a dix ans, je franchissais le détroit de Messine, par un soir de décembre, rose comme une aurore et tiède comme un jour de printemps. Le vaisseau m'emportait vers l'Égypte, [aux sanctuaires d'Orient, où dort, scellé sous la pierre, le secret de nos races et de nos dieux. Ah! qu'il frôlait gaîment les ondes bleues de la mer de Sicile, le beau navire!... Comme il fendait, impatient, l'écume blanche de Charybde et de Scylla!... Mais, dans le féérique passage où tant de

merveilles charmèrent mes yeux, une apparition sublime domina toutes les autres de son mystère et de sa majesté souveraine. Ce fut le formidable *Mongibello*, la montagne des montagnes, l'Etna « colonne du ciel », comme dit Pindare, colonne de neige, qui parfois se change en colonne de feu.

Dès l'aube, aux îles Stromboli, j'avais vu ses côtes noires et son cône blanc se dessiner sur le profil aigu de la Sicile. Tout le jour le colosse me fascina. Les îles, assises sur les vagues comme des sirènes, les villes de Calabre qui boivent dans les flots, et Messine enfouie dans ses bois d'orangers, passèrent comme un songe. Mais le Titan demeurait immobile. Il grandissait à mesure que nous approchions. En vain se déroulait la ceinture mouvante des golfes et des promontoires, le volcan dominait tout, vallées profondes et pics hérissés, de sa masse impérieuse, couronnée d'un panache de nuages, comme si tout l'essor de l'île et tout le feu de la terre affluaient à sa pointe.

Au coucher du soleil, le bateau, virant à l'Est,

fuyait d'un sillage oblique vers la mer Ionienne. La Sicile fondait à l'horizon, mais le géant ne diminuait pas. Seul, il dessinait maintenant sa pyramide lointaine sur l'or occidental, et laissait tomber d'une large coulée son manteau de laves dans la mer. Enfin l'Etna disparut dans la brume, mais, penché sur le bord du navire, je cherchais encore dans les ténèbres le Titan superbe et silencieux.

*
*
*

Tel m'apparut ton génie, ô Léonard, quand je le contemplais de loin aux jours de ma jeunesse. Pareil à l'Etna parmi les montagnes, tes rivaux te virent solitaire, puissant, inaccessible. Ne cachais-tu pas comme lui un feu profond et mystérieux sous ta neige? D'où venait donc la lave dévorante qui brûlait sous ta cendre? Quelle tempête intérieure couvait sous le calme trompeur de ta force? — Ah! me disais-je, heureux celui qui saurait gravir sa cime et jeter un regard dans son gouffre! Quel frisson nouveau le saisirait sur la corniche de glace, dans le vertige

des vapeurs sulfureuses? Que verrait-il dans le cratère dévasté, dans la bouche noire d'où sortent des tourbillons de flamme et de fumée? Ne mourrait-il pas d'épouvante devant l'abîme qui fait peur à l'aigle... où plonge seul l'œil impassible de l'azur?

*
* *

Dix ans se sont passés, dix ans de labeur incessant, de combats intimes ou de luttes au grand jour pour l'Idéal auquel j'ai juré fidélité depuis que ma pensée est mûre et que mon âme a pris conscience de sa respiration..., et je foule enfin le sol de cette Sicile tant rêvée.

Me voici à Taormina, nid d'aigle suspendu sur la mer Ionienne, au flanc d'une chaîne volcanique. Asile de lutteurs et d'exilés, ce *Tauromenium* des Grecs et des Romains. Fièvre petite cité, forteresse élégante et montagnarde, moitié sarrasine et moitié féodale, où toujours souffla un vent de liberté. Car ici la brise du large se rencontre avec le vent des cimes. C'est ici que Timoléon vint méditer avant de détrôner le

tyran Denys, au temps où les trirèmes corinthiennes luttaient, Victoires éployées à la poupe et à la proue, contre les lourds vaisseaux de Carthage. Ici Garibaldi, le libérateur des temps nouveaux, se reposa un jour avant de prendre son vol vers Reggio et vers Naples avec ses *mille* soldats volontaires, groupés par un héros.

A vingt siècles de distance, la Sicile fut libre deux fois par ces cœurs intrépides en qui la bonté transfigura le courage.

Aujourd'hui l'antique Tauromenium est devenue Taormina, tranquille et merveilleuse station d'hiver. Deux portes, aux deux bouts de la ville, semblent, avec leurs tours crénelées, les entrées seigneuriales d'un château du moyen-âge, Dans la rue unique, les arcades mauresques alternent avec les colonnes grecques encastées aux murs. Les fruitiers indolents nichent sous les pleins cintres des palais lézardés, et les femmes se peignent aux fenêtres gothiques. Des peintres flâneurs causent avec les marchands d'estampes et de poteries. Les barbiers dorment sur leurs chaises, devant leurs boutiques, et les

enfants déguenillés roulent pêle-mêle sur les dalles avec les chèvres et les chiens. Sur la petite place, près de la porte de Catane, bouillonne une fontaine. Aux quatre coins du grand bassin, des poissons, des sphinx, des sirènes de pierre vomissent une eau cristalline en de vieux bénitiers, comme si ces monstres païens vivaient en famille avec les mystères de l'église voisine. Car ici règnent les dieux de la Nature, la mer de l'Odyssée et les montagnes de lave sculptées par Vulcain.

Taormina! — syllabes chantantes, voyelles musicales pour un lieu de retraite, de rêves, de perspectives infinies. Le balcon de ma fenêtre domine à pic le ravin, où grimpent en désordre les figuiers de l'Inde et les cactus sauvages. Sur la terrasse minuscule de la maison, les oranges mûres piquent de points jaunes les feuillages sombres. Dans les guérets fleurissent les violettes, grandes comme des cyclamens, les roses pâles et de jeunes narcisses aux yeux d'or, leurs blancs pétales repliés comme les ailes des colombes timides. A deux cents mètres, dans

l'abîme à mes pieds, les vagues blanchissent la plage. — Leur cadence a scandé ma pensée. — Et, devant moi, se dresse dans sa splendeur de neige la vaste pyramide de l'Etna.

*
* *

Lui de nouveau ! — Il est près maintenant et plus redoutable que jadis, quand je fuyais sur les méandres mauves de cette mer si bleue... quand je fuyais, comme ce vapeur, là-bas, perdu à l'horizon. Depuis un mois, le géant est sous mes yeux. Il me guette, le vieux veilleur surgi au centre de la Méditerranée, lui qui fume toujours et ne dort jamais depuis un million d'années. Tour à tour il m'attire et me repousse, il m'exalte et me terrasse. Que de fois, au cours de mon travail, je l'ai regardé ! A l'aube, quand la mer se couronne d'une brume orangée, comme d'un cercle magique et que l'étoile du matin y tremble comme un diamant, l'Etna dessinait sa chape d'hermine sur un ciel sans tache. Le jour, il s'enveloppait d'un vaste manteau de nuages déchiré par les vents. Le soir, je le voyais se

dégager, mais sur sa tête planaient encore des nuées cramoisies, pareilles à des couronnes ou à des tiaras. Parfois ces insignes se changeaient en blasons gigantesques, lions dressés soutenant dans l'azur leurs armes flamboyantes. — Ainsi flottent les pensées sur la tête du créateur; ainsi ses créations s'enfuient de lui, pour quelque aventureux voyage — lorsqu'il les a enfantées.

C'est en regardant le roi des volcans que j'ai tenté l'ascension de ton génie, ô Léonard. Oui, après les vignes et les olives, après les cendres et les roches, après la mer de lave et l'océan de neige, j'ai cru atteindre ta cime et jeter un regard dans ton gouffre de feu. Et, de ce point vertigineux, la mission future du génie gréco-latin dans le monde m'est apparue en lignes lumineuses et grandioses. Ainsi doit apparaître, du haut de l'Etna, l'île aux trois pointes, l'antique Trinakria, quand le soleil se lève derrière la Calabre comme un cône de pourpre et que toute la Sicile sort de la nuit bleuâtre avec ses mille pointes d'or.

Ou bien n'était-ce qu'un mirage, pareil à ceux

qui troublent les voyageurs, au dire des guides, quand l'orage les surprend à mi-côte et que le feu de Saint-Elme les enveloppe au milieu d'un tourbillon de grêle? — Toi, seul, pourrais le dire, ô maître..... Mais voici mon œuvre, voici ma vision de toi!

Vers Eleusis

Dans ton effort prométhéen vers la Science et la Beauté, tu t'arrêtas devant le Sphinx-Nature pour le déchiffrer et tu cherchas, à ta manière, la route d'Éleusis, où se résolvent les grandes énigmes.

Et toi aussi tu fus une énigme pour ton siècle comme tu l'es pour le nôtre. Mais tandis que tes contemporains te regardèrent passer avec froideur et méfiance, nous nous sentons attirés vers toi par une affinité secrète et par une sympathie irrésistible. C'est que la lutte profonde, qui partagea ton esprit et déchira ta vie, est celle aussi qui partage et déchire la nôtre : — la lutte de la pensée et de l'âme, le conflit de la science et de la foi.

De là l'immense écart, la solitude irrémédiable entre toi et tes émules.

Michel-Ange, ton rival heureux, ton ennemi personnel, vécut tranquille dans la lettre du dogme catholique et mourut à l'abri de Saint-Pierre, dont, fier titan au service des papes, il maçonnait la coupole. Créateur plus fécond, penseur moins profond, artiste moins subtil que toi, il n'eut à lutter qu'avec le monde, jamais avec lui-même, et ne connut ni les abîmes de ta détresse, ni les rayons merveilleux qui sillonnèrent tes ténèbres. — Raphaël, enfant divin, cœur d'ange dans un page d'Ombrie, vécut heureux au sein de son rêve platonicien, où les déesses se joignent aux madones, où les sages d'Hellénie conversent avec les Pères de l'Église. — Le Corrège ne sortit pas de sa voluptueuse extase, où l'Olympe et le Paradis se fondent en visions douces et fulgurantes. — Quant au groupe innombrable des précurseurs et des épigones, primitifs ou décadents, mystiques ou sensuels, sérieux ou mondains, légion diverse et charmante, ils vécurent, ils sculptèrent, ils peigni-

rent selon leur foi ou leur caprice, au gré des passions et des songes, sans connaître la grande lutte, sans soupçonner le grand problème.

Toi seul, ô Léonard, tu as connu ce problème, tenté cette énigme, combattu ce combat. Oui, toi seul, en ces jours de vie fougueuse et déchaînée, tu connus la lutte prométhéenne entre la Terre et le Ciel, parce que tu aimas le Ciel et la Terre d'un égal amour.

Un jour tu rencontras Monna Lisa, la Muse-Magicienne, amante sublime et troubleuse d'âmes, la femme capable de tout le bien — avec l'Amour, — de tout le mal — sans lui. Une femme? non, la Femme complète, puissante, subtile et terrible, tendre et cruelle, ange et démon, la Femme, miroir de l'Ame du monde, prisme changeant en qui se reflète et se joue la grande Énigme. — Tu t'arrétas devant Elle, fasciné, attendri, exalté... et tu la peignis. Mais tu ne voulus pas aller plus loin. Devant le mystère bouleversant, tu reculais comme devant cette caverne sombre dont parle un de tes manuscrits, où le désir te poussait en avant, mais où la peur

te retint. Tu la quittas. Elle mourut peu après, et toi tu partis pour l'exil, emportant son image peinte par toi. Elle ne te quitta plus. Sur ton lit de mort, tu la donnas à ton gracieux protecteur, le roi de France, qui nous a légué ton chef-d'œuvre. Ta Monna Lisa règne maintenant au Louvre sous le nom de *La Joconde*. Ses amants, illustres ou obscurs, se renouvellent d'âge en âge. Leur nombre est légion. Elle a ses prêtres, son culte et ses mystères comme une divinité. — Mais qui donc a déchiffré son âme?

Voilà tout ce que l'histoire nous dit de la grande aventure de ta vie et de ta mystérieuse Amante. Deviner ce qui s'est passé en Elle et en toi pendant cette rencontre et après, la peindre en lumière sur le fond fauve et sombre de l'époque — c'est tout mon drame.



L'œuvre achevée je repense à ces choses, couché dans un pré, sous les amandiers en fleurs. Les troncs argentés, aux fines nervures, brillent au soleil. Ils n'ont pas encore de feuilles, mais

leurs fleurs innombrables forment sur ma tête et tout autour de moi des bosquets de gloriottes légères et transparentes, treillis de roses étoilées. A travers ces guirlandes et ces couronnes, j'aperçois le double azur de la mer et du ciel, striés d'argent, et, comme une buée vaporeuse, la côte d'Italie. Sous moi, villas sur villas, terrasses sur terrasses, pins parasols et bouquets de palmes, jardins d'orangers où, sur la même branche, les fruits mûrs poussent avec les fleurs parfumées. Plus bas, les lacets de la route et la presqu'île sauvage et nue du cap Andrea, qui s'avance dans les flots avec sa chapelle abandonnée. Enfin les écueils, où les vagues écument et bondissent. Il est midi; la tramontane souffle fraîche et vive, l'Etna brille de sa blancheur immaculée. Sa base féconde porte des vignes, des villes, des villages, des clochers par centaines. Plus haut, de noirs pitons se hérissent dans la neige. Au sommet les arêtes reluisent, et la fumée du cratère, que le vent replie sur sa crête, semble un cordon de perles sur un diadème d'argent.

Plus doucement, à cette heure, mon âme

recueillie se mêle aux parfums de la terre, à la brise marine, à l'âme de la lumière. Sérénité triste... suprême apaisement... ma tâche est finie.

... Mais libres sont les espaces... ouvertes les routes de la mer... et la Grèce est là-bas... O Léonard et vous, Monna Lisa, conduisez-moi vers Éleusis!

Adieu.

Le soleil s'incline sur l'Etna; c'est le jour de l'adieu. Lentement je gravis le chemin qui gagne le théâtre grec, dressé en vigie, sur le haut promontoire, au-dessus de la ville et de la baie de Taormina. Par un large escalier, j'atteins la troisième précinction et la terrasse du pourtour, qui porte encore les ruines du portique à deux rangs de colonnes, les unes debout, les autres écroulées.

Je m'assieds sur les hauts gradins de l'amphithéâtre creusé dans le roc. L'herbe y pousse drue, mais quel spectacle! Une ruine vivante, qui évoque et suscite encore son passé.

Au fond de la vaste conque, l'arène de l'orchestre. Plus loin, la scène avec sa colonnade, et, par la brèche du milieu, l'harmonieux, l'immense paysage. La ville accrochée à la montagne, l'Etna tout entier et la fuite des côtes jusqu'à Syracuse. Si majestueuse dans sa grâce est la courbe des deux premières anses qu'on dirait deux plumes d'aigle tombées aux pieds du volcan.

Et telle est la magie du soleil couchant qui fouille les pierres, qui chauffe les briques et colore les marbres qu'un instant j'ai cru voir un spectacle d'il y a deux mille ans. J'ai vu l'amphithéâtre bouillir comme une cuve d'un peuple tumultueux. J'ai vu, sous le vélum bariolé, que percent çà et là les flèches du soleil, la tribune des Vestales, les magistrats en cercle au bas de l'hémicycle, les chevaliers sur les gradins, et plus haut, sous les portiques, le peuple grouillant et grondant comme une mer. Jouait-on une tragédie aujourd'hui perdue ? je l'ignore ; mais la flûte sonore et les cymbales frémissaient. Tout à coup, parut sur la gauche le char des Bacchantes à demi vêtues de peaux de panthères.



Possédées par le dieu, elles envahirent la scène dans un désordre lyrique Aussitôt les blanches prêtresses d'Apollon sortirent du temple de droite. Leurs gestes graves, leurs voix mélodieuses calmèrent peu à peu la danse superbe de leurs sœurs en délire. Alors un mugissement de foule courut sur le pourtour, sa vague roula du haut en bas de l'entonnoir pour remonter en un cri prodigieux et retentir jusqu'à la cime des montagnes. Et les mille cris de la foule ne formaient plus qu'un seul cri, le cri de tout un peuple saluant la Vie et la Beauté.

Mais le soleil a disparu... et tout s'évanouit en une seconde. Maintenant l'ombre a rempli le théâtre et je ne vois plus que gradins déserts, murs troués, monceaux de granit et colonnes tronquées, couchées dans l'arène, comme les cadavres sur un champ de bataille.

Symbole tragique de mon rêve d'art.

Pour mon beau songe, hélas ! point d'asile. Car, en ce temps de doute et d'épreuve, il n'est, pour un tel dessein, ni temple, ni chœurs, ni prêtres, ni prêtresses. Nulle voix vivante ne fera

vibrer mon verbe enflammé. Le tourment divin et la joie sacrée n'auront duré que ces jours rapides.

Léonard, Lisa, Liéto, Jérphine, doux maîtres, chères compagnes, il faut vous dire adieu. Vous, qui fûtes pour moi vivants et sonores, vous n'êtes déjà plus qu'un groupe d'ombres fuyantes et diaphanes. Déjà vous planez dans d'autres sphères. Je vous salue donc une dernière fois, ô fiers génies, esprits bienfaisants, derrière lesquels je pressens des esprits plus puissants encore, et je vous remercie de m'avoir tendu le cordial sauveur aux heures amères.

Voici venue l'heure de l'adieu. Qu'aucune faiblesse, qu'aucun vain regret n'en trouble la solennité.

Mais, puisque j'ai sculpté mes blanches visions sur mon désir vaincu, comme des statues de marbre sur un champ de laves refroidies, que l'Idée immortelle — ressuscitée par un autre — rejaillisse un jour, plus libre et plus pure, de ce tombeau — profond... et muet.

De mon balcon, je donne un dernier coup d'œil à la côte, à la montagne et à la mer. Taormina éteint ses feux dans la nuit calme. Plus un bateau sur l'eau sans bornes où s'avancent en masses d'ombre les grands promontoires. Si la terre se couvre de ténèbres, le firmament scintille.

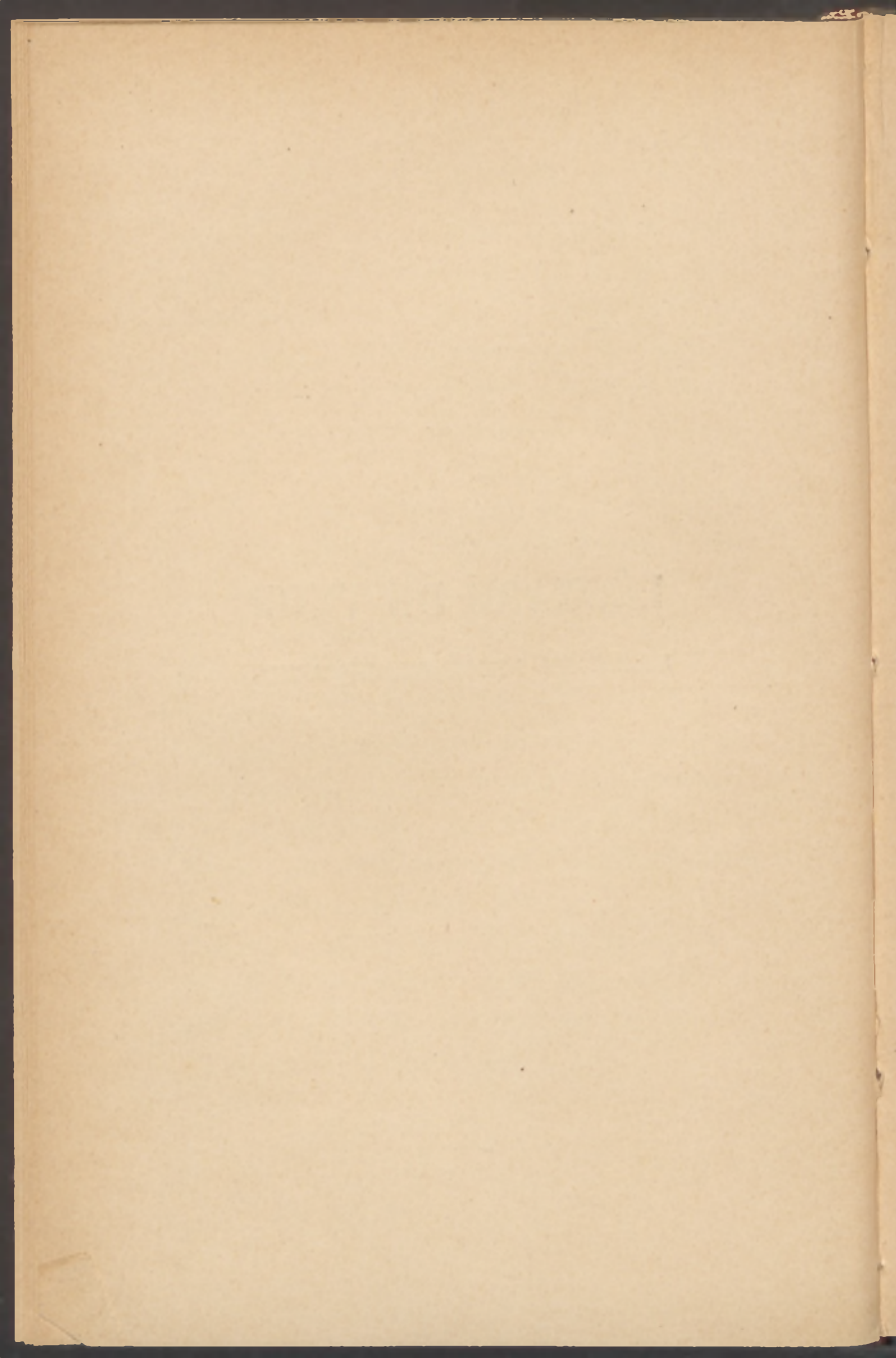
De la ravine monte encore la voix de la mer, sur un rythme lent, qui ressemble aux baisers donnés dans le rêve, aux baisers qui renaissent de leur désir inextinguible et suave. Parfois un silence... et la mélodie se fait lumière, vibration d'astres... Puis, un sanglot de l'abîme... et le chant des vagues se continue, de récif en récif, de rivage en rivage. Taormina, son passé, son histoire, son théâtre, redevenus lointains, s'effacent dans l'oubli. Le spectre de l'Etna paraît la cime d'une planète morte.

Seul, le ciel est vivant. Car, magnifique, dominateur, le bras levé, le glaive au poing, Orion flamboie au zénith et palpite sur le voile ondoyant de la Voie Lactée.

Taormina, mars 1904.

LÉONARD DE VINCI

DRAME EN PROSE EN CINQ ACTES



PERSONNAGES

LÉONARD DE VINCI.

RUGGIERO, sculpteur }
LIÉTO, peintre } ses élèves.

BALTHASSAR, l'alchimiste.

FARFANIKIO, gamin de 14 ans, serviteur de Léonard.

LUDOVIC SFORZA, dit le More, duc de Milan.

GIOCONDO, riche propriétaire et marchand de bœufs.

MONNA LISA, sa femme.

BÉATRICE D'ESTE, duchesse de Milan.

LUCREZIA CRIVELLI, dame d'honneur et sa cour.

JÉROMINE MERLINI, une orpheline.

SIDONIA, fille de l'Alchimiste.

LE PAGE RICCIARDETTO.

UN FLORENTIN, membre de la Seigneurie.

UN HÉRAUT D'ARMES, du roi de France.

*Seigneurs et dames de la cour de Ludovic le More,
musiciens, poètes, artistes.*

DÉCORS

Aux 1^{er} et dernier actes, l'atelier de Léonard à Milan.

Au 2^e acte, une salle de fête au château des Sforza, à Milan.

Au 3^e acte, la terrasse d'une villa près de Florence.

Au 4^e acte, chambre à coucher d'un castel dans les maremmes.

Epoque entre 1500 et 1516.

LÉONARD DE VINCI

ACTE PREMIER

L'ATELIER DE LÉONARD A MILAN

Salle d'un ancien couvent, occupée par le maître et décorée à sa fantaisie. Au fond, une arche en ogive ouvre sur une galerie gothique : c'est le promenoir de l'ancien cloître. — On aperçoit le jardin à travers les premières arcades qui se perdent obliquement vers la droite. — Des deux côtés de la galerie, dans le mur, deux hautes fenêtres gothiques condamnées et transformées en niches. Dans celle de gauche, statue en marbre de Vénus sortant de la mer ; dans celle de droite, un Mercure avec le caducée. — Dans l'ogive au-dessus de Vénus, vitrail en couleur, qui représente un dragon ailé en forme de lézard gigantesque, d'un jaune fulgurant sur fond de pourpre. — Dans l'ogive au-dessus de Mercure, le Christ attaché à une colonne et flagellé par des soldats romains.

Dans le mur latéral de gauche, une large baie, à cintre bas, donne sur le laboratoire de Léonard. On y entrevoit

confusément des alambics, un grand bocal renfermant des serpents, des instruments d'optique et un crocodile empaillé. A l'entrée un petit fourneau. Au-dessus de la baie, une grande rondache accrochée au mur. Elle a la forme d'un bouclier convexe. On y voit peinte une tête colossale de Méduse avec chevelure de vipères hérissées ; face majestueuse et regard terrible.

Dans le mur latéral de droite, petite porte élégante, précédée de trois marches. Deux colonnettes corinthiennes soutiennent la voussure ouvragée. Cette porte donne dans la bibliothèque. Sur l'arcade en plein cintre, une statuette de l'archange Michel perçant le dragon de sa lance. Au pied de l'escalier, un globe en carton fixé dans un cercle, entre quatre piliers de bois. Il représente une partie du ciel étoilé avec les figures du zodiaque peintes en bleu.

Au second plan de la scène, un peu vers la gauche, grande table en bois sculpté avec des fauteuils Renaissance. On y voit, dans un grand désordre, maquettes, masques de cire, portefeuilles à dessins, rillettes, ébauchoirs, pinceaux et pots de couleurs.

A côté de la table, exactement au milieu de la scène, un petit guéridon, qui supporte un grand aigle empaillé, aux ailes étendues.

SCÈNE PREMIÈRE

RUGGIERO, LIÉTO, FARFANIKIO

Au lever du rideau, on voit à gauche Ruggiero, armé d'un ciseau, et travaillant à grands coups de marteau à une statue qui représente un esclave lié de cordes. — Devant lui un dessin étalé sur un chevalet.

A droite, Liéto dessine avec attention une tête d'ange sur un carton d'après un tableau disposé devant lui sur une chaise.

FARFANIKIO, *gamin de 14 ans, qui porte une toque de velours et un veston élégant sur une chemise dépenaillée, les gestes d'un rôdeur de rues et la mine fûtée d'un page. Il entre par la galerie, un panier à la main, et chante d'une voix claire :*

Le papillon vole à sa fleur,
Le cavalier court à sa dame ;
L'homme tourne autour du bonheur...
Le phalène — autour de la flamme.

(Il s'assied sur un tabouret bas, près du guéridon, et pose le panier par terre devant lui.)

Voilà [notre dîner, une merveille!

RUGGIERO

De quoi mourir de faim, j'en mets ma main au feu.

FARFANIKIO

Regarde un peu. *(Il sort les objets du panier*

et les montre.) Du pain de la campagne qui sent le blé mûr... des œufs pondus de ce matin... du riz blanc comme la neige...

RUGGIERO, *s'approchant.*

C'est tout?

FARFANIKIO, *lui montre un grand cornet en papier.*

Des grains de maïs beaux comme le soleil. (*Il les tamise entre ses doigts.*) Des figues qui fleurissent le miel. (*Il les flaire.*) Et des raisins cueillis au Paradis. (*Il les suspend au-dessus de sa bouche ouverte.*) Êtes-vous content, messire Ruggiero?

RUGGIERO

Mais c'est un dîner de moines en carême. Quoi, pas un lièvre, pas une grive?

FARFANIKIO, *se lève et prend un air grave.*

Vous ne savez donc pas que le maître ne mange jamais de viande? Il protège les bêtes et prétend que c'est mal de les tuer.

RUGGIERO, *à part.*

Une de ses manies ! (*Haut.*) Alors, c'est bien.
J'irai à la taverne. (*Il retourne à son travail.*)

FARFANIKIO

Oubliez-vous que nous célébrons le jour de naissance du maître ? (*Rêveur.*) Un grand jour pour lui !... (*Mystérieusement.*) Savez-vous ce qu'a dit messire Balthassar, qui sait l'astrologie ? (*Avec une emphase convaincue.*) « Si dans l'année nouvelle le sublime Léonard passait du cercle de Mars au cercle de Vénus, il échapperait à l'ombre de Saturne et monterait jusqu'au trône de Jupiter ! »

RUGGIERO

Sais-tu seulement ce que tu dis ?

FARFANIKIO

Non, mais cela sonne comme du bonheur et chante comme une victoire. Et puis le grand secret du Maître, que vous ignorez, moi, je le devine...

RUGGIERO, *avec impatience.*

Ah! parlons-en de son secret. Moi, je n'ai pu le lui arracher. Déjà je regrette d'avoir quitté Michel-Ange pour suivre Léonard. Car je n'ai rien appris chez ce magicien fameux. Voilà un an qu'il me fait modeler des statues d'après ses dessins au lieu de me faire travailler d'après nature. Toutes les œuvres qu'il n'a pas la patience d'exécuter lui-même, il me les fait sculpter. Aux yeux du duc de Milan et de la postérité, elles porteront son nom et moi j'aurai travaillé pour rien.

LIÉTO, *dessinant.*

Tu es injuste, Ruggiero, le maître t'estime pour ta force. Il veut l'assouplir avant de la libérer, Léonard de Vinci est le plus généreux des hommes. Quand je suis venu de Parme, presque en haillons et mourant de fatigue, frapper à sa porte, je lui ai dit : « J'avais un père riche, des maîtres savants, une fière patrie, j'ai tout quitté pour venir à vous, car vous êtes un

maître selon mon cœur. » Il m'a regardé longtemps de son œil perçant et doux, puis il m'a dit : « C'est bien, mon fils, ma maison sera la tienne. » Alors il m'a ouvert les bras, sa science et son génie. Et ce génie est aussi vaste que le monde.

RUGGIERO

Peut-être; mais sa science et son génie se jouent de mauvais tours l'un à l'autre. Je lui reproche de commencer mille choses et de n'en achever aucune. Sa curiosité est sans bornes, comme son orgueil. Il veut embrasser l'univers et mourra sur la paille. Que ne veut-il pas être? Peintre, sculpteur, architecte, géologue, opticien, alchimiste, observateur de météores et fabricant de machines à voler... Que sais-je encore?.. En ce moment il peint la Sainte Cène au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces.

LIÉTO

Son chef-d'œuvre.

RUGGIERO

Incomparable, est-ce que je le nie? Mais

parions qu'il n'aura pas le courage de le terminer.

LIÉTO

Par respect pour son idéal.

RUGGIERO

J'appelle ce respect : impuissance et lâcheté. Quand j'ai vu Michel-Ange pour la dernière fois, il équarrissait le bloc formidable d'où devait sortir son David géant. Les éclats de marbre jaillissaient autour de lui comme des éclairs blancs. Il ne répondait à mes questions que par des propos railleurs. Ah ! il se moquait de moi le rude Cyclope, et quand je sortis il me cria : « Ruggiero, concentre-toi ou meurs ! » Il avait raison, le Titan. Léonard se disperse ; il en mourra. Moi, je veux vivre et créer. — Quant à ce grand secret dont il nous parle sans cesse, il ne le connaît pas lui-même.

FARFANIKIO

Et si ce secret était une femme ?

RUGGIERO

Tu dis ?

FARFANIKIO

Je ne sais rien, mais je soupçonne. Vous rappelez-vous qu'il y a un an le maître guérit de la folie une jeune orpheline, la fille d'un capitaine du duc de Milan ?

RUGGIERO, *se rapproche curieusement.*

Oui, je me souviens de cette histoire.

FARFANIKIO

Elle s'appelait Jérachine Merlini, une fille noble et courageuse. Elle suivit son père au siège de Bergame, malgré sa défense, pour porter secours aux blessés. Après l'assaut, elle assista aux horreurs du massacre et voulut défendre les assiégés contre la fureur des soldats, mais en vain. Sous ses yeux, une jeune et belle femme essayait d'attendrir un lansquenet brutal en lui montrant son petit enfant. Mais le lansquenet tua le pauvre, et puis, ivre de sang et de luxure, le misérable se rua sur la femme et l'emporta hurlante dans ses bras...

Ce qui s'est passé après, je l'ignore, mais d'avoir vu cela, Jérordine devint folle.

RUGGIERO

Alors ?

FARFANIKIO

Son père était mort dans l'assaut. Le duc fit appeler notre maître, qui est médecin à sa manière. Eh bien, en quelques semaines, il guérit la jeune fille de sa folie, par la parole et le regard. Il y passait de longues heures. Le duc constitua une dot à Jérordine et nomma Léonard son tuteur.

RUGGIERO

Et maintenant ?

FARFANIKIO

En attendant qu'elle se marie, elle vit au couvent, chez les sœurs Minorites.

RUGGIERO

Elle est belle ?

FARFANIKIO

Comme une Madone, mais fière...

RUGGIERO

Maître Léonard veut l'épouser ?

FARFANIKIO, *haussant les épaules.*

Est-ce que le maître a le temps de penser au mariage ? Tu n'y es pas, Ruggiero. Elle va venir ici tout à l'heure pour offrir ses souhaits au maître à son jour de naissance. Il veut vous la présenter... à vous et à Liéto.

RUGGIERO

Vraiment ?

FARFANIKIO

Lui-même l'a dit. Commences-tu à comprendre ?

RUGGIERO, *rêveur.*

Tiens... ce sera drôle.

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉONARD

Grande barbe et longs cheveux dorés. La physionomie du portrait des Uffizi à Florence ; tête de mage où une jeunesse mystérieuse rayonne à travers une maturité mâle. Toque de velours noir sans ornement et casaque noire tombant jusqu'aux genoux. Grand manteau rouge foncé à plis droits. Il marche à pas lents, d'un air grave, et dépose sa boîte à couleurs sur la table, puis, sans regarder personne, il s'assied près du globe céleste où il s'accoude. Les élèves travaillent. Farfanikio observe le maître de loin.

LÉONARD

Encore un jour de perdu. O tête du Christ, visage de l'homme divin, ton sourire ineffable échappe à mon pinceau..... je ne t'achèverai jamais!...

FARFANIKIO, *qui s'est approché, tourne par derrière autour du globe, se penche par-dessus et murmure à voix basse :*

Maître, Jéromine doit venir. Faut-il l'avertir ?

LÉONARD, *sortant de sa rêverie.*

Non, laisse-la venir. (*Il se lève.*) Allons, elle a sonné l'heure du grand renoncement. Il faut dire adieu à la douce chimère, à l'ivresse de l'art sublime et décevant. (*Il s'approche de la table.*) Mes amis, or ça, plus de labeur. Qu'un peu de joie vous délasse à mon jour de naissance. Mon fier Ruggiero, ton marteau a la fièvre, mon doux Liéto ; ton crayon languit. Venez ici, j'ai des choses grandes à vous dire. (*Léonard s'assied près de la table ; Ruggiero et Liéto, à quelque distance.*) Quand tu vins à moi, Ruggiero, tu me dis : « Michel-Ange m'a chassé de son atelier. Voulez-vous me prendre à votre école pour que j'essaye de l'égalier ? » Cette audace me plut. Je t'ai enseigné ce que je sais en sculpture, l'énergie du mouvement et la souplesse du modelé. — Toi, Liéto, tu m'as dit : « Je voudrais peindre les

âmes dans les yeux et les visages. » Je t'ai répondu : « C'est un mystère, nous chercherons ensemble. » A l'un comme à l'autre j'ai donné tout ce que le savoir du maître peut communiquer à l'élève. A vous désormais de vous accomplir et de marcher seuls.

LIÉTO

Maître, vous nous abandonnez ?

LÉONARD

Non, mais je vous quitte.

LIÉTO, *avec un geste de surprise douloureux.*

Ah?...

LÉONARD, *sort de sa casaque une lettre qui porte un grand sceau rouge.*

Voyez cette lettre et le lys rouge à son sceau. Elle est de Messire Soderini, gonfalonier de la République de Florence. Aunom de la Seigneurie, il me supplie de rentrer en Toscane et de sauver sa capitale. Il s'agit de construire un canal pour détourner l'Arno de son cours et de

ruiner Pise, notre ennemie. Le grand conseil de la ville réclame de moi cette œuvre grandiose. Il m'offre, en plus, un grand laboratoire pour mes expériences, avec trois mille ducats d'or par an.

LIÉTO

Vous avez accepté?

LÉONARD

L'envoyé venu hier repart demain, et ma réponse sera : oui! (*Liéto baisse la tête.*) Ah! ce n'est pas l'argent qui me tente, ni même la gloire. Moi aussi j'ai atteint ma limite. Me voici au seuil du grand mystère. La porte ouverte s'est refermée brusquement. Le grand Léonard cessera de peindre à compter de ce jour pour se vouer — à la science seule.

LIÉTO

Et que vont devenir vos moulages, vos tableaux commencés, vos dessins innombrables!

LÉONARD

Je vous les laisse.

RUGGIERO, *avec un geste d'avidité qu'il réprime à peine.*

Quoi ? maître, vous nous permettriez de fonder une école ici, après votre départ ?

LÉONARD, *d'un ton sévère.*

Mais... vous en fonderez une en continuant la mienne !

FARFANIKIO

Mais moi, maître, tu m'emmènes, n'est-ce pas ?

LÉONARD, *le caressant.*

Certes, Farfanikio, comment te quitterais-je, mon petit Mercure, mon papillon volage, toi mon désir vivant ?

FARFANIKIO, *se met à danser de joie. Il saisit une mandoline sur la table et en tire des arpèges frémissants.*

Et quand m'apprendras-tu la musique ? Car tu me l'as promis, tu sais !

LÉONARD, *subitement grave.*

Quand l'aigle humain montera dans les airs comme un roi de l'espace. Je t'apprendrai la musique, Farfanikio, quand je saurai voler!

FARFANIKIO, *lève sa tête vers le plafond.*

Une hirondelle!... Une hirondelle est entrée... Elle vole par ici... Elle a frisé la tête de Liéto... Elle bat contre les vitres... elle s'affole... Oh! la voilà prise dans l'aigle empaillé comme dans un filet. (*Il la saisit et la regarde avec passion.*) Elle ne bouge pas... comme son petit cœur bat vite... Je le sens trépider... Est-elle jolie! On dirait un petit navire au ventre d'argent .. Oh, ces yeux noirs qui jettent du feu!

LÉONARD

Ne lui fais pas de mal! (*Il prend l'hirondelle avec précaution dans sa main et la regarde avec tristesse.*) Divin oiseau, âme vivante, souffle de Dieu, créature adorable, en toi palpite le mystère du monde, la puissance du vol — tout ce que je cherche — et je ne puis saisir ton

secret!... Je pourrais t'écraser en refermant la main, mais t'imiter, hélas! non.

FARFANIKIO.

Attache-lui un fil à la patte... et nous l'étudions.

LÉONARD

Non ; elle en mourrait. (*Il s'approche de la porte du cloître, étend le bras et ouvre la main.*) Cœur de feu, flamme ailée, sois libre, et retourne à ton ciel!

(*L'hirondelle s'envole, Léonard se rassied près du globe, d'un air soucieux....*)

FARFANIKIO, *qui a suivi l'oiseau dans le jardin, revient en courant.*

Maître... Jéromine!

LÉONARD, *pensif.*

C'est bien... Je ne puis gouverner l'hirondelle. Voyons si je saurai guider le cœur d'une vierge.

SCÈNE III

LES MÊMES, JÉROMINE

Elle apparaît avec une sœur converse de l'ordre des Minorites qui se retire dans le jardin du cloître à son entrée. — Jéromine est en robe blanche, très simple, à longues manches, la tête couverte d'une dentelle noire. — Cheveux épais en bandeaux massifs. — Elle porte à la main un grand lys blanc et s'arrête au seuil de l'atelier. — Léonard marche à sa rencontre et lui tend la main.

JÉROMINE

Maître, meilleur qu'un père, mon sauveur, à votre jour de naissance je viens vous souhaiter la grâce d'en haut et l'accomplissement de votre désir suprême.

LÉONARD

Merci, Jéromine.

JÉROMINE

Je ne suis qu'une pauvre orpheline; tout ce que j'ai me vient de vous. Avec mes pensées de jeune fille acceptez cette fleur solitaire, mais royale, qui pousse dans notre jardin.

LÉONARD

J'accepte les pensées, Jérachine; mais je ne suis pas digne du lys. Garde-le, mon enfant, qu'il orne les pieds du crucifix de ta chambre de vierge. (*Il la prend par la main et lui fait faire quelques pas.*) Mais ne crains pas d'entrer ici; c'est un sanctuaire aussi. C'est celui de la Science (*il montre le laboratoire*); celui de la Pensée (*il montre la bibliothèque*); et celui de l'Art. (*Il montre ses élèves. — Jérachine parcourt l'atelier des yeux sans étonnement et avec assurance. — Elle regarde tour à tour le dragon du vitrage, la tête de Méduse, le St-Michel, puis fixe sur les deux jeunes gens ses yeux tranquilles. — Léonard les lui présente.*) Le sculpteur Ruggiero, Liéto le peintre, mes meil-

leurs élèves... Jérachine Merline, ma fille adoptive. (*Ils s'inclinent respectueusement.*) Laissez-nous un instant. Jérachine et moi, nous avons à parler.

(*Ils se retirent des deux côtés.*)

RUGGIERO, à part, sur le seuil du laboratoire.

Exquise, mais trop vertueuse.

(*Il sort.*)

LIÉTO, sur les marches de la bibliothèque, à part.

Un ange attristé qui regarde la terre... L'ombre de toute la souffrance humaine accable ce front, mais une musique céleste fait frémir sa chevelure... De quel monde inconnu descend cette vierge?

(*Il sort lentement. — Farfanikio prend son panier et sort par le fond.*)

LÉONARD, fait asseoir Jérachine et s'assied en face.

Ma fille chérie, écoute-moi. J'ai pu te rendre à la vie, quand tu semblais vouloir la quitter et

que ta raison ébranlée s'égarait. C'est la plus belle de mes œuvres, la seule bonne peut-être et celle dont je suis le plus fier. Mais pour l'achever, j'ai besoin de toute ta confiance, de tout ton dévouement.

JÉROMINE

Vous savez, maître, mon infinie reconnaissance. Parlez... j'écoute.

LÉONARD, *inquiet et fiévreux.*

A cette heure, ma vie se déchire en deux. L'angoisse me prend pour moi-même, pour mon œuvre, pour ma pensée... Dans un mois j'aurai quitté Milan pour Florence, qui m'appelle à de grands travaux. Tu resteras seule ici, et je ne pourrai plus veiller sur ta vie. Le duc Ludovic le More est trop absorbé par ses plaisirs et sa politique pour s'occuper de toi. C'est un prince magnifique, mais faible et débauché. Tu ne peux rester éternellement chez les sœurs. Que vas-tu devenir?... (*Jéromine reste immobile.*) Songe qu'il faut pourvoir à ta destinée!... (*Même jeu.*)

Si tu n'y songes pas toi-même, il faut que j'y songe, moi, pour prévenir les plus grands dangers. Eh bien, Jérphine, veux-tu faire mon bonheur et le tien?... Epouse l'un de mes élèves... (*Elle fait un geste de surprise et de protestation.*) Oh, sois tranquille, tu choisiras. Ils ne se ressemblent pas, mais ils se valent... et, si tu pouvais en aimer un, il t'aimera fatalement, j'en suis sûr. Je me connais en hommes et en femmes. Tu es la plus pure des vierges, mais, par ta conscience et ta volonté, tu es déjà une femme fière et forte. Le jour où le feu divin s'allumera dans tes grands yeux limpides, l'homme foudroyé t'obéira docile.

JÉROMINE, *se lève, subitement agitée.*

Maître... pas cela... pas cela!....

LÉONARD

Enfant! je ne te demande pas de te décider sur l'heure. Tu reviendras pendant un mois, tous les jours... tu les connaîtras. (*D'un ton décidé.*) Et puis, tu seras heureuse je te le jure. Cent fois

tu m'as dit : « Maître, si je pouvais vous rendre ce que vous avez fait pour moi, mon unique vœu serait accompli. » Eh bien ! tu le peux aujourd'hui, Jérordine. En épousant un de mes disciples, tu travailleras à mon œuvre, tu m'aideras à fonder mon école, tu veilleras sur elle comme son génie protecteur. Peux-tu me refuser encore ?

JÉROMINE, *se prend la tête des deux mains ; — elle semble hallucinée.*

Impossible !... Impossible !...

LÉONARD

Promets-moi d'y réfléchir.

JÉROMINE

Ah ! je redeviens folle ! (*Elle se cramponne au bras de Léonard et regarde dans le vide, les yeux écarquillés.*) Les maisons incendiées... le massacre... l'enfant qu'on tue... et le cri de cette femme... oh ! ce cri ! oh, cette femme, qu'est-elle devenue ?

LÉONARD, *effrayé, prend la tête de Jérphine entre ses mains et la presse fortement, en la regardant dans les yeux.*

Calme-toi, mon enfant, ne pense plus à ces horreurs. Oublie... je le veux! Je ne te demanderai plus rien.

JÉROMINE

Bien sûr? Vous ne me parlerez plus jamais de mariage?

LÉONARD

Je te le promets.

JÉROMINE, *subitement calmée.*

Merci... Pardon, maître, c'était plus fort que moi.

LÉONARD

Te voilà libre, mais que vas-tu devenir?

JÉROMINE

Ma résolution est prise depuis cette nuit. Je reste au couvent, je vais me faire sœur Minorite. J'ai parlé à la supérieure, demain je commence mon noviciat.

LÉONARD

Quoi ? ta splendide jeunesse, tu vas l'ensevelir dans le tombeau d'un cloître ?

JÉROMINE

Oh non, j'irai soigner les pauvres et les malades. Lorsqu'on a vu le fond de la douleur humaine, peut-on penser à autre chose ? Et je l'ai vue... moi ! Voyez-vous, maître, pour oublier cette souffrance, il n'y a qu'un moyen... (*avec une énergie passionnée*) c'est de souffrir aussi... oui, souffrir !... pour aider... pour sauver !

LÉONARD

Je reviendrai ici dans un an. Promets-moi d'y revenir toi aussi, à la fin de ton noviciat, avant ta prise de voile et de me dire si tu persistes dans ton dessein.

JÉROMINE

Je le promets.

LÉONARD

Et une grâce encore : c'est de dire à mes deux élèves ce que tu penses de leur travail.

JÉROMINE, *souriante.*

Oh, cela, volontiers.

LÉONARD, *appelant.*

Ruggiero ! Liéto !

(Ils reviennent.)

SCÈNE IV

LÉONARD, JÉROMINE, RUGGIERO, LIÉTO

LÉONARD

Mes amis, avant de nous quitter, Jéromine veut regarder votre œuvre.

(Ruggiero se remet négligemment à donner quelques coups de ciseaux à sa statue. Liéto se rapproche avec inquiétude de sa peinture.)

JÉROMINE, *s'approche de Ruggiero.*

Pourquoi, Ruggiero, cet homme est-il lié de cordes qui lui meurtrissent les membres et pourquoi ricane-t-il?

RUGGIERO

C'est un esclave captif. Son maître n'est pas

doux pour lui et je crois que le pauvre diable en deviendra fou. Mais c'est justice parce qu'il s'est laissé lier. N'êtes-vous pas de cet avis?

(Il la regarde fixement d'un air de défi.)

JÉROMINE, *soutenant son regard.*

Prenez garde de ne pas devenir fou vous-même.

RUGGIERO, *ironique.*

Les fous sont des innocents. Et vous, n'êtes-vous pas une sainte? Je mériterais donc votre lys, Madonnina.

JÉROMINE

Non, vous l'écraseriez, comme vous écraserez un cœur dans votre vie. *(Ruggiero tressaille rageusement. Elle lui tourne le dos et va vers Liéto.)* Que représente la figure que vous dessinez, Liéto? Elle est pleine de douceur, mais pourquoi si triste?

LIÉTO

C'est un ange que je copie d'un tableau du maître. *(Timidement, d'une voix émue.)* Mais

depuis que je vous ai vue je ne sais pourquoi j'ai envie d'en faire un Saint-Sébastien percé de flèches.

JÉROMINE, *souriant.*

Alors, malgré ses flèches, il faut qu'il apprenne à sourire.

LIÉTO

Il le saurait, je crois, s'il pouvait respirer votre lys.

JÉROMINE, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien, prenez-le... pour lui !

LIÉTO, *prenant la fleur, très confus.*

Madonnina... Viendrez-vous voir mon tableau quand il sera terminé ?

JÉROMINE, *avec un geste de tête négatif.*

Je serai novice demain et nonne dans un an.
Bon travail, Liéto, et adieu.

(Elle va vers Léonard, qui se tient au fond.)

LÉONARD

Et maintenant une dernière grâce, Jérôme.

(Il prend un dessin à la sanguine sur la table.)
Voici l'esquisse de la tête du Christ pour ma fresque de la Sainte-Cène. Qu'en penses-tu ?

JÉROMINE, *prenant le dessin, le regarde un instant, puis le rend à Léonard avec un lumineux sourire.*

Oh! maître... il était bien plus beau!...

LÉONARD, *sombre.*

Tu as raison... Adieu, Jérôme. Au revoir dans un an.

JÉROMINE, *lui prend la main.*

Au revoir, mon doux seigneur, et merci. *(Elle lui baise la main.)* Pour vous j'y serai toujours, même au fond du cloître.

(Elle sort par la galerie. Ruggiero se retire au laboratoire. Liéto va se promener dans le jardin.)

SCÈNE V

LÉONARD, BALTHASSAR

LÉONARD, *se rassied près du globe.*

Elle aussi me condamne !

BALTHASSAR, *vieil alchimiste chauve et courbé, a près de soixante-dix ans. Sa barbe grise montre encore quelques fils roux, ses yeux clignotent de méfiance et de curiosité, son manteau à collet de fourrure est mangé aux bords par les rats. Ses mains tremblotent quand il parle. Toute sa personne trahit une élégance en loques et une grandeur déchuée. Il s'approche avec précaution de Léonard et lui tend un manuscrit.*

Maître Léonard, voici le traité de mathéma-

tiques traduit de l'arabe que tu m'as demandé.
Je l'ai trouvé... enfin!

LÉONARD, *prenant le manuscrit.*

Merci, Balthassar. (*Brusque.*) Mon vieil ami, j'ai besoin de toi. Aujourd'hui tout m'abandonne et tout me trahit, ma science et mon art. Moi, qui croyais tout pénétrer, je ne comprends plus rien, moi, qui croyais étreindre le monde, je ne puis remuer un grain de sable. La tête du Sauveur, couronne de mon œuvre, je ne puis l'achever... ma fille élue, m'échappe... et son âme intangible en sait plus long que moi! Il n'y a pas jusqu'aux hirondelles qui ne viennent ici me narguer de leur vol. Ah! savoir... pouvoir, vains mots de l'orgueil humain, oripeaux et haillons qui recouvrez notre ignorance et notre faiblesse, je vous déchire. Je ne suis plus qu'un impuissant au seuil du mystère des choses; et le grand Léonard à son jour de naissance, qui devait être son jour de triomphe, doit s'avouer vaincu!

BALTHASSAR, *hoche la tête avec une indulgence de vieillard et remue ses mains tremblantes. Il s'est placé de l'autre côté du globe et se penche vers Leonard.*

Je te le dis depuis longtemps, tu n'es pas sur la bonne voie pour trouver le grand secret. Ta science n'est pas la sagesse.

LÉONARD

Qu'est-ce que la sagesse ?

BALTHASSAR

La vraie sagesse se prouve par les œuvres. Dégage en toi l'Immortel de l'Éphémère, et tu atteindras la Science divine.

LÉONARD

Que faire pour cela ?

BALTHASSAR

Faire de l'or avec du plomb ou dégager une âme de sa gangue, c'est la même chose. On appelle cela le Grand-Œuvre.

LÉONARD

En as-tu jamais fait de l'or, toi, avec tes creusets et tes alambics ?

BALTHASSAR

Non.

LÉONARD, *haussant les épaules.*

Alors, je vois ce que vaut ta sagesse.

BALTHASSAR

Un jour j'en étais près... j'ai vu la quintessence briller, dans le cristal... Il m'a manqué la foi !

LÉONARD

La foi ?

BALTHASSAR

La vraie foi, disait mon maître Trithémius, c'est le grand Amour, l'Amour suprême et tout-puissant, la Force première, le Feu qui transforme, le Dieu qui crée la vie — et ce Dieu est en nous !

LÉONARD

Comment le trouve-t-on ?

BALTHASSAR

Il faut l'éveiller. Voilà la source de tout savoir et de tout pouvoir. Par lui nous pouvons tout ; changer les métaux en or avec l'âme du soleil — ou recréer une âme en lui infusant la nôtre par l'Amour!...

LÉONARD

Les métaux sont irréductibles et les âmes impénétrables.

BALTHASSAR, se penche plus près de Léonard, ses mains s'agitent, ses yeux brillent d'une curiosité lubrique de vieillard et de savant.

Léonard, as-tu jamais aimé une femme ?

LÉONARD, se lève avec gravité.

J'aime tous les êtres en qui se joue l'ondoyante beauté de l'âme universelle. J'aime l'enfant et la colombe, le cheval qui se cabre et le lutteur tendu pour le combat. J'ai peint la Méduse comme la Madone ; j'ai fait revivre le Dragon du

déluge et j'ai tenté de peindre le Messie, Jésus au soir de son dernier repas... Ma sympathie embrasse le monde et je voudrais le récréer au-dedans de moi, pour m'élever à Dieu, au premier moteur... mais aimer une femme, lui livrer les secrets de mon cœur, la clef de mon esprit, dans l'ivresse des sens, abandonner à la grande sirène la moelle de ma force, l'arcane de ma volonté, non, Balthassar, jamais! (*Balthassar agite ses mains des deux côtés de sa tête comme s'il voulait balbutier quelque chose. — A ce moment, Farfanikio essoufflé accourt du fond.*)

FARFANIKIO

Maître, la comtesse Lucrezia est là dans sa litière avec une dame en noir et veut te parler.

LÉONARD

Qu'elle entre sur-le-champ. (*Ruggiero apparaît sous le cintre du laboratoire.*)

FARFANIKIO, murmure à son oreille.

La maîtresse du duc de Milan avec une dame de compagnie! (*Il s'enfuit au jardin.*)

SCÈNE VI

LÉONARD, BALTHASSAR, LUCREZIA CRIVELLI ,
en somptueuse robe Renaissance, pourpre et or, MONNA
LISA, en vêtements sombres, le costume du portrait du
Louvre. Une gaze noire enveloppe son visage et laisse à
peine deviner ses traits. Elle se tient un peu en arrière de
Lucrezia.

LÉONARD, *avec un grand empressement.*

Très noble dame, que Votre Seigneurie soit la
bienvenue dans mon humble demeure...

LUCREZIA

... Qui est un palais de merveilles. Maître
Léonard, salut. Le duc est aux anges du portrait
que vous avez fait de moi. Il ne me parle plus
d'autre chose et je crois que bientôt il va m'oublier
pour lui.

LÉONARD

N'ayez crainte, Madame. Nous autres peintres nous cherchons à égaler la nature, mais si nous l'atteignons, nous ne la remplaçons jamais.

LUCREZIA

Ah! traître magicien que vous êtes!... Vous la dédaignez à tel point, cette pauvre nature, que vous voulez nous fuir! Aussi je viens en messagère indignée (*Léonard fait un geste de surprise. Lucrezia change de ton*)... en messagère suppliante. Le duc vient d'apprendre que la République de Florence vous appelle — et que vous allez nous quitter!... Est-ce vrai?

LÉONARD

C'est vrai, Madame.

LUCREZIA

Ai-je bien entendu? Quitter le duc votre bienfaiteur, quitter la cour de Ludovic Sforza, vous le magicien de nos fêtes, la lumière des savants, le roi des artistes? Où trouverez-vous tant de faveurs et de gloire?

LÉONARD

Vous me flattez, Madame. La grâce du duc me confond; mais ma décision est prise.

LUCREZIA

Écoutez, Léonard, je vous en prie. Le Duc ne vous demande qu'un sursis. Dans trois mois, notre auguste souveraine, Béatrix d'Este, la duchesse de Milan, célèbre sa fête. Pour ce jour, elle institue un concours d'art et donne pour sujet : *Le Triomphe de la Femme*. Sculpture ou tableau, peu importe. Ludovic rêve d'une surprise à son épouse avec un tableau du Léonard. La victoire sera pour le Maître des maîtres, la joie pour nous tous — la gloire pour l'Italie!

LÉONARD, *cérémonieux et froid.*

Très noble dame et gracieuse protectrice, on m'appelle pour des travaux urgents. Il s'agit de Florence et du salut de ma patrie.

LUCREZIA, *désolée.*

Alors, c'est impossible?

LÉONARD

Impossible, Madame. Je vous prie de porter mes regrets profonds aux pieds du Duc.

LUCREZIA, *se retourne vers Monna Lisa et lui dit à mi-voix.*

J'ai perdu. Essaye, toi, la magicienne.

(Monna Lisa s'avance d'un pas vers Léonard.)

Maître, voici Monna Lisa, ma dame de compagnie et mon amie, qui va plaider ma cause.

(Léonard la toise sévèrement.)

MONNA LISA, *se rapproche de Léonard sans décroiser les bras et parle d'une voix mélodieuse, très douce.*

Maître Léonard, tout le monde ici souffrira de votre départ, le Duc, la cour, vos amis, votre école...*(D'un accent plus grave et plus profond.)*

Mais personne, écoutez-moi bien, personne, vous m'entendez, n'en souffre autant... que vous-même !

LÉONARD, *avec un geste violent de protestation.*

Moi? qu'en savez-vous?

MONNA LISA

O Léonard, vous le plus grand et le plus malheureux des artistes, si vous saviez comme je vous connais!... (*Elle se rapproche encore de lui.*) Ce matin j'allais faire mes devoirs religieux à l'église Sainte-Marie-des-Grâces. Un moine m'ouvrit la porte du réfectoire. Vous étiez assis sur l'estrade, devant la tête inachevée de notre Seigneur dans votre grande fresque de la Cène. Vous rêviez, immobile, sans donner un coup de pinceau. Cela dura longtemps. Enfin votre front pesant tomba sur votre main et de votre poitrine oppressée s'échappa un profond soupir... Oh! je ne vous épiais pas, pour rien au monde je n'eusse voulu troubler le silence de cette heure sacrée; mais il me semblait que vos pensées étaient les miennes, et je me disais : Pourquoi le grand Léonard doute-t-il de lui-même? Pourquoi manque-t-il de foi?

LÉONARD, *troublé.*

Femme, que veux-tu de moi?

MONNA LISA

Pour moi? Rien. Pour vous? Tout. Oui, si j'avais la puissance d'une divinité invisible, je voudrais vous libérer de la crainte, arracher le doute de votre cœur, vous rendre à vous-même, à votre génie. Non, vous ne pouvez pas vous refuser au vœu du duc de Milan, au désir de votre école, au devoir envers la postérité. Vous seul saurez peindre le Triomphe de la Femme. Peignez-le donc pour donner de votre art un exemple suprême. Plus tranquille, plus sûr alors vous reviendrez à votre maîtresse adorée, à la Science. Du moins aurez-vous montré à vos disciples le chemin de la Beauté et d'un Bonheur divin.

LÉONARD, *à part.*

La voix de cette femme est la musique d'un rêve étrange, la mélodie de ma pensée. (*Haut.*) Mais quel est-il le Triomphe de la Femme? Comment le peindre?

MONNA LISA

Écoutez, maître, un de mes songes bizarres.

J'errais, un soir, dans la maremme, près du château de mon mari, le seigneur Giocondo. Un ciel d'orage se mirait dans les flaques d'eau noire; la mer lointaine mugissait; soudain je crus voir, à quelque distance, debout près de l'étang, une femme nue et superbe, pareille à Lédà. Sa main caressait doucement le col d'un cygne et l'oiseau divin allongeait son bec entre ses seins nacrés et fleuris... Je ne sais d'où naquit l'étrange vision. Sans doute d'une étreinte de mon âme esseulée avec le sombre crépuscule et la maremme immense.

LÉONARD, *fasciné par l'image qu'elle évoque à ses yeux.*

Et le cygne?...

MONNA LISA

Le cygne chantait... (*Elle étend lentement les bras.*) Et sa voix emplissait l'horizon d'un chant de pourpre et d'or...

LÉONARD, *comme dans un rêve.*

Oui... c'est cela... le chant du cygne!...

(*Monna Lisa, le voyant sous le charme, se*

retire sans qu'il s'en aperçoive et reprend sa place derrière Lucrezia, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille.)

LUCREZIA, *s'avance.*

Eh bien, maître, consentez-vous ?

LÉONARD, *reste un moment embarrassé, comme un homme qui hésite entre son orgueil et la pensée qui l'obsède, puis il s'écrie avec force.* Eh bien, oui... je consens !

LUCREZIA

Ah, maître, quelle joie ! Je vais porter en hâte cette nouvelle au Duc. Il y aura fête ce soir au château !... (*A Monna Lisa, qu'elle prend par le bras.*) Partons vite !

(Les deux femmes sortent rapidement sans que Léonard ait eu le temps d'échanger un salut avec elles.)

LÉONARD, *sortant de son rêve, les suit du regard.*

La première femme qui ait lu dans ma pensée... Lirai-je dans la sienne ?

BALTHASSAR, *s'approche en agitant ses mains.*

Eh bien, as-tu vu luire l'or dans le creuset ?

LÉONARD, *impatient et avec feu.*

Ah ! ne me parle plus de tes maudits creusets, mais va me broyer des couleurs, des couleurs de flamme et de vie pour peindre ma Léda ! (*Il lui prend le bras.*) Pour la maremme, le noir le plus intense ; pour le ciel, le bleu d'outre-mer le plus tendre, la pourpre et l'orange ; pour la chevelure de la déesse, le blond fauve de Venise le plus chaud et le plus doré ; et puis... et puis de la nacre perlée et de l'ambre pour peindre la chair de la femme, palpitante de Vie, resplendissante de Beauté !

BALTHASSAR, *frémissant de plaisir.*

Sois tranquille, Léonard, j'ai trouvé de nouvelles essences... Je te ferai des couleurs merveilleuses... inimaginables.

LÉONARD

Au travail ! Dépêche-toi ! Moi, je vais tracer mon esquisse !

(*Il monte rapidement les marches et disparaît dans la bibliothèque — Balthassar entre dans le laboratoire.*)

SCÈNE VII

RUGGIERO, peu après FARFANIKIO, puis un PAGE

RUGGIERO, posté derrière la porte du laboratoire, a suivi d'un œil aigu et avec une curiosité fiévreuse la scène précédente. Maintenant il revient sur le devant du théâtre, d'un air soucieux.

Je m'en doutais bien... le voilà notre sage ! Ah, comme il nous a tous trompés, l'ascète hypocrite, le sorcier à barbe rousse, ce magicien de tous les diables ! Tout à l'heure, il voulait tout quitter, il nous léguait son œuvre, ses dessins, son école... Et maintenant, d'un œil avide, d'une main rapace, il saisit pour lui seul... toutes les proies... la Gloire, avec la Femme !...

Quant à nous, nous sommes bons à copier des dessins, en forçats dociles du grand Maître.

(Il croise les bras d'un air sombre.)

FARFANIKIO, *sort de la galerie. Il tient un cornet à la main et sème des grains de maïs tout autour de lui.*)

RUGGIERO

Que fais-tu là?

FARFANIKIO, *dégagé.*

Avec votre dîner je nourris les pigeons du maître. *(Narquois.)* Ah! vous dédaignez notre humble pitance. *(Il renifle l'air autour de lui.)* Vous préférez sans doute les parfums somptueux qui flottent dans l'air... Quelle odeur excitante...capiteuse...l'odeur des grandes dames!... Ruggiero, suivez ces doux parfums, ils mènent aux honneurs.

RUGGIERO, *furieux.*

Laisse-moi donc!

(Farfanikio se retourne et rentre à la galerie)

en semant toujours des grains devant lui comme s'il appelait des colombes.)

FARFANIKIO, *dans le jardin.*

Le papillon vole à sa fleur.

Le cavalier court à sa dame...

RUGGIERO, *frappe du pied.*

L'impertinent!

LA VOIX *de Farfanikio se perdant au loin.*

L'homme tourne autour du bonheur.

La phalène autour de la flamme...

UN PAGE, *à la livrée de la duchesse de Milan, apparaît sous la galerie et regarde autour de lui avec inquiétude.*

Ruggiero! Vous êtes seul?

RUGGIERO

Oui, qu'y a-t-il?

LE PAGE, *lui tend une lettre à voix basse.*

Une lettre de la duchesse de Milan.

RUGGIERO

Donne! (*Il décachette et lit.*) « Béatrice d'Este,

duchesse de Milan, désire que maître Ruggiero... » (*Il s'arrête suffoqué.*)

— Elle m'appelle maître?... maître!!!

«... Que maître Ruggiero prenne part au concours des artistes qui aura lieu dans trois mois, pour sa fête, et qu'il sculpte pour elle un groupe en marbre sur ce sujet : « Le Triomphe de la Femme. » Elle l'en prie, et au besoin l'ordonne. Secret absolu... » (*A part.*) Ai-je bien lu? Concourir contre Léonard! Est-ce possible?... Mais la duchesse le veut, elle l'ordonne... que faire?

LE PAGE

Je suis pressé. Que répondez-vous?

RUGGIERO, *à part.*

Au fait, cette lettre est ma justification aux yeux du duc et du maître lui-même... Par Bacchus, mon heure est venue! (*Haut.*) Ma réponse la voici :

« Oui. Aux ordres de la duchesse. »

LE PAGE, *à voix basse.*

Alors demain, à midi, à la petite porte du

château. J'y serai pour vous conduire. Mon auguste maîtresse veut s'entendre avec vous... pour la statue.

RUGGIERO

C'est bien, j'y serai.

LE PAGE, *se place devant Ruggiero et le regarde fixement.*

Silence profond !

(Il met un doigt sur sa bouche.)

RUGGIERO

Sois tranquille.

(Le page sort.)

SCÈNE VIII

RUGGIERO, LIÉTO

RUGGIERO, *dans une joie fiévreuse.*

La liberté!... La fortune!... et la gloire!...

LIÉTO, *revient du jardin, son lys à la main, et
regarde la fleur, perdu dans ses pensées.*

RUGGIERO, *le considère avec pitié.*

A quoi penses-tu ?

LIÉTO

Je pense que je voudrais avoir le génie du
Maître pour peindre tous les beaux fantômes qui
sortent de ce calice.

RUGGIERO

Bon appétit. Tu ressembles, pardieu, à tous
les anges Gabriel peints par ce dévot d'Angelico

de Fiesole... Eh bien, moi, je quitte l'atelier pour trois mois.

LIÉTO

Pourquoi cela ?

RUGGIERO, *jette par terre d'un coup de main sa statue qui se brise en morceaux.*

Pour briser mon esclavage !

LIÉTO

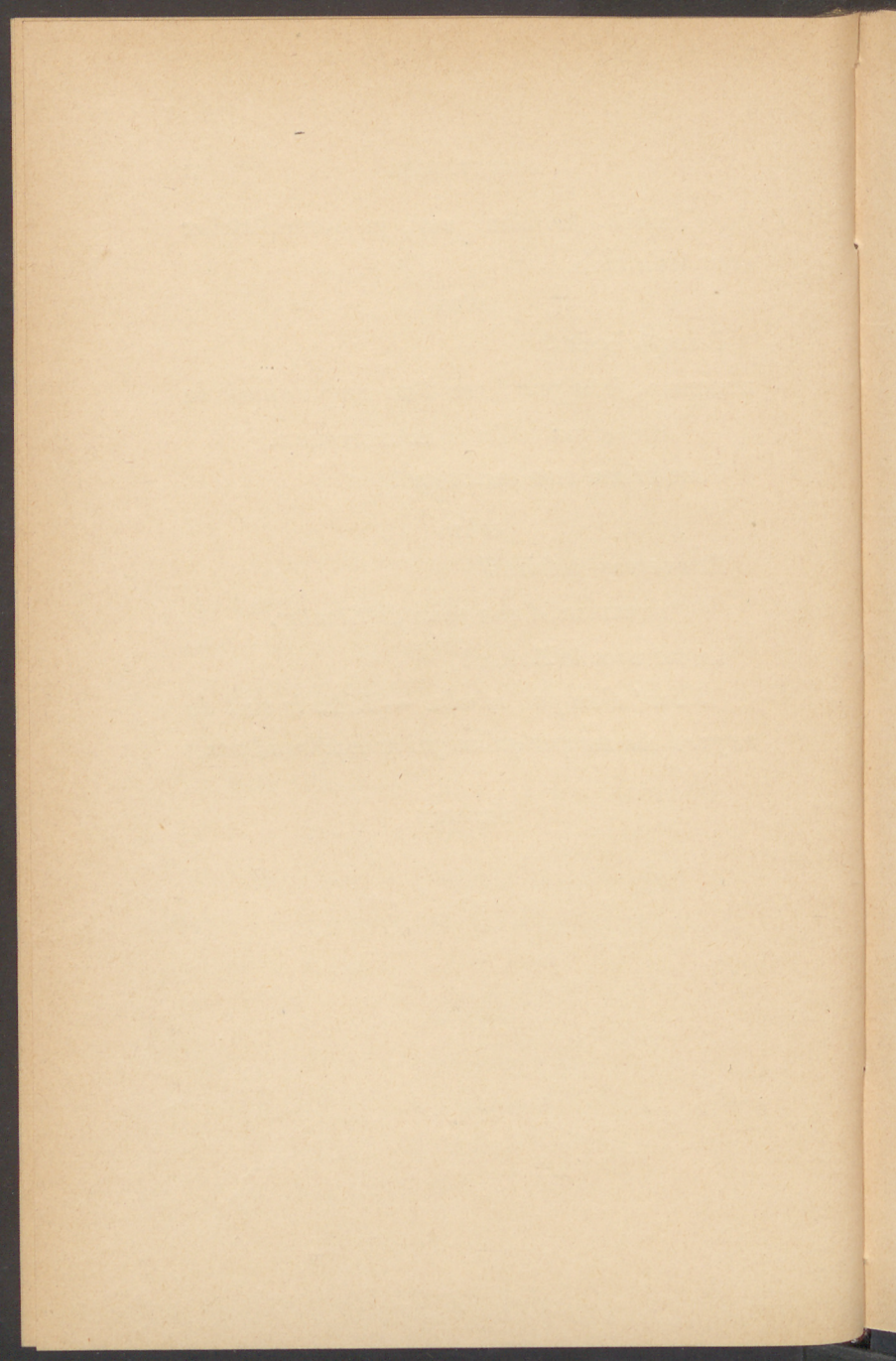
Et que vas-tu faire ?

RUGGIERO, *d'une voix de Stentor.*

Lutter avec le Maître !

(Il sort d'un pas résolu. — Liéto le suit du regard comme quelqu'un qui ne comprend pas.)

RIDEAU



ACTE II

Une salle du palais de Sforza, au Castello de Milan. Plafond voûté à pendentifs. Murs peints en bleu foncé, parsemés de soleils d'or, dardant des vipères, en guise de rayons à travers leurs cercles.

Au fond, deux larges portes ouvertes et cintrées donnent dans la salle du bal. Entre les deux portes, un trône sur une petite estrade fait face au spectateur. A gauche du trône, sur un piédestal une statue voilée par une étoffe de soie rouge. A droite, sur un chevalet, un tableau caché par un morceau de velours bleu.

Dans le mur de gauche, fenêtre renaissance avec une marche et deux niches pour s'asseoir. Riches bahuts avec vases et statuettes. Sur le devant de la scène, à gauche, un guéridon et plusieurs chaises en bois sculpté.

Sur le côté droit de la scène, un retrait formé par une sorte de tente. Tapisserie pourpre brodée de sphinx et de griffons d'or. Sous les draperies ondulées, qui forment une

sorte de baldaquin, un divan. Ce retraits est séparé du reste de la scène par une porte à rideaux qui laisse le passage libre.

SCÈNE PREMIÈRE

LUDOVIC SFORZA, en costume royal, chaîne d'or et béret à oreillettes, BÉATRICE d'ESTE, figure mince et hautaine, en robe d'une blancheur éclatante, ouverte en triangle sur la poitrine où s'épanouit une grande rose rouge. Le diadème ducal, étincelant de pierreries, est posé sur ses cheveux. Béatrice entre d'abord, Ludovic la suit.

LUDOVIC, *en marchant.*

Puisque nous voilà seuls, écoutez-moi.

BÉATRICE *s'arrêtant.*

J'écoute.

LUDOVIC

Ce matin, un objet mystérieux a été transporté par vos ordres dans cette salle, à mon insu.

BÉATRICE

C'est vrai.

LUDOVIC, *montrant la statue.*

Qu'y a-t-il sous ce voile?

BÉATRICE

Une statue.

LUDOVIC

A qui l'avez-vous commandée?

BÉATRICE

C'est mon secret.

LUDOVIC

Eh bien je le connais. L'auteur est Ruggiero, l'élève de Léonard.

BÉATRICE

Et quand cela serait?

LUDOVIC

Quelle est votre intention?

BÉATRICE

S'il doit y avoir un vainqueur, il faut un vaincu. S'il y a concours, il faut deux concurrents. Vous avez choisi l'un, j'ai trouvé l'autre. Voilà tout.

LUDOVIC

Sans doute, mais vous ne pouvez couronner l'élève à la barbe du maître. Un tel scandale

serait un outrage et chasserait pour toujours le grand Léonard de ma cour.

BÉATRICE

Je déciderai, selon la justice.

LUDOVIC

Vous appelez justice un caprice de femme.

BÉATRICE

Suis-je reine à ma fête ou non ?

LUDOVIC

Vous l'êtes.

BÉATRICE

Alors j'ai le droit de décerner la Rose de Beauté à l'artiste qui, selon moi, aura su le mieux incarner dans la toile ou dans le marbre « le Triomphe de la Femme ».

LUDOVIC

C'est un complot perfide contre moi et le plus grand peintre de l'Italie. Je ne puis tolérer cette intrigue, et si la duchesse de Milan refuse de couronner Léonard, le duc de Milan se verra forcé de suspendre la fête.

BÉATRICE, *se rapproche de Ludovic, sourit et murmure d'une voix cajoleuse.*

Est-il possible que mon bon Vico me joue ce tour ?

LUDOVIC, *insinuant et malicieux.*

Oui, pour empêcher sa chère Bice de lui en jouer un pire.

BÉATRICE, *se redresse avec hauteur.*

Ah, c'est ainsi, Monsieur le duc ? — Les fêtes que vous me donnez sont merveilleuses, en vérité, mais croyez-vous que mes yeux ne distinguent pas le serpent qui rampe sous vos massifs de fleurs ? — Vous parlez de complot et d'intrigue. Croyez-vous que j'ignore la vôtre avec Lucrezia Crivelli ?

LUDOVIC

Qu'est-ce à dire ?

BÉATRICE, *d'une voix sifflante de colère.*

Elle est ta maîtresse !

LUDOVIC

Ce n'est pas vrai.

BÉATRICE

Cette nuit, pendant que tu dormais à mes côtés, j'ai trouvé sous ton coussin la clef de ton armoire d'ébène. Je l'ai ouverte et j'y ai découvert le portrait de ta Lucrezia Crivelli, peint en miniature par Léonard de Vinci, ton magicien à tout faire. Le nieras-tu?

LUDOVIC, *qui a tressailli, se reprend.*

Une fantaisie d'art — et rien de plus.

BÉATRICE

Eh bien, sache-le. Je suis encore la fille du duc de Ferrare! — Mon père me vengera. Pour cette fantaisie, Béatrice d'Este demandera son divorce au pape. Le Saint-Père saura que tu as secrètement empoisonné ton neveu, Galéas Sforza, pour lui voler son trône et que tu médites de lancer le roi de France sur ses États. Là-dessus, le roi d'Aragon te déclarera la guerre, l'armée espagnole envahira le Milanais et le grand politique Ludovic Sforza, qui fait sa roue de paon devant les ambassadeurs, qui appelle le roi de France

son courrier et l'empereur d'Allemagne son général, ce rusé Ludovic, battu, trahi, abandonné de tous, ira mendier son pain à l'étranger, à moins qu'il ne tombe sous la hache du bourreau ! — Monsieur le duc, vous pouvez suspendre la fête, je vais écrire à mon père. (*Elle fait mine de s'en aller.*)

LUDOVIC, *affolé.*

Béatrice... demande-moi tout ce que tu veux, mais ne fais pas cela... pas cela ! Qu'exiges-tu de moi ?

BÉATRICE, *allière.*

Etre la duchesse de Milan aujourd'hui et régler à ma guise « Le Triomphe de la Femme ».

LUDOVIC

Fais ce que tu voudras.

BÉATRICE, *redevenue souriante.*

A tout à l'heure, mon bon Vico. Voici ta clef. Ne l'oublie plus. (*Elle la lui rend et sort.*)

LUDOVIC

Je suis joué. (*Il regarde autour de lui.*) Où est Monna Lisa ? Elle seule pourrait tout sauver.

(*Il sort par un autre côté.*)

SCÈNE II

LUCREZIA, MONNA LISA entrent par la porte extérieure
du retrait.

LUCREZIA, *entraîne Lisa par la main.*

Viens ici, loin du bruit de la fête et des yeux
qui fouillent nos visages.

MONNA LISA

De quoi as-tu peur ?

LUCREZIA

N'as-tu pas vu tout à l'heure, quand nous
avons salué la duchesse, son froncement de
sourcils ? Elle sait tout... Je suis sûre de ma
disgrâce !...

MONNA LISA

Qu'importe? Pas plus que le Génie, l'Amour
ne craint la lumière du jour!

*(Lucrezia lui prend les deux mains et la
regarde avec étonnement.)*

LUCREZIA

Ton calme m'étonne, Lisa, et j'essaye en vain de te comprendre. Exquise fut notre amitié. Depuis le jour où je t'ai vue à Florence, tu m'as porté bonheur en tout — et pourtant... quelle énigme tu es pour moi! Tes paroles me déconcertent, tes silences m'inquiètent. Pendant que je recueille mille hommages, tu as l'air de savourer ta royauté muette et stérile. Errante, exilée, toujours solitaire au milieu de nos fêtes, quel but poursuis-tu dans le monde? Ton passé, ton présent, ton avenir, tout est mystère pour moi. Soulèveras-tu enfin ce triple voile? Me diras-tu le fond de ta vie?

MONNA LISA, *lui touche le bras de la main.*

Oui, c'est le moment.

(Elles vont s'asseoir sur le divan.)

LUCREZIA

D'abord, comment t'es-tu mariée ?

MONNA LISA

Mon père, un gentilhomme pauvre, vivait à la cour du roi de Naples. Ma jeunesse fut sérieuse et calme. Un beau jour, mon père, veuf et ruiné, me força d'épouser le seigneur Giocondo, le plus riche marchand de taureaux de l'Italie. Il m'assura que sa fortune et son honneur dépendaient de ce mariage ; je cédaï. Ah ! je ne savais pas ce que je faisais !... Après une nuit passée avec cet homme, dans son castel perdu au fond des maremmes, je voulus me tuer...

LUCREZIA

C'est donc un misérable ?

MONNA LISA

Peut-être n'est-ce qu'un monstre, en qui — étrangement — germe l'amour. Cet homme vio-

lent, brutal et dépravé, après des passions multiples pour des femmes du peuple, avait cru trouver en moi l'instrument délicat et parfait pour assouvir ses instincts sauvages. Les pâtres du village appellent cet homme — le Minotaure ! et ils ont raison...

LUCREZIA

Quelle horreur ! Comment t'es-tu défendue ?

LISA

J'étais résolue au suicide... j'avais tout préparé. Alors une voix grave, que je connais bien depuis ma plus tendre enfance, s'éleva du fond de moi-même et me dit : « Personne ne peut rien sur toi, car tu es magicienne. Use de ton pouvoir ! » Quand, le soir, Giocondo ouvrit la porte de ma chambre, je lui mis la main sur l'épaule et lui plantai mes yeux dans les siens : « Giocondo, lui dis-je, si vous faites un pas de plus, je me tue sur-le-champ. Laissez-moi seule pendant une semaine. Après nous causerons. » Il comprit sans doute à mes yeux, à mon geste,

que ma résolution était implacable. Car il devint pâle comme un cerge et doux comme un agneau, me baisa la main et sortit, en murmurant : « Dans huit jours. »

LUCREZIA

Et tu asez le courage de rester huit jours dans cet antre comme Andromède liée à son roc, dans l'attente du monstre qui va la dévorer ?

LISA

Non. Giocondo s'étant absenté pour la vente de ses troupeaux, je m'enfuis grâce à une paysanne des maremmes, qui me procura un cheval et un guide. Je me réfugiai chez une parente à Florence. Là, je te rencontrai ; ce fut ma délivrance.

LUCREZIA

Mais lui ? Giocondo ? Qu'a-t-il fait depuis ta fuite ?

LISA

Il m'écrit tous les mois la même chose : « Si tu reviens, je te pardonne. J'attends. »

LUCREZIA

Cet homme ne lâchera passa proie. A ta place j'aurais peur.

LISA

Oh! ce n'est pas lui que je redoute.

LUCREZIA

Qui donc?

LISA, *pose sa main sur sa poitrine.*

Je ne puis parler... mon rêve me suffoque...

LUCREZIA, *entoure l'épaule de son amie de son bras caressant et appuie sa tête contre son sein.*

Allons, ma douce magicienne, dis-moi le merveilleux secret que recouvre la gaze de ta poitrine en deuil, qui soulève ton cœur en ondes si puissantes et filtre de tes yeux mi-clos comme un poison mortel dans un rayon céleste. Dis-moi ton beau secret, ma chaste et terrible charmeuse...

LISA

Oui, chaste et terrible à elle-même! — Dans le monde fastueux où tu m'entraînas, plus profonde devint ma solitude. Je sentais mon pouvoir sur les hommes, mais aucun ne m'attirait. Pourtant, la nuit, j'étais hantée par des rêves étranges. Tantôt le cortège des belles nudités payennes m'entraînait en des gouffres de vertige et de feu; tantôt d'angéliques visages me souriaient sous un voile d'azur et d'or. Ah! ces deux mondes qui m'enveloppent et que je porte en moi, je les aime d'un égal amour... Je voudrais étreindre l'Abîme et le Ciel pour les fondre ensemble et les posséder... tous deux en un seul!.. Une nuit, je criai dans ma détresse : « A qui me donner? Pour qui vivre? Pour qui mourir? » De nouveau j'entendis la voix mystérieuse, celle qui parle aux grands jours et sort du plus profond de mon être. Elle disait : « Tu peux tout le bien... tu peux tout le mal... Cherche ton maître! »

LUCREZIA

Et tu l'as trouvé?

LISA, *se lève.*

Tu ne comprends donc pas qu'il n'y en a qu'un pour moi? Le plus grand! le seul!

LUCREZIA, *se lève aussi.*

Léonard?

LISA

Tu l'as dit! Au premier tableau que je vis de lui, il fut mon maître. Au premier regard de ses yeux qui croisa le mien, il devint le roi de mon cœur, le seigneur unique de ma vie!

LUCREZIA

Ah! malheureuse, son regard est d'acier et son cœur de glace!

LISA

Qu'en sais-tu? Le Vésuve, qui fume toujours, est un pauvre volcan, mais sous les neiges de l'Etna bouillonne tout le feu de la terre!

LUCREZIA

Tu ne sais donc pas que Léonard n'a jamais aimé aucune femme? Qu'il n'aimera jamais?

LISA

Qu'est-ce que cela peut me faire, si je l'aime, moi, et si cet amour se suffit à lui-même, où qu'il me conduise? Je ne demande qu'à régner en silence et de loin sur son cœur, sans même qu'il le sache. Et puis, qu'il le veuille ou non, il faudra bien qu'il m'aime un jour — fût-ce après ma mort — puisque seule je le comprends. Ah! s'il m'aimait!... (*son visage rayonne*) je lui apporterais tout un monde... et je pourrais tout le bien!..

LUCREZIA

Et s'il ne t'aime pas?

LISA, *avec un visage changé et avec une expression sinistre.*

Oh! alors... je ne sais plus... (*Elle saisit violemment le bras de Lucrezia et murmure à voix basse.*) Peut-être ferai-je tout le mal!

LUCREZIA, *effrayée.*

Lisa! tu trembles... As-tu peur?

LISA

Oui... j'ai peur de moi-même!

(On entend des éclats de voix bruyants derrière la scène.)

LUCREZIA, *brusquement.*

On vient! Retournons à la fête.

(Elles sortent par une porte latérale du retrait.)

SCÈNE III

LÉONARD et BALTHASSAR

(entrent par le fond.)

LÉONARD, *regarde autour de lui.*

Adonc nous revoici au pays de l'illusion et du mensonge.

BALTHASSAR

Êtes-vous satisfait de votre œuvre?

LÉONARD

Non. En brossant ce tableau, j'étais poussé par un démon. Un dieu inconnu me tenait par les fibres. Il me semblait en peignant que, derrière ma Léda et son cygne, j'entendais chanter la source paradisiaque de la Vie éternelle, d'où coulent, comme deux fleuves, la Vérité sainte et la

Beauté radieuse dont s'abreuve le monde. Ah ! la source première, la source du Tout, que j'ai cherchée en vain... pourrai-je y boire enfin ?

BALTHASSAR

Cela est difficile, mais il y a plusieurs routes pour y parvenir...

LÉONARD

Crois-tu que je la reverrai ?

BALTHASSAR

Qui ?

LÉONARD

La compagne de Lucrezia Crivelli, cette femme vêtue de noir, dont le visage mystérieux était voilé d'un crêpe léger et qui m'a suggéré ce tableau ?

BALTHASSAR

Si tu le désires fortement et avec constance, tu la reverras. Il ne s'agit, en ce monde, que de vouloir.

(Léonard s'assied dans le fauteuil sur le devant de la scène, à gauche, et tombe dans une rêverie profonde.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, Seigneurs et Dames de la cour, bientôt
après LUDOVIC, BÉATRICE, RUGGIERO, SIDONIA
et RICCIARDETTO. Plus tard, LUCREZIA et MONNA
LISA

*(Les seigneurs et les dames entrent d'abord
précipitamment.)*

I^{er} SEIGNEUR

Le tableau ! le tableau !

2^e SEIGNEUR

Le Triomphe de la Femme !

3^e SEIGNEUR

La merveille de Léonard !

I^{re} DAME

Nous voulons le voir !

2^e DAME

En rafraîchir nos yeux !

3^e DAME

En réchauffer nos cœurs !

LUDOVIC, *découvrant le tableau.*

Voilà le chef-d'œuvre. Regardez !

1^{er} SEIGNEUR

La superbe Léda !

2^e SEIGNEUR

Quelle volupté suave !

3^e SEIGNEUR

Quelle grâce divine !

1^{re} DAME

Ah ! si j'avais ce cou !

2^e DAME

Si j'avais ces cheveux !

3^e DAME

Et si j'avais ce cygne !

TOUS LES SEIGNEURS

Vive Léonard !

TOUTES LES DAMES

A lui la Rose de la Beauté !

BÉATRICE, *entre brusquement.*

Trêve à vos cris intempestifs. A moi de décerner le prix. Il y a un concurrent.

(Elle monte sur le trône placé entre la statue et le tableau. Les Seigneurs se groupent autour de Ludovic à droite, sur le devant de la scène. Les Dames autour de la statue, dans le fond à gauche, Ruggiero reste en arrière, près de la fenêtre.)

BÉATRICE

Ricciardetto, dévoile la statue !

*(Ricciardetto enlève le voile.)*1^{er} SEIGNEUR

Que représente ce groupe ?

BÉATRICE

Médée domptant le dragon. Qu'en dites-vous ?

1^{er} SEIGNEUR

Idée étrange.

2^e SEIGNEUR

Facture anguleuse.

3^e SEIGNEUR

Style précieux et emphatique.

BÉATRICE

Ne vous avancez pas trop, Messesseurs, et soyez meilleurs juges. Les deux œuvres sont belles, mais l'une est plus puissante. J'en cherche la moëlle et la pensée. Le cygne orgueilleux qui se pavane et dresse son aile sous la caresse de la vaniteuse Léda, vous donne-t-il l'idée de la victoire féminine? Je l'ignore, mais regardez bien ce dragon qui rampe sous le pied de Médée. Il est fort et terrible, sa croupe se gonfle, sa queue se recourbe, sa gueule vomit les flammes. Il voudrait mordre et déchirer, mais sous l'œil souriant de la frêle magicienne, il se tord, il râle, impuissant et dompté. Voilà, selon moi, le vrai triomphe de la femme. Aussi, je décerne le prix à l'auteur de Médée, à Ruggiero!

TOUS LES SEIGNEURS, *dans un cri d'indignation.*

Ruggiero? l'élève de Léonard?

BÉATRICE

A lui-même. Je récompense en lui la jeunesse

et l'audace, en lui je salue l'avenir! Approchez, Ruggiero. A vous la Rose de la Beauté.

(Ruggiero, qui jusqu'à ce moment s'est tenu près de la fenêtre, s'approche du trône, met un genou à terre et reçoit de Béatrice la rose rouge qui ornait son sein.)

TOUTES LES DAMES

Vive Ruggiero!

BALTHASSAR, à Léonard.

Quelle injustice révoltante! Vous ne dites rien, Maître?

LÉONARD, *qui a suivi la scène avec indifférence d'abord, puis avec curiosité.*

Observe les physionomies! L'occasion est unique.

(A ce moment, Lucrezia et Lisa reparaissent dans le retrait. Lucrezia regarde à travers la fente du rideau.)

I^{ER} SEIGNEUR, à Ludovic.

Léonard vaincu par son élève? Nous protestons. C'est impossible!

(Tous les seigneurs, groupés autour de Lu-

dovic, s'agitent en gestes fiévreux. Le Duc marche au rideau et l'entr'ouvre. On voit sortir Lucrezia Crivelli et Monna Lisa.)

BÉATRICE, toujours assise sur le trône, regarde les deux femmes en frémissant de colère.

Étrange audace! ma rivale avec sa complice!
Que me veulent-elles?

(Les deux femmes restent immobiles devant le rideau. Ludovic se concerte avec les Seigneurs.)

BALTHASSAR, à Léonard.

La voici, celle que tu attendais... La gaze noire ne recouvre plus son visage... Tu peux la regarder librement...

LÉONARD

Étrange émotion, maintenant que je la contemple sans voile! Ma Léda est vaincue, non par le jugement de Béatrice, mais par le visage de Monna Lisa. Mon tableau n'est plus que l'ombre d'un rêve... Voici la vie victorieuse et insoudable!...

BALTHASSAR

Que lis-tu dans ses traits ?

LÉONARD

La Méduse et la Madone, dans un même visage, et dans ce triste sourire, la science profonde du bien et du mal. Que cherche-t-il donc ce regard qui fouille le cœur avec le rayon d'une infinie tendresse et le dard cruel du doute ? O secret de l'Ame, ô Sphinx de la Nature, je croyais t'étreindre avec mes alambics et mes étaux de fer, et tu me railles dans l'énigme de ces yeux, tu me souris dans les coins de cette bouche sinieuse pour me dire : « Je suis là, et je te défie » !

(Il se détourne.)

BALTHASSAR, *avec un geste moitié sérieux, moitié comique.*

La Femme... l'Ame du monde !

(Pendant ce dialogue, l'animation des Seigneurs, qui causent entre eux, atteint son comble. Au fond, les Dames, qui prennent parti pour la duchesse, poussent des rires et de petits cris de triomphe.)

SIDONIA *passe devant les Dames avec une corbeille pleine de masques et leur en distribue.*

Qui veut des masques, dame ou damoiselle ?

Bleus, roses et foncés...

A masque nouveau conquête nouvelle !

Mesdames, choisissez.

(Les Dames mettent les masques et narguent les Seigneurs de leurs cris grandissants.)

UN GROUPE DE DAMES

Vive Ruggiero !

UN AUTRE

Vive Béatrice d'Este !

TOUTES ENSEMBLE

Vive la Femme !

(Pendant ce temps, Ludovic a appelé le page Ricciardetto et lui parle à l'oreille.)

RICCIARDETTO

Silence ! Mesdames et Messieurs ! Le Duc va parler !

(Tout le monde se tait.)

LUDOVIC

La fantaisie est reine aujourd'hui. Le prix est donné selon le droit de Béatrice d'Este,

duchesse de Milan, notre noble épouse. Que Ruggiero le garde, mais que la joute de la parole soit libre comme celle de la palette et du ciseau. Pour sauver la gloire de Léonard et l'honneur du prince qui le protège, j'en appelle de ce jugement à celui d'une femme versée dans la science des cœurs et les secrets de l'art. (*Il prend la main de Monna Lisa et la présente aux Seigneurs.*) Voici la noble Monna Lisa. Que la Muse du Silence consente à parler ! Elle seule pourrait défendre le Maître et donner une voix à la Léda de Léonard.

(Monna Lisa s'approche du tableau, en touche le cadre et se penche sur la toile avec tendresse.)

LÉONARD, *sur le devant de la scène, à l'autre bout de la salle.*

Mon âme, sortie de moi-même, va-t-elle me parler par sa bouche et me dire des choses effrayantes ?

RUGGIERO, *près de la fenêtre.*

Comme cette femme est belle... et comme je la hais !

MONNA LISA, *après un coup d'œil rapide à la statue de Ruggiero, s'avance vers le milieu de la salle .*

Très illustres dames, et très hauts seigneurs, je ne suis qu'une étrangère et une inconnue pour vous. Oserai-je élever ma voix devant vos grâces et vos lumières ? Je crains de faillir à ma tâche, mais j'obéis au Duc. Après le jugement de notre auguste Souveraine, mon cœur comme le vôtre hésite entre Médée et Léda. Elle est belle et dangereuse cette Médée. Pour un moment elle a enjolé le dragon sous son pied crispé et son regard coquet. Mais, tout à l'heure, il va se dresser et lui déchirer le flanc. Ainsi la femme artificieuse dompte l'homme un instant par sa ruse, mais que son empire est frivole, que sa victoire est éphémère ! En face d'elle, voyez Léda... Dans son rêve immense de beauté, de bonheur, elle n'est que douceur, grâce, harmonie. La Nature l'écoute, le Ciel flamboie, pour elle et Jupiter lui-même est venu, sous la figure du cygne, lui dire son amour. Son col ondule

sous la main de la femme amoureuse, il a trouvé sa voix sous une caresse, il chante!... Le Triomphe de la Femme, c'est de faire chanter le Dieu dans l'homme!

I^{er} SEIGNEUR

C'est vrai!

2^e SEIGNEUR

A la bonne heure!

MONNA LISA

Oui, Messeigneurs, si Médée a vaincu par l'amour terrestre, Lédä a vaincu par l'amour divin. Laissons donc à Ruggiero la rose rouge de la Beauté qui passe, mais donnons à Léonard la rose blanche de la Sagesse qui dure et de l'Art immortel!

(Elle détache de son sein une grande rose blanche et la tend à Léonard qui s'est approché de plusieurs pas et la reçoit de sa main dans une fascination muette).

I^{er} SEIGNEUR

Admirable! Vive Monna Lisa!

TOUS LES SEIGNEURS

Et vive Léonard!

*(Les dames se taisent et chuchotent entre elles.)*LUDOVIC, *trionphant.*

Elle a parlé comme une reine!

LUCREZIA, *s'élance vers Monna Lisa et l'embrasse passionnément.*

Quel courage! Ah! comme je t'aime, ma superbe magicienne!

BÉATRICE, *exaspérée par ce geste, descend de son trône et marche impérieusement vers les deux femmes qu'elle toise avec mépris. Mouvement de curiosité de tous les assistants. A Monna Lisa.*

On vous appelle magicienne. L'êtes-vous vraiment?

MONNA LISA

Oui, Altesse, pour ceux qui savent aimer.

BÉATRICE

Je le sais mieux que vous. Le bracelet de noces de mon royal époux vient de se briser. Pouvez-vous le refaire d'un mot?

MONNA LISA

Ce n'est pas en mon pouvoir.

BÉATRICE

En ce cas, il ne vaut plus rien pour moi. Ramassez-le donc en récompense de votre beau discours. (*Elle jette avec violence le bracelet aux pieds de Monna Lisa, qui frémit, recule, et reste immobile.*)

LUDOVIC, *essayant de calmer sa femme.*

Béatrice... C'en est trop!

(*Béatrice lui tourne le dos et sort d'un pas rapide. — Le page Ricciardetto ramasse le bracelet sur un geste de Ludovic. Consternation générale.*)

LUCREZIA, *à demi évanouie, appuie sa tête à l'épaule de Lisa et d'une voix mourante.*

Le poison des Borgia est dans l'air...

(*Lisa demeure impassible. Quelques Dames masquées viennent chuchoter avec les Seigneurs.*)

I^{er} SEIGNEUR, *s'épongeant avec le mouchoir que lui donne une dame.*

J'ai chaud...

2^e SEIGNEUR

Ma foi, allons danser!

(On entend une musique de bal.— Les Seigneurs sortent par le fond avec les Dames. — Ruggiero a suivi Béatrice de loin. — Ludovic emmène Lucrezia. — Tout le monde s'en va. — Léonard et Lisa restent seuls en face l'un de l'autre à une certaine distance. — Balthassar s'en va le dernier en agitant ses mains et en se retournant plusieurs fois.)

SCÈNE V

LÉONARD, MONNA LISA

LÉONARD, *d'une voix émue et tremblante.*

Monna Lisa...vous avez fait...vous avez souffert cela pour moi ?

LISA

Pourquoi non ? Je n'ai eu qu'une ambition dans ma vie, celle de vous procurer un jour de bonheur. Ai-je réussi ?

LÉONARD

Au delà de mon rêve le plus hardi. A la face du monde, mon œuvre a revécu dans votre bouche.., vibré dans votre voix.., palpité dans votre chair... sous l'afflux d'un divin enthousiasme...

comme sur une lyre vivante ! Ah ! de cela, Monna Lisa, jamais le pauvre peintre qu'est Léonard ne pourra vous remercier. Gardons la mémoire de cet instant comme d'une chose ineffable et sacrée, dont on ne parle jamais, et à laquelle on pense toujours. C'est la minute divine devenue éternelle, cristallisée dans le diamant du souvenir.

LISA

Merci maître, qu'il en soit ainsi.

(Elle lui tend la main qu'il serre avec solennité.)

LÉONARD

Mais... en me donnant cette rose, pour faire de moi le plus riche des hommes... vous m'avez rendu le plus pauvre.

LISA, *souriant.*

Comment cela ?

LÉONARD

Cette rose de sagesse, je m'en croyais digne jadis, et je la méritais peut-être en peignant cette Léda, inspirée par vos paroles magiques.

Hélas! depuis que j'ai vu la merveille de votre visage, ma science s'est évanouie, mon art tombe impuissant, ma sagesse est morte.

LISA, *dans une attente anxieuse.*

Alors ?

LÉONARD

L'énigme... l'énigme insondable de votre âme... de votre être... me trouble le cœur... me déchire l'esprit...

LISA

Eh bien ?

LÉONARD

Pour la science que j'ai perdue... que vous m'avez ravie... voulez-vous m'en donner une autre... me rendre à la fois ma sagesse et ma force ?

LISA, *haletante d'émotion.*

Oh, certes !...

LÉONARD

Voulez-vous me laisser résoudre l'énigme... et me faire un don suprême ?

LISA

Parlez !... dites !...

LÉONARD

Accordez-moi la grâce de faire votre portrait !

LISA, *tressaille d'une déception violente, avec une expression sinistre.*

Ce n'est que cela ?... (*Elle ramène lentement la gaze noire sur son visage et se concentre sur elle-même comme si elle se recueillait dans l'arcanes de son être et dans le tréfond de sa mémoire.*) Eh bien, non, c'est impossible !

LÉONARD, *inquiet.*

Pourquoi, Madonna ?

LISA, *épaissit la gaze sur son visage et continue d'une voix solennelle et mystérieuse.*

Quand j'avais dix-huit ans, mon fiancé partit pour la guerre. Il me fit jurer que, s'il n'en revenait pas, je ne ferais jamais faire mon portrait par aucun peintre, afin, disait-il, que, si un autre époux possédait mon corps, il possédât mon âme, avec mon image, en toute éternité... Mon fiancé est mort dans le premier combat.

LÉONARD

Et vous avez tenu votre promesse ?

LISA

Oui... je l'avais juré sur un crucifix, en ajoutant que, si je manquais à mon serment, je devrais... en mourir...

LÉONARD

Vous avez raison, Monna Lisa, c'est impossible. Pardonnez-moi... C'est donc ce mort que vous aimez toujours ?

LISA, *ôte brusquement la gaze de son visage et regarde Léonard en souriant avec un éclair dans les yeux.*

Maître Léonard, vous ne me connaissez pas encore. (*Avec une légère ironie.*) Faites mon portrait, puisque c'est votre seul désir.

LÉONARD

Mais ce serait un parjure !

LISA, *avec fierté.*

A moins que ce ne soit un divin sacrifice !

LÉONARD

Lisa... que faites-vous ?

LISA

Ma volonté suprême — et ma joie.

LÉONARD

Soit. Mais, si tel est votre courage, le mien sera pareil. A votre sacrifice je veux joindre le mien. Je jure de vous peindre avec toute votre âme — et de résoudre l'énigme de votre être — dût toute ma force passer dans la toile, et s'effondrer après... J'y mets mon génie en gage !

LISA

Et moi, ma vie !

LÉONARD

Les enjeux se valent-ils ?

LISA

Oui, Léonard. De cette épreuve, ni vous, ni moi ne savons ce qui peut en sortir, mais quoi qu'il arrive, ce ne peut être que quelque chose de grand.

LÉONARD

Restez-vous à Milan ?

LISA

La duchesse, que j'ai bravée, ne souffrirait plus ma présence ici. Je vais rejoindre une parente, à Florence.

LÉONARD

A Florence? J'y vais aussi... ma patrie me réclame.

LISA, *avec tristesse.*

Votre patrie? Où que vous soyez, vous serez en exil. Nous n'avons point de patrie en ce monde, Léonard, mais peut-être en trouverons-nous une ensemble, une patrie inconnue... Qu'en pensez-vous?

LÉONARD, *lui prend la main et se penche pour la baiser, mais avant de l'avoir touchée des lèvres, il tressaille comme s'il reculait devant le contact, relève la tête et regarde Lisa fixement.*

Oui, peut-être...

LISA

Au revoir... à Florence...

(Elle sort lentement par le retrait.)

SCÈNE VI

LÉONARD, LUDOVIC, entre par le fond avec RUGGIERO, qui a l'air contraint et détourne la tête.

LUDOVIC

Voilà le traître! Je veux qu'il te demande pardon, Léonard.

RUGGIERO, *froidement.*

Je pourrais dire que je n'ai agi que sur l'ordre absolu de la duchesse, mais je ne veux pas mentir. Oui j'ai voulu lutter avec le maître. Qu'il me punisse s'il le veut. Je l'ai osé!

LÉONARD

Et tu as bien fait, Ruggiero. Ce serait un pauvre élève celui qui n'aurait pas l'ambition d'égaliser son maître. Tu l'as osé et tu as

réussi. Je t'approuve et te pardonne. Voici ma main.

RUGGIERO, *étonné, recule d'un pas.*

En acceptant un pardon, j'avouerais une faute. Ce serait un nouveau vasselage. Je ne demande pas d'éloge et je refuse le blâme. Désormais je veux être libre.

LÉONARD

A ton aise. Tu peux fonder une autre école ; je ne t'en empêche pas.

LUDOVIC, *a retiré un dessin qui se trouve dans un portefeuille sur le guéridon et s'approche de Ruggiero avec un malicieux sourire.*

Si tu veux être libre, ne vole pas ton maître. *(Lui montrant la feuille.)* Ton dragon est copié de celui-ci...

RUGGIERO, *se mordant les lèvres et croisant les bras.*

Je l'ai refait en marbre et puis il est autre. C'est une création cela aussi !

LÉONARD

Laissons ce détail. Il y a un méchant proverbe qui dit : « L'initié tue l'initiateur. « C'est faux. Moi je dis : « Il le prouve en l'accomplissant. » Tu as refusé la main conciliatrice que je t'offrais de grand cœur. Sois donc heureux à ta façon. Je te souhaite la gloire que tu désires. Mais un dernier conseil : Si tu veux être fort, respecte les maîtres et n'en imite aucun.

LUDOVIC, à *Ruggiero*.

Tu ne partiras pas sans avoir baisé la main du Maître. Je l'ordonne.

(Ruggiero pâlit et baise la main de Léonard à contre-cœur, puis se redresse brusquement.)

LÉONARD, *retenant un instant sa main dans la sienne, avec une émotion contenue.*

Au revoir, *Ruggiero*.

LUDOVIC, *prend Léonard par le bras.*

Et maintenant, allons voir le cortège de Bacchus ordonné par toi.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

RUGGIERO, peu après, SIDONIA

RUGGIERO, *seul, se jette avec mauvaise humeur dans le fauteuil précédemment occupé par Léonard, sur le devant de la scène.*

M'a-t-il assez humilié sous sa grâce ! Dans son pardon, quel dédain ! Et pas un reproche... pas un instant de colère... L'ai-je donc vaincu ? Ah, non, le vrai triomphateur, c'est lui... (*Avec un sursaut d'envie et de désir avide*)... Oui, lui ! grâce à cette femme unique, dont la parole ensorcelle les cœurs et dont un seul regard vaut tous les suffrages. Ils s'aiment, pardieu ! C'est d'Elle que lui vient son nouveau génie. Sous son souffle, ma rose rouge s'est flétrie et n'est plus qu'un

vain hochet! (*Il la jette par terre avec violence.*)

SIDONIA, *s'est approchée et l'observe d'un œil aigu*

Que fais-tu là?

RUGGIERO, *bondissant.*

N'espionne pas mes pensées. Que me veux-tu?

SIDONIA

Il y a un an, tu m'as promis que tu m'épouserais quand tu seras célèbre et riche. Sur cette promesse... (*Elle se penche à son oreille*) je me suis donnée! Te voilà célèbre, riche, heureux. Tiendras-tu ta promesse?

RUGGIERO, *se rassied d'un air découragé.*

Quelle plaisanterie! Propos de carnaval tenu, en un jour d'ivresse, à l'ambitieuse et intrigante fille du douteux Balthassar.

SIDONIA

Prends garde! La fille de l'alchimiste pourrait bien être sorcière, et les sorcières savent se venger.

RUGGIERO

Venge-toi donc. D'ailleurs suis-je heureux,

suis-je célèbre, suis-je riche? Non, mon triomphe est imaginaire et tout est à recommencer. Le duc furieux me déteste, la duchesse m'en veut de lui avoir suscité une rivale. Je n'ai rien gagné, rien, rien... tandis qu'il triomphe, lui, le magicien avec sa magicienne. Ah! cette femme! cette femme superbe et maudite!

SIDONIA

Laquelle?

RUGGIERO

Monna Lisa! Il faut que je la revoie!
(Il sort violemment par le fond. Sidonia le suit.)

SCÈNE VIII

LUCREZIA, MONNA LISA reparaissent dans le retrait.
Elles sont au milieu d'une discussion animée.

LUCREZIA

Donc ?

LISA

Quand il m'a demandé de faire mon portrait, ses lèvres tremblaient, mais quand il m'a dit adieu, il n'a pas même osé effleurer ma main de ses lèvres. Il s'est repris au dernier moment. Il ne m'aime pas... il ne veut pas m'aimer !

LUCREZIA

Écoute, jamais tu ne vaincras cet homme par la douceur, il ne cédera qu'à la violence.

LISA

Que veux-tu dire?

LUCREZIA

Qu'on n'a pas raison des sages par la sagesse, mais par la folie. La folie des sages est plus grande que celle des fous. Ah ! si tu parvenais à éveiller la jalousie de Léonard...

LISA, *hausse les épaules en souriant.*

Lucrezia, que dis-tu là ?

LUCREZIA

La présence d'un rival dangereux allumerait peut-être l'amour qui couve dans son rêve comme le feu sous la cendre.

LISA

A moins qu'il ne le tue ! Léonard est trop grand pour être jaloux.

LUCREZIA

Les grands bois font les grands incendies. N'es-tu pas grande aussi, toi ? Imagine qu'il aime une autre femme...

LISA, *frémissant.*

Ah ! ne m'en parle pas. Ce n'est pas possible.
Dieu ne le permettrait pas !

LUCREZIA

Tu vois ?

LISA

C'est vrai, il y a en moi une furie qui dort...
(*A voix basse.*) Mais qui ?

LUCREZIA

Ruggiero... son élève devenu son rival. Je l'ai observé. Il a pâli en t'écoutant, jusqu'à oublier son triomphe. Un mot de toi, un signe... il serait ton esclave. Cela te servira peut-être... (*Elle regarde à travers le rideau.*) Le voilà qui rôde autour de nous. Veux-tu que je te l'amène ?

LISA, *après une hésitation, d'une voix faible, en détournant la tête.*

Fais ce que tu veux.

(*Elle s'assied sur le divan et s'accoude au coussin d'un air sombre. Lucrezia écarte le rideau et sort du retrait.*)

SCÈNE IX

LUCREZIA, RUGGIERO, qui depuis un instant se promène fiévreusement sur la scène.

LUCREZIA

Messire Ruggiero, vous plairait-il de-connaître Monna Lisa?

RUGGIERO, *tressaillant.*

Moi?... mais elle doit me haïr, puisque j'ai osé lutter avec son maître!

LUCREZIA

Elle vous a trouvé hardi... mais pour vous haïr... c'est autre chose.

RUGGIERO

J'ai senti sa haine pour moi dans son exaltation pour Léonard.

LUCREZIA, *souriant.*

Nous autres femmes, nous sommes étranges.
— Il nous arrive d'acclamer un vainqueur en admirant le vaincu. (*Ruggiero fait un mouvement de surprise.*) Venez... elle est ici... et brûle de vous connaître.

RUGGIERO

Je ne veux pas... cette femme me fait peur.

LUCREZIA

Allons donc! Les femmes qui vous font peur sont celles qui vous plaisent le plus.

(*Elle passe sous le rideau en tenant Ruggiero par la main et l'entraîne après elle.*)

SCÈNE X

LUCREZIA, MONNA LISA, RUGGIERO

LUCREZIA

Messire Ruggiero.

LISA, *qui n'a pas bougé, est toujours assise sur le divan dans la même posture, le coude appuyé au coussin. Impénétrable et calme, elle considère Ruggiero avec attention en remuant légèrement son éventail.*

Approchez, Messire Ruggiero, approchez.

RUGGIERO, *fait quelques pas.*

Très haute dame, mon audace fut grande de lutter avec le divin Léonard, mais celle de comparaître devant vous est plus grande encore. Vous m'avez traité sévèrement et je le méritais

sans doute. Ce que mon orgueil s'est refusé à faire devant le Maître, je le fais devant vous. Je m'incline devant votre beauté et votre sagesse souveraine, et, si j'ai offensé votre cœur... j'implore sa grâce.

LISA

Ce n'est pas moi que vous avez offensée, c'est Léonard. Il ne vous en veut pas, j'en suis sûre. Moi, je vous en voulais, mais en voyant votre repentir sincère, je vous pardonne. Or ça, puisque j'ai l'honneur de vous parler, messire Ruggiero, voulez-vous me faire une confidence?

RUGGIERO

Toutes celles que vous voudrez.

LISA

Pouvez-vous me dire quel étrange démon vous a poussé à lutter contre le Maître?

RUGGIERO

Madame... la duchesse...

LISA

Oh! ne me dites pas que c'est la duchesse. Si

intelligente qu'elle soit, Béatrice d'Este ne vous aurait pas donné ce courage. Elle n'a fait que réveiller le lion qui dormait en vous.

RUGGIERO, *avec une impétuosité subite.*

Le lion, vous l'avez dit ! Un lion habite ma poitrine, se nourrit de mon cœur et me déchire en silence. Il se nomme orgueil, ambition. Orgueil solitaire, ambition âpre. Je suis fils d'un marbrier, j'ai travaillé la pierre comme un pauvre maçon. Mon pain d'adolescent fut trempé de poussière et mes mains se sont durcies dans le ciment. Mais un désir tout-puissant est né avec moi : devenir un maître, moi aussi, un maître grand comme les autres. Je m'en sentais la force. Michel-Ange me repoussa ; je m'attachai à Léonard. Il n'est pas rude comme l'autre, il sait caresser et séduire. C'est un grand magicien, mais je l'ai trouvé plus décevant encore et plus impénétrable.

LISA

Pour comprendre son maître, il faut d'abord l'aimer.

RUGGIERO

Ah ! je l'ai aimé comme jamais je n'ai aimé personne. Ai-je assez travaillé, assez peiné pour lui ! Mais je voulais savoir son secret, partager sa puissance. C'était mon droit, je l'avais conquis par mon dévouement. Au lieu de me traiter en égal, il n'a vu en moi qu'un instrument. Que lui faisaient mes essais et mon avenir ? Il ne pensait qu'à *son* œuvre, à *sa* science, à *son* rêve. Est-ce que j'existais seulement pour lui ? Alors un beau jour, je me dis : A orgueil, orgueil et demi.

Moi aussi, je suis un homme, moi aussi, j'ai un désir inassouvi, une volonté souveraine, moi aussi, j'ai une âme qui ne ressemble à aucune autre — et du génie peut-être ! Tu ne veux être qu'un tyran ; eh bien, je serai un maître sans toi — contre toi, s'il le faut ! Si la cime est trop haute, je me briserai en route, — mais j'y marcherai seul !

LISA, *toujours appuyée sur le coussin, regarde devant elle dans une rêverie intense et soupire à mi-voix.*

Oui... la lutte contre le destin... l'assaut contre l'inaccessible !... Oh ! je connais cela.

RUGGIERO, *comme effrayé de lui même.*

Mais je ne sais vraiment pourquoi je parle. Vous me faites dire des choses que je n'ai jamais confiées à personne... et dont je me doutais à peine. Elles jaillissent de mon cœur à l'improviste... et comme malgré moi !

LISA, *change d'attitude et le regarde avec une pitié mélancolique.*

Pauvre enfant, je comprends vos souffrances... devant le géant !

RUGGIERO

Oui, j'ai désespéré. Le secret du génie m'échappait. Mon triomphe apparent devant toute la cour ne m'a pas ébloui. Le prix décerné par la duchesse n'était qu'un leurre. Mais quand j'ai entendu votre voix suave célébrer le chef-d'œu-

vre du Maître, en répandre la subtile essence dans les cœurs, quand je vous ai vue donner la rose blanche au vrai vainqueur — oh, alors, j'ai compris le secret du génie... il vient de l'Amour et de la Beauté, il vient du sourire de la Femme!... Alors je me suis senti pauvre et déshérité — car, pour une feuille tombée de cette rose, j'aurais donné toutes les couronnes et tous les parfums de la terre !

(Il fléchit un genou et baisse la tête. Lucrezia, qui a suivi la scène debout à côté de Lisa, se penche vers elle.)

LISA, *à part.*

Ah ! si Léonard me parlait ainsi !

LUCREZIA, *à l'oreille de Lisa.*

Le charme opère... Agis !

LISA, *se ramassant, à Ruggiero.*

Savez-vous obéir ?

RUGGIERO

Je ne l'ai jamais su, mais vous pouvez me l'apprendre.

LISA

Eh bien ! fondez une école de sculpture à Florence, mais au nom de Léonard et pour combattre Michel-Ange. Je vous aiderai.

RUGGIERO, *se dressant sur ses pieds.*

Me courber devant le Maître que j'ai quitté ?
Jamais.

LISA

Vous ne vous courberez devant personne. En honorant le Maître, vous l'égalerez.

RUGGIERO

J'y consens en retour d'une promesse. M'accorderez-vous de sculpter votre buste ?

LISA

Mon buste ! Vous demandez beaucoup. Cela dépendra de votre obéissance.

RUGGIERO, *avec emportement.*

Eh bien ! je promets... tout ! Songez que je vais vivre dans la pensée divine de mouler dans le marbre étincelant la tête magique de Monna Lisa !

(Il lui prend la main et la baise avec passion. Lisa la retire vivement. Ruggiero sort par le rideau, accompagné de Lucrezia, qui le suit du regard et lui fait un joyeux signe d'adieu.)

LISA, *seule, pose ses doigts sur sa main.*

Ses lèvres brûlent comme des charbons ardents !

LUCREZIA, *revenant.*

Décidément personne ne te résiste. Il t'appartient.

LISA, *se lève et passe la main sur son front.*

Ah ! Que m'importe ? Mais Léonard ! Léonard !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

LA LOGGIA D'UNE VILLA SUR UNE COLLINE DE FLORENCE

A droite, la porte d'une maison de campagne, style Médicis. — A gauche, une terrasse surélevée de plusieurs marches avec balcon sur la campagne. La terrasse est bornée à gauche par un vieux mur, coupé de pilastres cannelés, avec niches et statues. — Au haut du mur, dans des vases, rosiers fleuris, aux branches retombantes. — Par derrière, grands oliviers aux feuillages surplombants. Dans ce mur, une petite porte donne sur la terrasse.

Au fond, les trois arcades de la loggia à colonnes toscanes. Celle du milieu, sans balustrade, donne dans le jardin par un escalier descendant et invisible. Du jardin en contrebas, on n'aperçoit que les pointes de quelques cyprès et les trois bassins superposés d'une fontaine à jet d'eau.

Dans le lointain, Florence, dominée par le Palais-Vieux, le Dôme et le Campanile, brille au soleil. La ville, couchée entre ses collines, sur les deux rives de l'Arno, fuit et se perd dans la plaine avec le fleuve sinueux, au pied de l'Apennin sévère. Limpide après-midi d'été.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD, FARFANIKIO, en costume de page.

LÉONARD, *assis à droite, à une petite table, près de la maison. Près de lui, le portrait de Monna Lisa posé sur un chevalet et recouvert d'un voile bleu. Sur la table, brûle un flambeau. Léonard est en train de cacheter une lettre avec de la cire rouge. L'opération terminée, il pose la lettre sur son front en s'appuyant du coude sur la table. A ce moment, on entend le bruit aigu d'une corde de luth qui se rompt. Léonard sursaute, presse violemment la lettre sur son cœur et la cache dans sa tunique.)*

Farfanikio, d'où vient ce cri perçant ?

FARFANIKIO, *examine les instruments de musique posés sur une table de la terrasse et descend les marches.*

Maître, c'est le luth dont hier a joué Monna Lisa. La corde haute s'est brisée.

LÉONARD

Ah ! (*Il baisse la tête dans un accablement profond, puis la relève subitement.*) Elle doit venir bientôt. J'entends son pas dans le jardin. Va voir si c'est elle !

FARFANIKIO, *au bord de la balustrade.*

Non ; c'est la biche apprivoisée que Monna Lisa aime à caresser. Elle gratte le sable de l'allée et lève la tête comme si elle flairait dans l'espace le parfum de sa maîtresse chérie... (*La tête de Léonard retombe sur son coude. Farfunikio court à un bahut et en sort un paquet ficelé qu'il montre à Léonard.*) Voilà le paquet que vous m'avez dit de faire. Il est prêt.

LÉONARD, *le prend et le considère avec émotion.*

Ces chemises ont été filées par ma mère et ces bas tricotés par elle.

C'est le dernier travail de la pauvre villageoise abandonnée par son bâtard de fils devenu l'illustre Léonard.

FARFANIKIO

Maître, vous n'allez pas mettre en voyage ces chemises de toile grossière et ces bas en poil de chèvre, vous qui ne portez que du lin fin et de la soie !

LÉONARD

Non, mais ces humbles vêtements ne me quittent jamais. Ils ont été tissés par l'Amour et la Douleur. Pauvre mère, elle est morte seule, comme mourra son fils.

FARFANIKIO, *gaiement.*

Maître, vous m'avez dit hier que nous irions en voyage et que, peut-être, nous partirions à trois... Est-ce vrai ? Partons-nous ?

LÉONARD, *brusquement.*

Non !

FARFANIKIO, *déçu.*

Ah ?

LÉONARD, *lui rendant le paquet.*

Remporte ce paquet... Mais quel est donc ce parfum submergeant qui oppresse la poitrine?

FARFANIKIO

Ce sont les iris penchés sous le soleil ardent...
Comme ils embaument !

LÉONARD, *attire Farfanikio à lui et le prend
par les épaules.*

Que t'a-t-elle dit hier, quand je suis sorti ?

FARFANIKIO

Elle m'a pris par les épaules, comme vous me tenez maintenant, et m'a embrassé doucement, lentement. Elle avait l'air si grave que j'ai eu peur et j'ai dit : « Madonna, pourquoi m'embrassez-vous ainsi ? » Alors elle m'a dit : « N'es-tu pas le seul ami du Maître ? »

LÉONARD

Et c'est tout ?

FARFANIKIO

Je lui ai dit alors : « Vous ne partez pas encore en voyage, n'est-ce pas, Madonna ? » Elle m'a

répondu froidement : « Demain est le dernier jour du portrait... » Puis, elle m'a repoussé si violemment que j'en ai eu les larmes aux yeux. Elle est sortie sans rien dire. Mais, n'est-ce pas, Maître, ce n'est pas vrai ? Elle ne partira pas ?

LÉONARD, *sombre.*

Je n'en sais rien. (*Il tressaille de nouveau.*)
Farfanikio, j'ai entendu le bruit de sa robe !

FARFANIKIO, *hausse les épaules avec un sourire indulgent.*

Maître, vous le savez bien, elle ne viendra que dans une heure. Écoutez, c'est le vent qui glisse dans les cyprès. Mais voici Ruggiero.

SCÈNE II

LÉONARD, RUGGIERO, entre précipitamment par le jardin et s'arrête avec hésitation à quelques pas de Léonard.

LÉONARD

Bonjour, Ruggiero. Ton école de sculpture va bien ?

RUGGIERO

Très bien. J'ai six élèves, mais j'ai beau leur montrer le métier, ils ne veulent ni comprendre ni obéir. Ce sont des brutes insolentes.

LÉONARD

Tu es bien sévère pour tes disciples. Ils veulent lutter avec le maître. N'est-ce pas leur droit et leur devoir ?

RUGGIERO

Les nouvelles que j'apporte sont graves. Je ne viens pas de mon atelier, mais du Grand Conseil de Florence.

LÉONARD

Du Grand Conseil ?

RUGGIERO

Avec un message pour toi.

LÉONARD

Quel message ?

RUGGIERO

La Seigneurie délibère aujourd'hui sur votre projet. Il s'agit de savoir si vous avez le droit d'essayer la machine à voler devant le peuple à la Fête-Dieu.

LÉONARD

Quoi, déjà ?

RUGGIERO

Tout Florence ne parle plus que du spectacle prodigieux que vous lui avez promis, et Galeotto, l'ouvrier qui a construit l'engin gigantesque sous votre direction, est prêt à tenter la grande

épreuve. Il a essayé, il a traversé plusieurs rues avec l'aviateur. Maintenant, il s'engage à voler du Palais-Vieux au Palais Pitti, en traversant l'Arno, devant la foule assemblée.

LÉONARD

L'œuvre n'est pas mûre. Une vie d'homme à risquer ; je ne veux pas.

RUGGIERO

Mais lui, l'ouvrier, ne l'entend pas ainsi. Il dit que vous l'avez fait travailler pendant un an et réclame le fruit de son travail.

LÉONARD

On le paiera.

RUGGIERO

L'argent, il s'en moque ; c'est la gloire qu'il veut. Il est enragé, ce Galeotto, et dit qu'il vous intentera un procès, si vous ne le laissez pas faire.

LÉONARD, *hausse les épaules.*

Que m'importe !

RUGGIERO

Quant à vos ennemis, ce qu'ils disent, Maître,

est bien pire et bien autrement funeste à votre renommée. Ils vont murmurant qu'au lieu de peindre la salle du Palais-Vieux vous peignez des portraits de femmes ; qu'après la débâcle du canal de l'Arno, qui a coûté à la ville cent mille ducats d'or, vous leurrez les badauds avec des hochets d'enfant pour endormir vos adversaires. Vos ennemis acharnés, les disciples de Michel-Ange, rappellent au peuple vos propres paroles, prononcées devant le Grand-Conseil de Florence : « Le jour, disiez-vous, où le grand aigle montera dans les airs, conduit par un homme vivant, il remplira l'univers de stupeur et donnera une gloire éternelle au lieu de sa naissance... » Ils colportent ces mots sur les places publiques, chez les orfèvres du Vieux-Pont, dans les boutiques et jusqu'au fond des tavernes. Le peuple s'ameute et crie : « Eh bien, qu'il vole donc et qu'on le voie enfin avec son grand aigle !... » Mais les séides de Michel-Ange ripostent : « Il s'en gardera bien, il a trop peur. »

LÉONARD, *se lève.*

Ce sont des misérables. Quant au peuple, il a raison. La théorie n'est que de la science morte. Savoir n'est rien, pouvoir est tout. Il faut prouver sa science.

RUGGIERO

Que dois-je dire à la Seigneurie ?

LÉONARD

Que j'irai leur porter moi-même ma réponse ce soir. Va.

RUGGIERO

C'est bien, Maître. Adieu.

LÉONARD

Adieu.

(Sort Ruggiero.)

SCÈNE III

LÉONARD, BALTHASSAR, il sort de la maison. Il marche lentement en broyant une poudre métallique dans un mortier avec un pilon de fer.

LÉONARD

Que fais-tu là ?

BALTHASSAR, *avec un éclair furtif dans les yeux.*

J'ai découvert un nouveau réactif pour la quintessence.

LÉONARD

Le millième sans doute, et ce ne sera pas le dernier.

BALTHASSAR

Mais vous, Maître, où en êtes-vous ? Êtes-vous

en train de résoudre la grande énigme, celle de la Femme?

LÉONARD

Balthassar, as-tu jamais gravi la cime de l'Apennin? As-tu marché sous les hauts sapins de la Vallombreuse et vu déferler à tes pieds l'océan des montagnes, les deux versants de l'Italie, jusqu'aux brumes de l'Adriatique et au fuyant azur de la mer tyrrhénienne?

BALTHASSAR

Non, Maître.

LÉONARD

Eh bien, je suis debout sur cette cime. Deux mondes, deux royaumes sont devant moi : l'Amour et la Science!... A travers les nuées qui passent, j'aperçois, comme dans un mirage, leurs vallées, leurs fleuves, leurs cités. Entre ces deux mondes, il faut choisir. Si je descends vers l'un, je dis adieu à l'autre... et pour toujours!... Choix cruel, destinée implacable, tentation terrible!

BALTHASSAR

Qu'allez-vous faire?

LÉONARD

La Science — c'est la certitude et le calme ;
mais c'est aussi la limite infranchissable, le
renoncement au bonheur, la soif dans le désert
de feu, la gloire morne dans l'éternelle solitude.
L'Amour avec la Femme aimée — c'est l'ivresse
dans l'Infini ; mais c'est l'inconnu, l'au-delà dé-
fendu, la région du vent et du vertige, où fan-
tômes et météores passent en trombes furieuses.
Là, plus de boussole, plus de gouvernail. C'est
la perte de ma maîtrise... c'est le naufrage...
dans le gouffre !

BALTHASSAR

Qui n'est pas descendu dans le gouffre ne
connaît pas la vie... et peut-être que la clef du
Tout se trouve de l'autre côté, quand on en res-
sort.

LÉONARD

Et si je m'y perds ?

BALTHASSAR

Il faut savoir se perdre pour se retrouver ;
il faut savoir mourir pour renaître. Vous cher-

chez des ailes de bois et de fer pour voler ; elles ne sont pas dignes de vous, Léonard. Votre génie s'y brisera. Il y a d'autres ailes pour franchir les mondes et traverser les temps. La fusion parfaite d'un homme et d'une femme dans l'amour infini, voilà la vérité vivante, voilà le secret résolu, voilà l'œuvre divine — disent les maîtres.

LÉONARD

Alors, tu risquerais le tout pour le tout ? Tu te jetterais dans le gouffre ?

BALTHASSAR

Pardieu, vous pouvez m'en croire ! Je m'y jetterais... comme j'ai jeté dans ce creuset ma vie, mon argent, mes jours, mes nuits, ma fille et mon salut éternel... pour trouver la pierre philosophale !

(Il s'assied, met le mortier sur ses genoux et en triture furieusement le contenu avec son pilon.)

LÉONARD

Si je t'écoutais, tu me rendrais fou... Je vais rejoindre Liéto, qui m'attend à l'église des Car-

mélites. (*A Farfanikio, qu'il rencontre à l'issue de la loggia.*) Si elle vient, dis-lui que je ne tarderai pas.

(*Il sort par le fond. Balthassar rentre dans la maison en marmottant et en frappant du pilon dans le mortier.*)

SCÈNE IV

SIDONIA, puis RUGGIERO

SIDONIA, *entre par la petite porte de la terrasse comme si elle cherchait quelqu'un. Apercevant Farfanikio.*

Monna Lisa n'est pas ici?

FARFANIKIO

Non, pas encore. Je la guette.

(Il rentre au jardin.)

RUGGIERO, *est entré par la même porte, il a suivi Sidonia sans qu'elle s'en aperçoive, à pas d'espion.*

Que fais-tu là?

SIDONIA

Cela ne te regarde pas.

RUGGIERO

Si tu ne veux pas que je me mêle de tes affaires, ne te mêle pas des miennes. Hier, je me suis présenté chez Monna Lisa. La domestique m'a fermé la porte au nez, en me disant qu'elle était sortie. Je t'ai vue derrière elle; c'est toi qui m'as fait chasser. Qu'est-ce que cela veut dire?

SIDONIA

Monna Lisa ne voulait pas te voir. Nous étions occupées.

RUGGIERO

Toi, son amie ? Allons donc ! Que faites-vous ensemble ?

SIDONIA, *hautaine.*

Je l'initie à la science des philtres et des baumes, que m'a enseignée mon père.

RUGGIERO

Joli métier; tu la pervertis.

SIDONIA

Oh ! personne ne peut pervertir cette femme et personne ne la connaît. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'elle est plus forte que toi.

RUGGIERO

Tu veux empêcher qu'elle m'aime !

SIDONIA, *haussant les épaules.*

Tu te trompes, Ruggiero ; je suis bien changée, va. Qu'elle t'aime toi, ou Léonard, aujourd'hui ça m'est égal. Elle m'a promis de faire ma fortune, le jour où sa destinée s'accomplirait.., et je suis sûre qu'elle tiendra parole. Désormais, Ruggiero, je te permets d'aller ton chemin. J'irai le mien, sois tranquille — et même, je t'aiderai, si tu veux.

RUGGIERO

Vrai !... Alors, tu ne m'en veux plus ?

SIDONIA, *d'un air dégagé.*

Oh ! plus du tout. Les jours de carnaval sont oubliés et les jours de travail ont commencé pour moi. (*D'un ton ironique.*) Les jours du Grand-Œuvre, dit mon père.

RUGGIERO

Et ton Grand-Œuvre serait ?

SIDONIA

Devenir puissante... comme Monna Lisa. Seulement elle ne sait pas se servir de sa puissance. Elle est restée pauvre et seule, moi, je serai riche et adulée.

RUGGIERO

Oui, oui, je vois cela. Mais moi... que deviendrai-je? Je ne puis plus travailler... Le buste... son buste qu'elle m'a promis... et qu'elle ne veut plus me laisser faire!...

SIDONIA, *lui met la main sur l'épaule avec un mauvais sourire.*

Quand je te parlais de mariage, pendant le carnaval, tu me disais : « Patience! Patience!... » Aujourd'hui tu voudrais faire le buste de Monna Lisa, et après avoir sculpté le marbre froid, tu rêves de pétrir, dans tes mains, la chair tiède de la femme merveilleuse... n'est-ce pas?... Eh bien, je te dis : « Patience! Patience!... » (*Avec un sourire diabolique.*) A moins qu'elle n'aime Léonard!

RUGGIERO, *la prend par la gorge.*

Ah! vipère!

SIDONIA, *poussant un cri.*

Lâche-moi, misérable!... J'entends la voix
du Maître... Partons...

RUGGIERO, *marche sur le chevalet placé à droite,
en arrache la gaze bleue et aperçoit le por-
trait achevé de Monna Lisa.*

Son portrait?... Elle... vivante... Ils vont se
voir ici?... Mille démons!

(Il se prend la tête d'un air égaré.)

SIDONIA, *le regarde dans les yeux et le fascine.*

Je te dis que tu l'auras !

RUGGIERO, *marche sur elle avec violence.*

Je sens que tu me trompes... J'ai envie de te
tuer!...

SIDONIA, *sans bouger, d'un geste impérieux, les
yeux plantés dans les yeux de Ruggiero.*

Allons, va!... Va donc!

(Sous le regard de Sidonia, Ruggiero monte l'escalier de la terrasse à reculons. Elle le suit du même geste de commandement et le fait sortir devant elle.)

SCÈNE V

LÉONARD, revient du fond avec LIÉTO, qui tient un portefeuille sous le bras, une boîte à couleur, une palette et des pinceaux à la main.

LÉONARD

Alors, tu ne travailles plus ?

LIÉTO

Je n'ai plus de courage.

LÉONARD

Eh bien, il t'en faut aujourd'hui. J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. A la lettre où je lui parlais de ton amour, Jérôme a répondu ceci : « Je l'aime autant qu'une sœur peut aimer un frère, mais les malheureux qui me réclament me défendent de l'aimer autre-

ment. Je suis liée à Dieu par un serment. Dans un mois j'aurai pris le voile. » (*Liéto laisse tomber sa boîte à couleurs, sa palette et ses pinceaux et reste comme pétrifié, les yeux vides.*)

Comment tu en es là ?

LIÉTO, *ouvrant le portefeuille et en sortant un dessin. D'un air grave.*

J'avais esquissé pour elle... ce saint Sébastien...
Gardez-le en souvenir de moi.

LÉONARD, *prend le dessin et le regarde.*

C'est Jéromine... mais étrangement transformée... Une merveille !... un miracle !... Je t'affirme que moi, Léonard, j'en serais incapable. Cet être surhumain, aucun peintre ne l'avait encore conçu... Il a dépassé son martyr ; parvenu dans un monde divin, il tient sa flèche comme un trophée et sourit avec une mélancolie céleste aux tristesses de la terre. C'est la douleur vaincue par un amour sublime... Tu as fait cela... et tu veux renoncer à peindre?... Abandonner ton œuvre ?

LIÉTO

Maitre, quand j'ai fait ce dessin, je croyais qu'elle m'aimait. Maintenant je sais le contraire. Tout est fini.

LÉONARD

Que vas-tu devenir alors ?

LIÉTO

Me faire tailleur de pierres dans les carrières de marbre ou sur la cathédrale de Milan, pour devenir pierre et statue moi-même.

LÉONARD

Allons donc ! Tu sauras un jour que la joie ne vaut rien pour un artiste. Le bonheur est stérile, — le désespoir enfante. La Douleur est la grande Muse. Prends ton amour brisé et fais-en une vie nouvelle. Prends ta souffrance, et fais-en une force. Prends ta folie, et fais-en une divine audace ! Fais saigner ta blessure, pour que le monde en vive... C'est l'art royal qu'enseigne Léonard !

LIÉTO, *inerte*.

Je ne peux pas... Florence m'étouffe... Laisse-moi partir.

LÉONARD, *avec une décision subite.*

Va donc, retourne à Milan et laisse-moi ton trésor. (*Montrant le dessin.*) Ce rêve éblouissant sauvera tout, peut-être!...

LIÉTO, *fiévreusement, haletant d'une dernière espérance.*

Maître, que voulez-vous dire ?

LÉONARD

Tu le sauras plus tard. Attends-moi là-bas.

(*Il ramasse la boîte, la palette et les pinceaux de Liéto et les remet dans ses mains avec une sollicitude paternelle. Le disciple atterré se laisse faire comme dans un songe.*) Va, mon fils, au revoir.

(*Il lui donne la main et lui caresse les cheveux. — Liéto sort.*)

LÉONARD, *seul..*

Comme il souffre... et comme il l'aime!.. Mais moi, j'aime et je souffre... bien plus!... Enfer de la pensée, je succombe à ma force.

(*Il tombe accablé sur une chaise.*)

SCÈNE VI

LÉONARD, MONNA LISA

(Elle entre par le fond, s'approche de Léonard et pose légèrement la main sur son épaule.)

LÉONARD, *tressaille, se lève, et la regarde.* —

Un silence.

Je croyais que vous ne viendriez plus.

LISA

Ai-je tardé jamais une minute au rendez-vous?

LÉONARD

Jamais. — Et vous partez toujours demain?

LISA

Je pars ce soir.

LÉONARD, *effrayé.*

Ce soir?

LISA

Il le faut. Mon mari, Giocondo, l'exige.

LÉONARD, *accablé.*

Alors, un dernier coup de pinceau à votre image, je vous en supplie. Quand vous serez partie, je n'oserai plus y toucher.

LISA, *tranquille en apparence, d'une voix douce.*

Comme vous voudrez, mon ami.

(Farfunikio, qui est entré comme par hasard, dispose le chevalet et les deux sièges au milieu de la scène. Lisa prend docilement sa pose.)

LÉONARD, *assis, peignant.*

Lisa, il faut vous le dire aujourd'hui : je n'ai jamais connu d'heures pareilles à celles où mon pinceau a mystérieusement évoqué votre visage... Depuis des mois, vous êtes ma pensée intime... Les grands soucis de ma vie ardente et compliquée ne sont qu'apparences et fantômes devant cette réalité profonde, inéluctable, éternelle... *(Un silence.)* Et ne trouvez-vous pas que ce portrait est notre enfant, une création commune,

où tous nos songes, toutes nos pensées, se retrouvent dans un mystère inexplicable ?

LISA

Oui, un enfant bizarre qui se moque de ses père et mère et qu'ils ne comprennent plus; un enfant immortel qui nargue ses parents éphémères.

LÉONARD, *brusquement.*

Lisa, tournez vers moi vos yeux... que j'y plonge mon regard une fois encore... après y avoir tant plongé!... Il manque quelque chose à ces prunelles... Je n'ai pas rendu l'éclair lumineux qui sort de ces étangs noirs... (*il se lève à demi*) et ces cils ne sont pas assez fins... et cette gaze qui couvre le front n'est pas assez légère... et les fossettes aux coins de cette bouche ne sont pas assez profondes... (*Il se lève comme fasciné par son œuvre.*) Mais maintenant, voyez, cette poitrine se soulève sous son voile sombre. (*Il recule comme effrayé.*) Il me semble que j'entends battre le cœur, sous cette gorge mystérieuse, et parfumée. (*Il s'approche de Lisa avec une ter-*

reur mêlée d'adoration.) Et pourtant ce cœur puissant n'est pas sous la toile..., il est là vivant et impénétrable !

LISA, *sourit sans quitter son attitude passive.*

Avez-vous deviné l'énigme au moins ?

LÉONARD, *jette sa palette et ses pinceaux sur la table dans un mouvement de désespoir.*

Non, elle ne le sera jamais ! — Quand je suis seul en face du portrait, il me semble que je la tiens, mais dès que vous êtes là, tout se brouille. Un nouveau problème s'ouvre dans un de vos regards, dans un sourire, dans une parole tombée de votre bouche... Finissons ce travail et ce supplice auquel je vous sou mets. Je ne veux plus même effleurer cette image... Elle vit déjà trop, et l'achever est impossible !

(Lisa se lève en silence. Léonard replace les chaises dans un coin avec le tableau, qu'il recouvre d'un voile.)

LÉONARD

Profitons de notre dernière soirée.

(Il la prend par la main et la conduit vers un banc de marbre placé près de la maison. Ils s'asseoient l'un près de l'autre.)

LÉONARD

Que de fois, unique amie, nous fûmes assis à cette place, prêtant l'oreille aux bruits mourants de la ville endormie ou contemplant la splendeur somptueuse des soirs. Que de fois nous avons vu la nuit pâle chasser devant elle le jour aveuglant et déployer l'écharpe de la voie lactée comme une aurore de l'infini!... Il y eut des minutes, Lisa, il y eut des heures où les derniers voiles étaient tombés devant nos regards confondus. Dans ces rares moments, nous avons résolu le grand problème. L'être n'avait plus de mystère pour nous; nous vivions, nous respirions à son centre. Pour notre chaste et merveilleux amour, le temps n'était plus, et déjà commençait l'éternité.

LISA

C'est vrai, Léonard, tu m'as ouvert un superbe royaume. Ta science, ton art, ton génie.

LÉONARD

Et tu m'as donné le tien : ton rêve immense,
ton désir sans bornes, ton sûr pressentiment.

LISA

Et, de ces deux royaumes confondus, nous
avons fait un nouveau monde, dont les portes
s'ouvrent sur le ciel...

LÉONARD

Et tout cela doit finir... s'effondrer en un seul
jour ?... Tout cela, demain, n'existera plus ?...
Ce monde infini doit crouler dans le néant ? L'é-
ternité de lumière sombrer dans le torrent des
jours ténébreux, qui dévore toute chose ?

LISA

Depuis un mois, je la sens venir, cette heure,
avec le pas lourd de l'implacable destin et j'at-
tends que son glas funèbre ait sonné la mort de
notre amour...

*(On entend l'angelus sonner au clocher d'une
église lointaine. Tous deux l'écoutent en fris-
sonnant.)*

LÉONARD

Est-ce vrai ? Est-ce possible que nous soyons séparés ?

LISA

Oui, et pour toujours... à moins, Léonard, que tu n'aies un suprême courage.

LÉONARD

Lequel ?

LISA

Écoute. Cette félicité, cette force, ce pouvoir que nous entrevîmes par heures, par minutes, nous pourrions les posséder à jamais... et, de ce passé qui s'effondre, construire un avenir sans bornes. — Bravons tout et unissons nos destinées.

LÉONARD

Quoi ! Tu abandonnerais pour moi ta famille, ton héritage, tout ?

LISA

Que n'ai-je déjà quitté en pensée pour toi?... Mon âme t'appartient si complètement qu'en te

livrant mon corps et ma vie je ne donnerais plus rien.

LÉONARD

Lisa, ne me tente pas !

LISA, *se rapproche et met la main sur son bras.*

Sache donc où j'en suis. (*D'une voix étouffée et sourde.*) Mon mari veut mon retour à tout prix. Depuis que je suis à Florence, chez ma parente, des espions rôdent autour de ma demeure et suivent tous mes pas. Demain, ce seront peut-être des assassins, si je désobéis à Giocondo. Peut-être verrai-je venir le monstre lui-même, réclamant ses droits... le marchand de taureaux, le Minotaure !...

(*Elle s'arrête un instant, suffoquée, puis reprend d'une voix éclatante, le visage inondé d'une joie translucide.*)

LISA

Eh bien, ces obstacles, ces menaces, ces fureurs, je les foulerais aux pieds, le jour où Léonard me dirait à la face du monde : « Je t'aime

et je suis à toi !.. » Ce jour-là, nos ennemis n'existeraient plus. Reptiles honteux, ils rentre-
raient sous terre devant la splendeur de notre
amour !

LÉONARD

Mais ta vie à Florence ne serait plus sûre ?

LISA

Nous irions ailleurs. Que ce soit à Milan, à
Naples ou à Rome, ne trouverons-nous pas par-
tout notre patrie ?

LÉONARD

Le gouffre !.. Tu veux m'entraîner au gouffre !

LISA

Non, à la vraie vie !

LÉONARD

Écoute, Lisa. Un jour, dans les Alpes, j'ai pé-
nétré dans le verdâtre labyrinthe d'une caverne
profonde. Je marchais en tâtonnant au milieu
des ténèbres épaisses, me heurtant aux stalac-
tites. On entendait, au fond, le fracas épouvan-
table d'une chute d'eau. J'éprouvais un double

sentiment de désir et de peur. Le désir me poussait en avant, le désir de savoir quel était ce gouffre et ce qu'il y avait au delà. Mais une peur égale me retenait, la peur de tomber dans l'abîme. Une sueur froide coulait de tous mes membres. — Eh bien, en ce moment la caverne, c'est toi !

LISA

Et qu'as-tu fait ?

LÉONARD

A la fin, j'ai reculé.

LISA

Malheureux ! Tu as manqué de foi. — Si tu avais marché jusqu'au bout, tu aurais trouvé, par dessus le gouffre, où l'eau furieuse se précipite, la trouée éblouissante au haut de la montagne, le bleu du ciel, la lumière du jour !

LÉONARD

Tu crois ?

LISA

J'en suis certaine... Écoute, bien-aimé. Les marins de Sicile racontent que, parfois, dans la

tempête, ils aperçoivent une île vêtue de soleil et d'azur. Les vents et les flots mugissent à distance; mais elle nage, calme et radieuse, dans son cercle enchanté. Des temples surgissent de ses ombrages, des flambeaux brûlent sur ses degrés et des couples enlacés y montent... Mais, pour y parvenir, il faut traverser le gouffre de la tempête... C'est à cette île que je te convie!

LÉONARD

Tu veux l'oubli de tout dans le vertige du bonheur?

(Il ôte sa toque et passe sa main sur son front.)

LISA

Oh! non, Léonard.

(Elle pose une main sur l'épaule de Léonard et, de l'autre, entortille doucement sa gaze noire aux cheveux roux du maître.)

LISA

Je veux la vie ardente dans l'amour créateur. Oh! mon beau magicien, ne m'as-tu pas nommée ta magicienne? Chacun de nous est fort à

lui seul dans sa sphère ; unis, nous serions invincibles. Ne soyons qu'une force, une seule pensée. Qui donc résisterait à sa double magie ? Ah ! si tu veux, l'univers est à nous ! Tes disciples seront les miens, nous moulerons des âmes avec nos âmes confondues et centuplées. Nous créerons, non plus seulement dans le marbre et le bronze, mais dans la chair vivante avec le soleil du sourire et l'éclair du regard. Alors nous entrerons dans cet amour, dont la flamme dévore toutes les flammes et emplit l'infini !

(La ville de Florence apparaît plus distinctement dans le fluide doré du soleil couchant. De grands nuages accumulés sur l'horizon s'enflamment de pourpre cramoisi.)

LÉONARD, *se dégageant, il fait un pas en arrière et s'écrie, les bras étendus.*

Ivresse et beauté suprême ! Arrête, Lisa, je t'en supplie !... Car, si ces bras se referment sur toi, ils ne se rouvriront plus !

LISA, *les mains jointes, s'avance doucement vers lui.*

Oh! mon Léonard... enfin!

FARFANIKIO, *paraissant au fond.*

Un envoyé du Grand Conseil est là qui demande le maître en toute hâte.

(Tous deux tressaillent. Léonard frappe du pied. Lisa fronçe le sourcil.)

LÉONARD, *se reprenant.*

Qu'il vienne !

LE SEIGNEUR FLORENTIN, *il s'arrête en haut de l'escalier, sous l'arcade centrale de la loggia.*

Léonard, on t'attend au Grand-Conseil pour savoir si tu veux tenter l'essai du vol. La Seigneurie ne peut délibérer jusqu'à demain. Songe qu'il y va de ta science, de ta gloire et de ton crédit auprès de la République.

LÉONARD

Pardon, messire..., je viens avec vous. Une minute encore... j'ai un mot à dire à cette noble dame.

LE SEIGNEUR

C'est bien, j'attends. Mais fais vite.

(Il se retire dans le jardin suivi de Farfanikio.)

LISA

Léonard, je t'en supplie, ne tente pas cet essai sacrilège, et partons ensemble !

LÉONARD

Impossible. — La patrie, le devoir, la science ordonnent. J'obéis.

LISA

Ton orgueil te perdra.

LÉONARD

Ce sont mes ailes qui m'appellent. N'essaie pas de me les couper.

LISA

Ah ! je voulais t'en donner d'autres et de plus grandes !

LÉONARD

Entre les deux, il faut choisir. Et j'ai choisi.

(Crépuscule.)

LISA, *avec une sombre résolution.*

Adieu donc. Mais sache-le, entre le ciel où je

voulais m'élancer avec toi et l'enfer qui me guette, il n'y a rien de commun. Une barrière infranchissable les sépare à jamais. L'un est aussi vaste et aussi clair que l'autre est profond et noir — et aucune route ne mène de l'un à l'autre. — Moi aussi, je vais choisir enfin !

LÉONARD

Que veux-tu dire ?

LISA

Il y a longtemps que ton élève Ruggiero m'obsède — et toujours je l'ai repoussé. Sais-tu maintenant ce que je vais faire ? Descendre avec lui dans ce gouffre que tu n'oses braver... et plonger jusqu'au fond, pour me perdre à jamais... et pour t'oublier !

LÉONARD, *fait un geste de répulsion et porte la main à son cœur. A part.*

Ah ! le serpent dans la femme !

LISA

Eh bien, qu'en dis-tu ?

LÉONARD, *calme, avec une profonde tristesse.*

Fais ce que tu veux... tu es libre...

(Il s'assied, pose un coude sur la table et met la main devant ses yeux. Lisa l'observe d'un œil aigu. Tout à coup il relève la tête et sort de la poche de son habit une lettre cachetée de rouge.)

LÉONARD

J'oubliais, Lisa. Prévoyant cet adieu, j'avais préparé pour vous cette lettre. Je sais qu'elle n'acquittera jamais la dette que j'ai contractée envers vous; mais voyez, le cachet en est rouge, comme si elle était scellée du sang de mon cœur.

LISA

C'est étrange, Léonard, comme nous nous ressemblons jusque dans l'adieu suprême. Moi aussi j'avais préparé une lettre pour vous, dans le pressentiment fatal que ce serait notre dernier revoir.

(Elle sort de son sein une lettre cachetée de noir.)

LÉONARD

Le cachet en est noir.

LISA

Comme mon cœur de veuve.

LÉONARD

Mais puisque vous allez revivre, pourquoi cette couleur funèbre ?

LISA

Jurez-moi sur l'âme de votre mère de n'ouvrir cette lettre qu'après ma mort !

LÉONARD

J'espère mourir avant vous. Mais puisque vous l'exigez, je le jure !. Cette lettre ne me quittera plus. (*Il la met dans son vêtement, sur sa poitrine.*) A votre tour, jurez-moi de n'ouvrir la mienne que le jour où vous douterez de moi.

LISA, *amère et hautaine.*

Alors, soyez tranquille. Ce cachet ne sera pas rompu. (*Elle glisse la lettre dans son corsage.*) Moi, j'ai cru en vous, mais vous, vous avez

douté de moi. Puissiez-vous ne pas vous en repentir!

FARFANIKIO, *apparaissant au fond.*

Le seigneur ne veut plus attendre.

LÉONARD, *se lève.*

Adieu, Monna Lisa.

(Il lui baise longuement la main. En relevant la tête, il veut effleurer la joue de Lisa.)

LISA, *l'arrête du regard et lui serre froidement la main.*

Adieu, messer Léonard.

(Le seigneur florentin apparaît au fond. Ils partent ensemble.)

SCÈNE VII

MONNA LISA, puis SIDONIA

(La nuit est venue, claire d'étoiles.)

SIDONIA, *accourt par la petite porte de la terrasse et s'approche de Lisa, qui s'est affaissée sur la chaise.*

Eh bien ?

LISA

Nous nous sommes dit adieu. Je ne le reverrai plus.

SIDONIA

Comment ! vous, la magicienne, vaincue ?

LISA

Vaincue.

SIDONIA

Alors, vous n'avez pas usé de tous vos pouvoirs.

LISA

Ah! quand on n'aime pas, on peut séduire, mais quand on aime, on ne sait qu'aimer!.. Mais lui, lui!... Il n'aime que sa science et sa gloire !...

SIDONIA

Alors, qu'allez-vous faire ?

LISA, *se lève, avec calme.*

Rien. Je suis perdue.

SIDONIA

Une femme comme vous n'est jamais perdue.

LISA

Ma parente de Florence ne peut pas me garder. Il ne me reste que mes bijoux.

SIDONIA

N'avez-vous pas un mari, marchand de taureaux, qui habite un château dans les Maremmes ?

LISA

Tu fais bien de me le rappeler. Voici sa lettre de ce matin. Lis-là. Elle en vaut la peine.

(Elle tire une lettre d'un petit sachet attaché à sa ceinture et la lui donne.)

SIDONIA, *lisant.*

« J'ai fait mon testament en ta faveur. Tu hériteras de tous mes biens. Mais si tu ne reviens pas sur-le-champ, je te tuerai. Giocondo. » — Et il s'appelle Giocondo, le joyeux, cet homme-là? Si son style n'est pas gai, du moins il est clair.

LISA

As-tu de l'attachement pour moi, Sidonia ?

SIDONIA

Ne vous l'ai-je pas prouvé ?

LISA

C'est vrai. Eh bien, ce breuvage puissant, composé des plantes les plus meurtrières des montagnes de Norcie, ce philtre subtil, distillé par toi pendant des années, ce bienheureux breu-

vage, qui tue sans douleur, en moins d'une minute, veux-tu me le donner ?

SIDONIA, *l'observe d'un œil scrutateur.*

Peut-être.

LISA

En retour, je te laisse tous mes bijoux. Entre tes mains, c'est une fortune.

SIDONIA

Mais, dites-moi, cette boisson précieuse, à qui la destinez-vous ?

LISA

A moi... et comme elle me sera douce !

SIDONIA

Je vous aime trop, Monna Lisa... Je refuse.

LISA

Tu me refuses la délivrance ?... Tu veux me jeter dans l'ancre du Minotaure ?... Et tu prétends m'aimer ?

SIDONIA

Vous ne me comprenez pas, Monna Lisa. Giocondo ne vous a-t-il pas légué sa fortune ? Ne

pourriez-vous, si le destin en décidait ainsi par un accident heureux, hériter de la fortune avant qu'il n'ait eu le temps d'exercer sur vous son droit hideux ?

(Elle s'est approchée de Lisa et l'interroge des yeux.)

LISA, *fascinée par son regard.*

Sidonia ! comme tu es verte ! *(Elle pousse un cri d'horreur.)* Ah ! il y a du poison dans tes yeux !

(Elle retombe sur sa chaise et cache son visage dans ses mains.)

SIDONIA, *s'agenouille près d'elle et l'entoure de ses bras enjôleurs comme des serpents.*

Chère Monna Lisa, pardonnez ce regard. Il n'était pas pour vous, mais pour l'autre... pour eux tous ! Sachez que moi aussi j'ai été vendue, trahie, profanée foulée aux pieds. Un homme que j'avais aimé m'a prise par la gorge dans sa colère et m'a presque étouffée parce qu'il en aime une autre !... Mais j'ai juré la vengeance, dans

mon cœur. Si je vous aime, ce n'est pas seulement pour votre beauté, pour votre charme adorable, c'est par la haine commune contre ceux qui nous trompent, qui nous meurtrissent et nous écrasent de leur égoïsme féroce. Je vous aime, Monna Lisa, parce que nous souffrons toutes les deux de la même détresse. Comme vous, je veux la délivrance — mais la nôtre — non la leur!... Il faut nous laisser écraser, ou nous défendre ! N'est-ce pas que nous sommes sœurs dans la vengeance ?

(Elle l'embrasse furieusement.)

LISA, *se redresse sous les baisers de Sidonia et ouvre des yeux hagards. Bas.*

Tu as raison !...

SIDONIA, *rebondissant sur ses pieds.*

Victoire ! Dans trois jours, Giocondo aura vécu !

LISA

Suis-je tombée jusque-là ? Eh bien oui, Léonard, j'irai jusqu'au fond de l'enfer et tu contem-

pleras ton œuvre. Pourvu que mon crime atteigne à la hauteur de ton indifférence !

SIDONIA

Partons ensemble.

LISA

Et si Ruggiero nous suit ?

SIDONIA

Il perdra nos traces, et s'il vient là-bas, je saurai l'écarter. Il y a des chevaux et une voiture près de votre demeure. Venez-vous ?

LISA

Laisse-moi seule ici un instant. Je te suis.

SIDONIA

Je vous attends au bas de la colline.

SCÈNE VIII

MONNA LISA, FARFANIKIO

(Lisa, restée seule dans l'obscurité croissante, fait un geste désespéré comme pour éteindre la maison et la loggia. Farfanikio revient du jardin avec un flambeau allumé.)

FARFANIKIO

Vous, encore ici, Madonna? Est-ce vrai que vous partez?

LISA

Oui, pour toujours.

FARFANIKIO, *laisse tomber le flambeau,
qui s'éteint.*

Ah! mon Dieu.

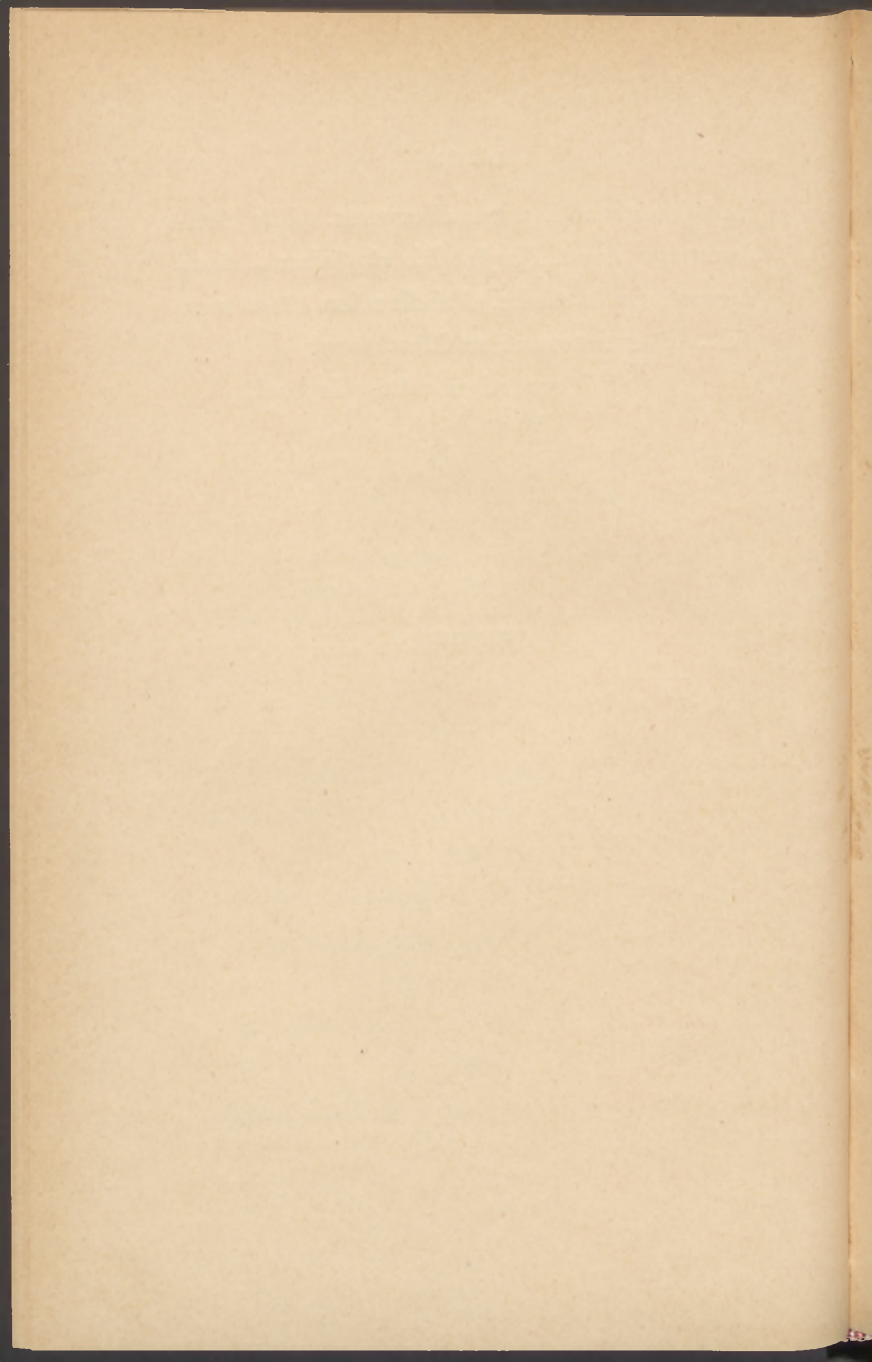
LISA

Pauvre enfant!... Aime ton maître et reste-

lui fidèle quand il sera malheureux. (*Elle l'embrasse au front. Farfanikio s'affaisse à demi évanoui sur la chaise.*) J'ai dit adieu à tout mon ciel... Et maintenant, au Minotaure!

(*Elle sort vivement par le fond.*)

RIDEAU



ACTE IV

Chambre à coucher dans un vieux castel du moyen âge. Murs nus, délabrés. Au fond plusieurs marches conduisant à une baie cintrée ouvrant sur une terrasse bordée d'une balustrade massive. A travers la baie, on aperçoit, vers la gauche, la tour carrée d'un énorme donjon crénelé avec une seule lucarne. Entre ce donjon et le pied de la terrasse passe la douve du château.

A gauche de la scène, une porte dérobée, au-dessus de laquelle on voit une madonnette dans une niche, avec des fleurs et une chandelle allumée.

A droite de la scène, une alcôve avec un lit bas, en bois sculpté, à colonnes torses et à baldaquin. Entre l'alcôve et la terrasse un bahut en chêne avec crédence.

Dans l'encadrement de la baie, se déroule au clair de lune la verdure sombre et marécageuse de la maremme qui moutonne jusqu'à la mer.

Près du lit, sur un guéridon, brûle un flambeau qui vacille au vent.

SCÈNE PREMIÈRE

MONNA LISA, SIDONIA

Lisa, appuyée à la balustrade de la terrasse, regarde au loin. Sidonia entre avec précaution par la porte de droite, sur la pointe du pied. Elle porte une coupe de cristal ornée de figurines et la pose sur la crédence, près du lit. Puis elle monte sur la terrasse et s'approche de Lisa.

SIDONIA

Vous rêvez trop longtemps, Madonna, l'heure approche !

LISA, *se penche par-dessus le balcon, vers le fossé.*

Le vois-tu dans le fossé noir, au pied du sinistre donjon ? C'est mon cygne, resplendissant encore, celui qui m'apparut jadis en rêve et beau comme celui que peignit Léonard. La lune l'éclaire d'un rayon ; on dirait qu'il s'y baigne. Et pourtant il dort, immobile sur l'eau, la tête nichée sous ses plumes de neige. Quelquefois

ses ailes frémissent et se soulèvent comme s'il sentait la caresse de l'astre, qui, d'en haut, plonge dans cet abîme. Qu'entends-je ? N'est-ce pas la voix lugubre de la mer lointaine ?

SIDONIA

Non, ce sont des taureaux qui mugissent dans la nuit.

LISA

Je vois deux cavaliers bondissant sur les flammes d'argent. Ils viennent par ici.

SIDONIA

Ce sont des pâtres qui rassemblent les troupeaux dans les marécages.

LISA, *avec un soupir de découragement.*

Ah!

(Elle s'appuie sur la balustrade, dans une pose de lassitude.)

SIDONIA

Madonna, j'ai apporté la boisson qui donne le lourd sommeil dont on ne se réveille pas.

LISA, *frissonne et descend sur le devant de la scène.*

Oh ! de grâce ! je ne veux pas encore la voir.
(*Elle se retourne.*)

SIDONIA, *va prendre la coupe sur la crédence et la montre à Lisa.*

Je l'ai versée dans cette coupe. C'est le chef-d'œuvre de votre trésor. Voyez ces Sirènes couchées ; voyez ces Amours jouant avec des pampres... voyez surtout les deux anses vivantes : une Bacchante et un Faune qui se regardent !

LISA, *qui s'est tournée lentement, prend la coupe dans sa main.*

Elle est superbe, c'est vrai. Comme elle serait belle l'Ariane qui ferait boire cette coupe écumante au grand Dionysos !

SIDONIA

J'y ai mêlé la liqueur, que vous savez, au vin de Sicile le plus fort et le plus parfumé.

LISA

On ne souffre pas, après l'avoir bue ?

SIDONIA

Trois gouttes suffisent pour plonger l'heureux dormeur dans une torpeur épaisse. On passe de vie à trépas, sans s'en douter. (*Lisa baisse la tête profondément.*) Écoutez, Madonna, vous êtes perdue dans vos chimères. Vous ne pensez pas au nécessaire. Mais moi, je suis là et je veille. Ce matin, dès notre arrivée, j'ai surpris la confiance d'un valet du maître. Il m'a montré, dans un secret, près du lit de Giocondo, là-bas... dans le donjon... le testament !

LISA, *se détournant.*

Ne m'en parle pas.

(*Elle place la coupe dans la partie supérieure du bahut, au-dessus de la crédence et referme le volet.*)

SIDONIA

Il est pour vous entièrement. Ses frères et ses bâtards de la campagne n'ont rien.

LISA

C'est une injustice.

SIDONIA

Y a-t-il une injustice en ce monde? Y a-t-il autre chose que des faibles et des forts? Demain, vous serez maîtresse de tout le domaine. Mais vous ne resterez pas ici. A Rome, à Naples, à Milan, votre beauté, revêtue d'une splendeur digne d'elle, éblouira le monde, étonnera les princes — et ce même Léonard, qui vous a lâchement abandonnée après vous avoir soutiré la substance de votre vie pour la distiller dans sa toile — ce même Léonard reviendra s'incliner devant vous et vous pourrez, à votre guise, lui pardonner ou vous venger!

LISA

Tu es sûre de cela, toi?

SIDONIA

Comme de ma vie et de la force de mon poison.

LISA, *soupirant.*

Tout le mal!... Au lieu de tout le bien! il en est cause, Lui!

SIDONIA

Mais il faut, entendez-moi, que Giocondo boive la coupe cette nuit.

LISA

Oui, et sur-le-champ dès qu'il sera là.

SIDONIA

Gardez-vous-en bien... Il se méfierait ! Entre vous et lui, c'est une lutte à la vie, à la mort. Il faut accorder cette nuit à Giocondo son droit d'époux sans réserve, sinon vous êtes perdue. Il vous tuera, je le sais. (*Lisa fait un geste d'horreur et cache son visage entre ses mains. Sidonia chuchote à son oreille.*) Fermez les yeux et ne songez qu'à votre dessein..... Votre cœur deviendra d'airain, et chaque parcelle de votre peau plus dure que les écailles du serpent. Vous ne sentirez... vous ne verrez... plus rien!... que la grandeur du but. (*Elle mime la scène qu'elle décrit.*) Au milieu de la nuit, Giocondo, qui aime le vin, aura soif. Il voudra vous quitter pour descendre au cellier. Alors, vous ouvrirez

le bahut... vous prendrez la coupe... et vous lui direz : « Giocondo, mon ami, pour que tu ne me quittes pas un seul instant j'ai préparé pour toi ce vin parfumé de Sicile. Bois-en, mon chéri, comme j'en bois moi-même à notre mariage. » Puis, dans la demi-obscurité de la lampe fumeuse vous ferez semblant de boire, la bouche fermée, et vous laisserez couler quelques gouttes du liquide dans votre sein. Après quoi, vous lui tendrez la coupe en souriant... et je vous jure... qu'il la videra d'un trait.

LISA, s'affaisse sur la chaise, près du lit.

Horreur ! Abjection !

SIDONIA

Je vous laisse... Courage ! Dès que vous aurez besoin de moi... appelez. Je reste aux aguets... près d'ici.

(Elle sort à droite.)

SCÈNE II

MONNA LISA, GIOCONDO. (On frappe à la porte. Lisa va ouvrir. Entre Giocondo. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à cheveux grisonnants, en costume de châtelain rustique, un trousseau de grosses clefs à sa ceinture de cuir. Visage rouge, traits rudes, pas lourd et gestes pesants. Il tient une petite lampe à la main.)

LISA, *effrayée.*

Vous m'avez dit : « A huit heures, je frapperai à votre porte. » Il est sept heures à peine.

GIOCONDO, *balbutie comme un homme très ému.*

J'avais à payer les pâtres de la maremme. Le compte est réglé! Ils sont à boire en bas... Je n'ai plus rien à faire qu'à attendre. Pardonnez-moi, Lisa, j'ai perdu patience... Songez que j'attends depuis deux ans...

LISA

C'est vrai. J'ai tous les torts et vous avez tous les droits. J'ai promis d'être à vous... et je le serai... à l'heure dite.

GIOCONDO

Vous jurez?

LISA

Sur la Madone, et que je meure si je ne dis pas vrai. Ne suis-je pas venue me remettre en votre pouvoir? Laissez-moi cette heure pour faire mes prières et régler mon compte avec Dieu.

GIOCONDO, *avec une énergie subite et féroce.*

Si vous mentez, malheur à vous!

LISA

Soyez tranquille. Puis-je m'enfuir d'ici? Ne suis-je pas à votre merci? (*Elle baisse la tête.*) Dans une heure, je serai votre esclave. Mais, voyez-vous, Giocondo, n'essayez pas de forcer le destin, avant l'heure fixée. Tout ce que Monna Lisa a fait dans sa vie, elle l'a fait volontaire-

ment, de son plein gré. Des puissances mystérieuses veillent sur moi... (*Elle prend la lanterne des mains de Giocondo et le conduit sur la terrasse, au bord de la balustrade. Elle tend la lanterne dans la nuit.*) Voyez-vous ce cygne blanc qui dort dans la douve, au pied de la grande tour? Eh bien! cet oiseau sacré est mon ami, c'est mon génie protecteur. Invisible, il m'accompagne, il flotte autour de moi et ne me quitte jamais... (*Elle redescend avec lui sur le devant de la scène en le tenant toujours par la main.*) Il vous faudrait tuer le cygne pour entrer dans mon alcôve malgré moi. Sinon, je vous le jure, par mon pouvoir de magicienne, vous tomberez vous-même comme un homme ivre dans le fossé noir de la tour et vous vous noierez dans la douve!

(*Elle l'a conduit jusqu'à la porte sans le quitter des yeux.*)

GIOCONDO

A tout à l'heure... Vous le jurez?

LISA

Je le jure. Voici ma main.

(Giocondo la baise et veut s'emparer de son bras. Elle l'arrête en mettant un doigt sur sa bouche, lui rend la lanterne et referme la porte sur lui.)

SCÈNE III

LISA, RUGGIERO apparaît derrière la balustrade de la terrasse, qu'il a escaladée avec une échelle à cordes. Il enjambe la balustrade, fait quelques pas sur la terrasse, voit que Lisa est seule et descend les marches.

LISA, *épouvantée.*

Vous?

RUGGIERO

Oui, moi. Ah! vous m'avez leurré de vaines espérances pendant une année. Un beau jour, vous partez sans mot dire, et vous croyez être débarrassée de moi? Mais on ne se rit pas ainsi de Ruggiero! Par monts et par vaux j'ai suivi votre piste. Un pâtre des maremmes chassé par Giocondo, et qui connaît les portes secrètes du

castel, m'a conduit jusqu'au pied de cette terrasse, et m'a fourni les cordes pour l'escalader. Maintenant, vous allez me suivre (*il met la main sur son poignard*) ou nous mourrons tous deux.

LISA, *très calme.*

Je ne vous ai rien promis.

RUGGIERO

Rien promis pour mon obéissance? pour l'école fondée au nom du Maître? Et votre buste que je voulais faire? Ce buste qui devait être la récompense de mon stupide esclavage? Tout cela n'était que mensonge?

LISA

Oui, tout a été mensonge... pour vous comme pour moi.

RUGGIERO

Mon repos, ma force, mon art, tout a sombré dans cet amour fatal. Mais vous me rendrez compte de vos traîtres regards!

LISA

Il faut savoir lire dans les regards d'une

femme. Si vous aviez lu dans les miens, vous n'y auriez trouvé qu'un seul nom. Lui! Lui seul! Lui toujours!

RUGGIERO, *croisant les bras.*

Eh bien, parlons-en — de Lui!... Vous n'êtes donc pas curieuse des nouvelles que je vous apporte du grand Léonard?

LISA, *avec un mouvement subit d'espérance.*

Un message de lui? Une lettre?

RUGGIERO

Non. Mais voici les nouvelles. Puissent-elles vous réjouir. Il a quitté Florence après l'échec lamentable de son expérience. La machine à voler tombée dans l'Arno, Galeotto mort fracassé sur le quai, le peuple soulevé contre le fâcheux inventeur et prêt à le lapider; voilà les incidents. Mais lui, calme, intraitable, déclare qu'il recommencera à Milan. J'ai su par Balthassar qu'il ne s'était pas informé de votre départ. Et voilà l'homme que vous aimez!

LISA

Le malheureux !...

RUGGIERO

Tandis que moi j'ai tout risqué pour vous !
Oui, j'ai cru que vous aimer c'était déjà s'égaliser
au maître. Cet amour qu'il n'a pas, cette foi qui
lui manque, je l'ai eue sans que vous m'ayez
rien donné. Mais cet amour a tout dévoré comme
un incendie. Sans vous maintenant je suis perdu.
Mon art, mon génie naissant, ma vie, j'ai tout
engagé pour vous. Doutez-vous encore de mon
amour, Monna Lisa ?

LISA, *suivant sa propre pensée.*

Votre amour est pareil au cheval effréné qui
bondit là-bas dans la maremme... Il ressemble
au fauve qui rugit dans le désert... Ah ! si je
savais quel est le sien ?

RUGGIERO

Le pâtre nous attend, les chevaux sont prêts,
venez-vous ?

(Il lui prend la main et veut l'entraîner.)

LISA, *le regarde et se dégage, se dresse de toute sa fierté.*

Vous ne savez pas ce qu'est devenue Monna Lisa... Apprenez donc ceci : l'enfer où je suis descendue est plus profond que le vôtre et votre souffrance ne peut se mesurer avec la mienne. Votre enfer est un brasier de feu, le mien est un gouffre de glace. Vos menaces, vos fureurs, votre poignard, hochets d'enfant, devant la grandeur de ma résolution. Léonard ne m'aime pas... que m'importe?... Lisa aime toujours! Sa vengeance sera plus redoutable qu'une infidélité. Pour rester fidèle à son amour, elle ira jusqu'au crime... mais non pas jusqu'à la trahison! (*On entend sonner huit heures à la cloche fêlée du castel. Lisa sursaute.*) Il va venir!

(Elle frissonne.)

RUGGIERO

Qui?

LISA

Giocondo.

RUGGIERO

Vous voulez donc l'attendre?

LISA, *s'approche du lit et pose sa main sur le bahut.*

Oui. Partez.

(On entend la détonation d'un coup de feu rapproché.)

LISA, *bondit de terreur.*

Qu'est-ce que cela?

RUGGIERO, *court au balcon et se penche sur la balustrade.*

° Un homme est là, à la lucarne du donjon, avec une arquebuse. Il a tiré sur le cygne.

LISA

Le cygne...

RUGGIERO

L'oiseau se débat... ses ailes sont fracassées...
il râle au pied de la tour.

(On entend un rire d'homme dans le donjon.)

LISA, *pétrifiée.*

Mon cygne est mort..

RUGGIERO, *descend de la terrasse et secoue le bras de Lisa.*

Oubliez-vous que Giocondo va venir?

(La voyant immobile et froide comme une statue, il la lâche et recule.)

LISA

Le cygne de Léonard!.. *(D'un geste lent et somnambulique, elle tire une lettre de son sein et regarde le cachet rouge.)* Le sang de son cœur...

(Elle ouvre la lettre et lit.)

A MONNA LISA.

Mon génie est muet comme le cygne, ô Femme,
Et pour toi seule il chantera.

Mais quand tu cesseras de l'aimer, ô chère âme,
Le cygne — en silence — mourra.

LÉONARD DE VINCI.

Est-ce qu'il est mort ton génie? Est-ce que j'ai cessé de t'aimer? Mon cygne aimé, ta mort m'enseigne mon devoir. *(Elle replace la lettre sur son cœur, puis, d'une résolution subite.)* Arrière, cauchemars et fantômes! Maintenant il

me faut choisir entre le crime, la trahison et la mort... Je choisis la mort douce et glorieuse. (*Elle ouvre le bahut, en retire la coupe et l'élève dans sa main.*) Non, il n'est pas mort ton génie, Léonard. Elles sourient et m'appellent dans leur suave éther, nos heures divines; ton grand amour, je vais enfin le conquérir!... Nos noces éternelles vont commencer. Me voici devenue l'Immortelle, l'Épouse partout présente, la Victorieuse qu'on ne peut éviter. A travers les flammes du couchant somptueux, le cygne nuptial... avec son dernier chant... t'apporte le premier baiser... le sourire de ta Joconde!

(Elle vide la coupe d'un trait et s'étend doucement sur le lit près duquel brûle un flambeau. La coupe, qui reste un instant dans sa main, roule sur le plancher. Le bras inerte pend hors du lit. Ruggiero, qui a suivi les gestes de Lisa dans un muet étonnement, se penche et recule effrayé. Au même moment on entend un pas et une voix qui appelle Lisa. Ruggiero monte sur la terrasse et se cache dans un retrait.)

SCÈNE IV

GIOCONDO, *entre avec précaution, s'approche du lit à pas lents, touche le front et la poitrine de Lisa avec sa main.*

Elle est froide... *(Il aperçoit la coupe à terre.)*

Du poison ! Au secours ! au secours !

(Il ressort en courant.)

SCÈNE V

RUGGIERO, SIDONIA

SIDONIA, *s'approche du lit, voit la coupe vide et pousse un cri. Au même instant, Ruggiero descend de la terrasse.*

Toi ici ? Ah ! je comprends. Elle a bu le poison pour que Giocondo ne te trouve pas avec elle. (*A part.*) L'héritage est perdu. (*Haut à Ruggiero.*) Misérable ! c'est toi qui l'as tuée !

RUGGIERO, *d'un air égaré.*

Non ! c'est le cygne... (*Il s'approche du lit.*)
Morte ! Monna Lisa ! Comme elle est belle dans sa pâleur de cire avec son sourire éternel... Tu as vaincu, Léonard !

(*On entend des murmures de voix dans le corridor.*)

SIDONIA

Si on nous trouve ici, nous sommes perdus !
(*Elle le saisit par le bras et veut l'arracher à la contemplation de la morte. Ruggiero est placé de telle sorte que le flambeau projette une ombre sur le mur opposé. Il l'aperçoit et, comme il se recule effrayé, l'ombre gigantesque monte jusqu'au plafond.*)

Que regardes-tu donc ?

RUGGIERO

Ne la vois-tu pas ?... L'ombre !... l'ombre du Maître... qui se penche sur elle !

SIDONIA

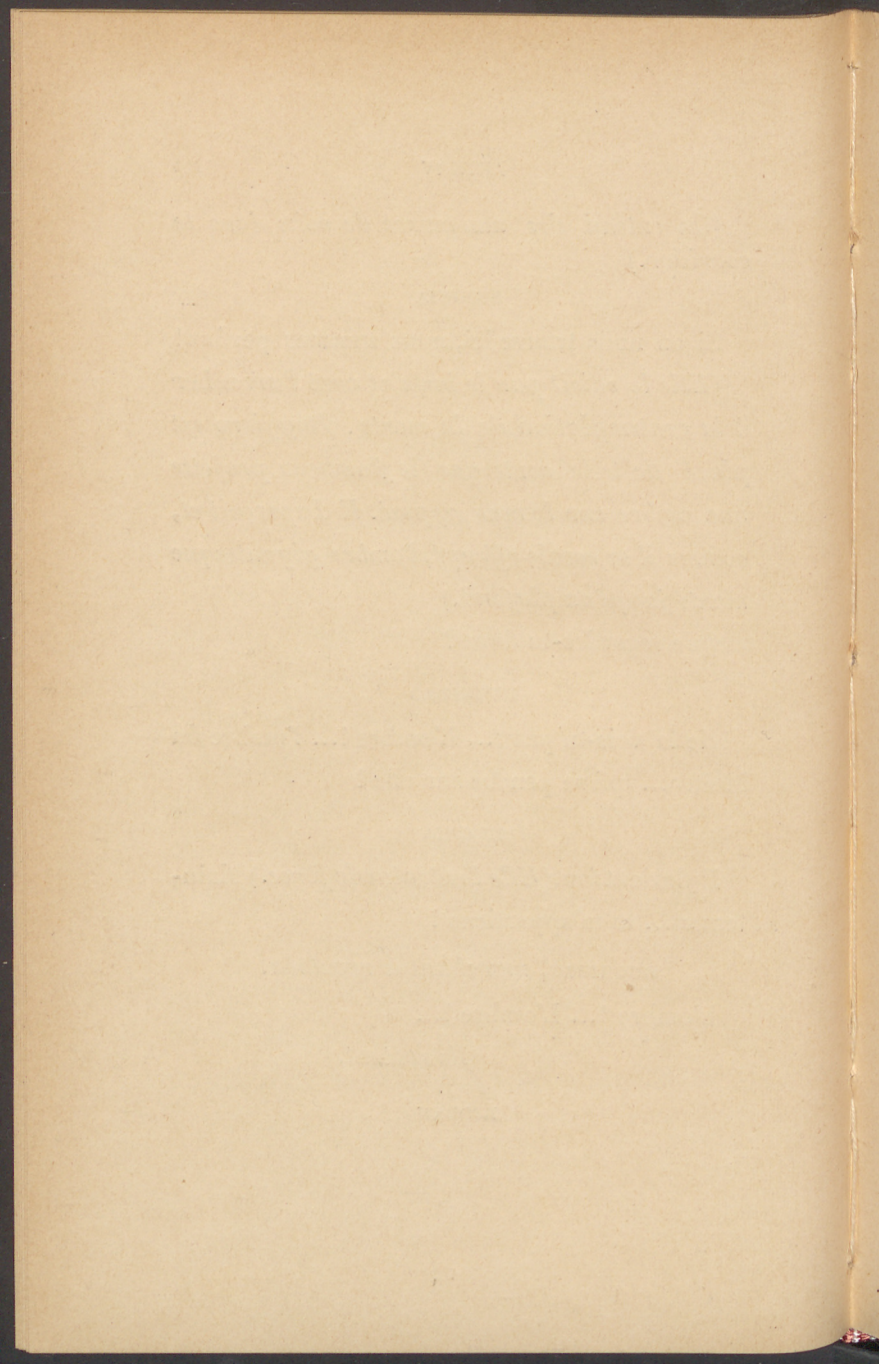
Il devient fou. (*Elle l'entraîne de force.*) Maintenant... tu m'appartiens !

RUGGIERO, *marchant à reculons.*

L'ombre !... L'ombre !...

(*Ils sortent.*)

RIDEAU



ACTE V

L'ATELIER DE LÉONARD A MILAN

Même décor qu'au 1^{er} acte.

Les meubles sont disposés de même qu'au 1^{er} acte. L'aigle empaillé a disparu. A l'entrée du laboratoire, à gauche, gisent les débris d'une machine à voler, c'est un amas de tringles de fer et d'osier, pareil à une épave d'où émerge lamentablement la pointe d'une aile semblable à l'aile d'une gigantesque chauve-souris. Partout règne le désordre, la poussière, l'abandon. Masques, maquettes et portefeuilles s'entassent pêle-mêle sur la table et par terre. Un seul tableau de chevalet, recouvert d'un crêpe noir, est placé à droite de la table, vers le fond, à peu près au milieu de la scène, un siège à côté.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD, FARFANIKIO

Léonard est assis à gauche, le coude appuyé sur le petit poêle en fer, dans une attitude de concentration profonde. Ses cheveux et sa barbe grisonnent, ses traits sont fatigués.

FARFANIKIO, *accourt du dehors par la galerie gothique avec un geste d'effroi.*

Maître !

LÉONARD

Eh bien, quelles nouvelles ?

FARFANIKIO

Ludovic le More est en fuite ! Les Français assiègent le castel. (*On entend des détonations lointaines d'artillerie.*) Les Souabes, les Suisses et les Gascons tirent sur le colosse d'argile devant le château.

LÉONARD, *sans bouger, d'un ton ironique.*

La statue équestre de François Sforza... mon chef-d'œuvre en sculpture !

FARFANIKIO

Les barbares vainqueurs la démolissent à coups de pierres, de flèches et de balles !

LÉONARD, *pensif et calme, sans changer d'attitude.*

Ainsi tout s'effondre, ma vie, mon école et mon art. L'océan de l'histoire et l'ouragan des passions brutales emportent mes chefs-d'œuvre.

CRIS DE LA FOULE, *derrière la scène.*

A bas Léonard ! Le sorcier ! L'antéchrist !

FARFANIKIO

Entendez-vous ? C'est le peuple de Milan qui vous accuse d'être sorcier et de causer ses malheurs.

LÉONARD

Ils me haïssent parce que j'ai aimé la science par-dessus tout. Si le peuple a besoin, pour se

calmer, de tuer un chercheur de vérité, laissez-le faire. Je ne serai ni le premier, ni le dernier.

(Redoublement de cris.)

FARFANIKIO

Je les empêcherai d'entrer! (*Il sort en courant. On entend une grande rumeur, puis un silence subit et les cris de : « Vive Léonard ! » Farfanikio revient.*) Je leur ai dit que vous m'aviez arraché à la misère pour faire de moi un homme libre. Là-dessus, ils vous ont acclamé.

LÉONARD, *toujours avec la même indifférence.*

Cela n'empêche qu'à cette heure Léonard, pour ne pas mourir de faim et pour échapper au Saint-Office, qui l'accuse de sorcellerie, n'a plus d'autre ressource que le roi de France. Il m'a promis sa protection par un message. Est-il entré dans la ville?

FARFANIKIO

Pas encore.

LÉONARD

En attendant, Farfanikio, joue-moi un air sur

ta mandoline. La musique est douce quand on est las de tout.

FARFANIKIO, *s'assied et fredonne en s'accompagnant sur la mandoline.*

Ah ! quelle est belle la jeunesse
 Qui passe et rit sur ton chemin !
 Etreins le bonheur... le temps presse
 Car nul n'est sûr du lendemain (1).¹

LÉONARD, *fait un geste pour l'arrêter.*

Arrête, cela est trop triste... Je ne supporte pas les chants d'amour... et la caresse de la mélodie irrite mes maux. Mais, dis-moi, Farfanikio, comment se fait-il que tu saches la musique si merveilleusement ? Car je n'ai pas eu le temps de te l'apprendre, moi !

FARFANIKIO

Seigneur, je l'ai apprise en écoutant les beaux

(1) Chant de carnaval de Laurent de Médicis (dit le Magnifique).

Quant'è bella Giovinezza
 Che se fugge tuttavia,
 Chi vuol'esser lieto, sia
 Di doman' non c'è certezza

jeunes gens qui se promènent par les soirs d'été dans les rues de Florence en jouant de la mandoline, mais j'ai appris le secret de la voix... en écoutant chanter une femme.

LÉONARD

Laquelle?

FARFANIKIO

Monna Lisa !...

LÉONARD, *tressaille, se lève d'un bond et saisit la main de Farfanikio.*

Tu l'as entendue chanter?

FARFANIKIO

Oui, Maître, un jour que vous êtes venu en retard pour le portrait.

LÉONARD, *se rassied d'un air accablé.*

As-tu de ses nouvelles?

FARFANIKIO

Non. Elle a quitté Florence le soir du Grand-Conseil. Depuis, personne n'en a rien su.

LÉONARD

Et Ruggiero?

FARFANIKIO

A disparu le lendemain.

(Il retombe sur une chaise et semet tristement à jouer sur la mandoline, la tête penchée, pendant que Léonard poursuit sa rêverie.)

LÉONARD, *à part.*

Ils s'étaient donné rendez-vous... Ils sont partis ensemble. Ils s'aiment en maudissant le Maître. Et la vengeance avide attise leurs baisers. Entre nous, aurait dû régner l'harmonie féconde du Créateur, de l'Amante et du Disciple. Qu'est-elle devenue ? Un foyer de haine et de destruction. C'est ta faute, Léonard, tu as sacrifié l'Amour, ce voyant sublime, à la science incertaine. Et cette science que t'a-t-elle donné ? As-tu deviné la grande énigme ? As-tu seulement trouvé la force de t'élever dans les airs ? *(Montrant les débris de l'aviateur.)* Voilà ce qui reste de mon savoir, de mon pouvoir. J'ai perdu ma couronne de magicien, mes ailes sont brisées. — Si je pouvais la revoir une seule fois encore !.. Quelquefois,

je souhaite qu'elle soit malheureuse, désespérée et qu'elle vienne se réfugier auprès de moi. Alors je me prosternerai à ses pieds pour lui demander pardon. C'est moi, c'est moi dont le fatal orgueil l'a jetée dans sa détresse. Mais Monna Lisa est aussi fière que Léonard. Elle ne viendra pas. (*Haut.*) Farfanikio!...

FARFANIKIO, *sort comme d'un rêve, laisse tomber sa mandoline, se lève et va près de Léonard.*

Maître ?

LÉONARD

Où crois-tu que se trouve en ce moment Monna Lisa ?

FARFANIKIO

Seigneur, je pense qu'elle est auprès de son mari Giocondo.

LÉONARD, *sombre et grave.*

Et moi, je crois qu'elle est morte.

FARFANIKIO

C'est impossible.

LÉONARD

Écoute : après une nuit d'insomnie je me suis endormi ce matin d'un sommeil profond. Alors, dans mon rêve, j'ai vu Monna Lisa, vêtue de noir comme de coutume et entourée d'un halo sinistre... Son visage était triste, mais rayonnait d'une lumière surnaturelle.

FARFANIKIO

Vous lui avez parlé ?

LÉONARD

Je lui ai dit : « Es-tu morte ? Lisa ? » Elle m'a répondu : « Non, Léonard, je suis vivante, c'est toi qui es mort ! » Et son sourire était d'une infinie pitié.

FARFANIKIO

Alors ?

LÉONARD

Fou d'amour et d'espérance, je me suis jeté sur elle pour l'étreindre... J'ai senti un corps chaud, mais il s'est évanoui sous mes lèvres ardentes comme une fumée, et dans le vide sans

bornes, une voix ineffable a transpercé mon âme... « Trop tard !... Je t'aime, adieu !... »

FARFANIKIO, *gaiement.*

Maitre, elle a dit qu'elle était vivante... Elle reviendra !

LÉONARD, *à part.*

Trop tard !...

SCÈNE II

LES MÈMES, LIÉTO, un portefeuille sous le bras.

LIÉTO, *avec une inquiétude fiévreuse.*

Avez-vous vu Jérphine ?

LÉONARD

Non. Tu sais que, dans mes lettres, je lui ai parlé maintes fois de la ferveur de ton amour, et que jamais elle ne m'a répondu. Dans la dernière, j'ai épuisé mon éloquence. Hier, j'ai voulu voir ma filleule. Les sœurs Minorites m'ont répondu : « La novice se meurt de langueur et refuse de voir personne. Elle n'a plus qu'un désir : Prendre le voile avant sa fin, pour faire, dit-elle, sa paix avec Dieu ! » Tu vois, mon pauvre

enfant, qu'il n'y a plus d'espoir. Il faut renoncer à Jéromine et revivre par toi-même.

LIÉTO, qui est devenu de glace à ces paroles, secoue la tête et répond avec douceur, mais avec une résolution ferme.

Pour moi, vivre, c'est créer... mais désormais je n'en ai plus ni le pouvoir, ni le désir. Quand les yeux limpides de Jéromine s'abaissèrent sur moi, pleins de mélancolie et de lumière, il me sembla qu'un ciel inconnu me regardait par ses prunelles pour m'attirer à lui — et je dessinai la tête de la divine messagère sous la figure du triomphant martyr. Quand vous m'avez dit qu'elle voulait se faire nonne, j'esquissai quelques apparitions du monde merveilleux qu'elle m'avait fait entrevoir et d'où elle semblait descendue. Ces visions fugaces remplissent ce portefeuille. J'espérais qu'elle viendrait me dire, avant de prendre le voile, si ces êtres étranges sont bien ses frères et ses sœurs. Elle seule aurait pu les colorer de son regard, les animer de

son souffle, comme le chaud soleil, qui darde du fond de l'azur, colore la flore et la faune terrestres. Maintenant qu'elle se laisse mourir sans même me dire adieu, moi aussi je vais me faire moine. (*Montrant le portefeuille.*) A quoi me servent ces ombres ? Je suivrai son exemple ; comme elle, je vais chercher dans un cloître la paix du tombeau.

LÉONARD

Faible et insensé !... Moi-même, j'ai failli à mon œuvre d'artiste, parce que je n'ai su ni aimer, ni croire à l'amour. — Et tu veux faire comme moi ? La lâcheté est donc contagieuse ! (*Détonations et cris au dehors.*) Écoute ! Ce sont des mercenaires qui mettent la ville à feu et à sac. Ils détruisent des sanctuaires. Mais laisserons-nous détruire le sanctuaire de nos cœurs, la foi en l'art divin ? — Va, cours chez Balthassar et donne-m'en des nouvelles. En attendant, je regarderai tes dessins.

(*Liéto sort avec Farfanikio par le laboratoire.*)

SCÈNE III

LÉONARD, peu après JÉROMINE

Léonard s'assied à la table et parcourt les dessins du portefeuille. Les lueurs d'incendie augmentent, les détonations se rapprochent. Jérphine, en costume de novice, le visage à demi-voilé par un châle gris qui enveloppe ses épaules, entre par le fond. Elle regarde autour d'elle d'un air inquiet, et fait quelques pas en chancelant. En apercevant Léonard, elle fait un geste d'effroi et s'affaisse sur le siège près du portrait recouvert d'un crêpe noir, penche sa tête contre le chevalet et ferme les yeux. Une détonation plus forte tire Léonard de sa contemplation. Il se lève et aperçoit la visiteuse inattendue.

LÉONARD

Quelle est cette blanche figure qui appuie sa tête contre le portrait fatidique ? On dirait un

génie funèbre pleurant sur mon amour perdu...
(*Il s'approche.*) Ma filleule !... Jérphine, est-ce
toi ?

JÉROMINE, *levant à peine la tête.*

Maître, les soldats ont incendié le couvent...
Je n'ai plus d'asile... Laisse-moi mourir ici !...

LÉONARD, *lui prend la main et la regarde.*

Sois la bienvenue, mon enfant. Dieu merci,
la mort n'a pas voulu de toi. Le destin, plus
fort que ta volonté, te ramène à la vie.

JÉROMINE, *se lève avec terreur.*

La vie ? J'en ai peur !... (*Avec une énergie
fébrile.*) J'ai fait vœu d'être à Dieu avant de
mourir, et je le serai, à moins que Dieu ne me
fasse la grâce d'expirer ici !

(*Elle retombe sur le siège.*)

LÉONARD, *qui l'observe attentivement.*

Les seuls serments qui montent jusqu'à Dieu
sont ceux qui viennent du fond du cœur. Laisse-
moi sonder le tien.

JÉROMINE

C'est inutile, je suis décidée.

(Elle baisse la tête et raidit ses deux bras contre ses genoux d'un geste de prière obstinée.)

LÉONARD, *se rassied à quelque distance, près de la table.*

Depuis le jour où je t'ai arrachée à la mort, je t'ai laissée libre. Tu l'es plus que jamais, mais au nom du passé, écoute-moi. — Quand tu vins ici pour la dernière fois, tu as vu Léonard de Vinci à l'apogée de sa puissance. Il avait la faveur des princes, l'or affluait dans ses mains. Son atelier regorgeait d'élèves, son génie débordait comme un fleuve. Maintenant, regarde autour de toi. Tout est en ruines, l'atelier est désert, mes élèves sont partis. Mon protecteur est en fuite, la pauvreté frappe à ma porte, la misère m'attend. Ma science impuissante se tait, mon art se flétrit, mon génie est épuisé. — Eh bien! sais-tu d'où vient ce désastre du Maître, de ses disciples et de son école? D'un manque

de foi dans nos cœurs à nous tous et d'un sourire d'amour vrai autour de nous. (*Il se lève solennellement.*) Car, je l'affirme, oui, je l'atteste, ce ne sont pas ces coups de canon et ces hordes sauvages qui nous tuent, c'est le manque de foi ! Si nous avions cette foi, le ciel aurait beau neiger, et les hommes allumer leurs incendies, le soleil de l'amour percerait ces tourbillons de neige et de fumée, et la terre fleurirait autour de nous !

JÉROMINE, *étonnée.*

Comment cela ?

LÉONARD

Te souviens-tu de Liéto ? (*Jéromine détourne la tête d'un air farouche.*) Il ne t'a vue qu'une fois, mais cet éclair lui a suffi pour tracer de toi cette image sous la figure de l'adolescent percé de flèches qui triomphe après sa mort.

(*Il lui tend le dessin.*)

JÉROMINE, *se lève, prend le dessin et le regarde.*

Il a fait cela, vraiment ? Comme il est triste et

comme il est beau ! Je lui ressemblais peut-être autrefois... mais... maintenant... hélas !

(Elle pose une main sur ses yeux.)

LÉONARD

Seul un amour sublime a pu mouler cette bouche angélique. Mais Liéto a fait plus. Le coup de foudre que fut pour lui ta rencontre lui fit concevoir tout un monde. Et ce monde, en voici l'esquisse encore incertaine, mais déjà radieuse. *(Il lui montre d'autres dessins.)* Voistu ces nymphes, ces prophètes, ces voyants aux yeux d'outre-monde, ces dieux et ces génies?... Voilà ce qu'il a rêvé, voilà ce qu'il eût créé en tableaux fulgurants, en fresques éblouissantes, si la femme qui l'inspira un jour avait su l'aimer, si elle avait consenti à féconder son œuvre, au lieu de lui opposer un cœur de pierre...

JÉROMINE, *qui s'est penchée sur les dessins et les a parcourus fiévreusement.*

Et maintenant ?

LÉONARD

Maintenant, il est trop tard. Il s'est fait moine de désespoir, et cette œuvre est à jamais perdue.

JÉROMINE, *laissant retomber les dessins sur la table.*

Mon Dieu... c'est donc moi la coupable... la criminelle? Ne pas savoir aimer!...

LÉONARD, *se levant, avec une sombre énergie.*

Oui, ne pas savoir se donner, jusqu'à risquer le tout pour le tout. Avoir peur du gouffre... voilà la faute irrémédiable. Les vrais maîtres l'ont dit : « Il faut savoir se perdre pour se retrouver ; il faut mourir pour renaître ! » Moi non plus je ne l'ai pas su.

JÉROMINE, *à mi-voix.*

Liéto!...

(*Elle chancelle, se laisse retomber sur le siège et s'évanouit.*)

LÉONARD, *l'entoure de ses bras.*

Si elle allait mourir aussi... près de l'autre!...

Jéromine! réveille-toi!... (*Elle rouvre les yeux.*)
Eh bien, non, il n'est pas trop tard. Liéto n'est pas moine encore. Il pourrait devenir le premier maître de son temps... si...

JÉROMINE

Si?...

LÉONARD

Si tu l'aimais...

JÉROMINE

Mais je l'aime!... c'est cet amour refoulé qui me faisait mourir!

LÉONARD

Maintenant, il te fera vivre!

JÉROMINE, *cachant sa tête sur l'épaule de Léonard.*

Et mon vœu?

LÉONARD

Tu voulais guérir les souffrants. Un grand créateur en est un. Faire éclore un génie, c'est servir Dieu et l'humanité.

JÉROMINE, *se jette dans ses bras.*

Mon maître! Mon sauveur!...

LÉONARD

Maintenant, il faut agir. Écoute bien, et suis mes instructions. Au fond de ma bibliothèque, tu trouveras auprès de mon lit un voile et une couronne d'épousée..... Par une superstition bizarre, je les ai disposés au-dessus de ma couche en souvenir d'une femme aimée, qui m'a quitté et que j'ai perdue par ma faute. En contemplant cette couronne et ce voile, je croyais, dans ma folie, la sentir près de moi, comme une invisible fiancée...

JÉROMINE

Cette femme, ne pourrait-elle revenir?

LÉONARD

Non... Un abîme infranchissable nous sépare. Je le comprends, maintenant... la couronne et le voile... étaient pour la fiancée de Liéto! Tu trouveras aussi une parure dans un coffret de

chêne. Revêts ta couronne nuptiale ; tiens-toi prête, et ne reviens qu'à mon appel.

JÉROMINE, *transportée de joie.*

Maître !... j'y vais !

(Elle entre dans la bibliothèque à droite.)

SCÈNE IV

LÉONARD, seul d'abord, bientôt après FARFANIKIO,
puis SIDONIA

LÉONARD, *seul, assis près du globe céleste couvert de poussière.*

La joie au cœur et la flamme aux lèvres, elle court à ses noces, comme elle courait tout à l'heure au crucifix!... Voilà bien la femme... sublime, mais changeante et toujours incertaine. Est-ce que je fais bien d'unir ces enfants? Ne sera-ce pas ma dernière folie? Ceux qui s'adorent aujourd'hui comme des insensés ne se trahiront-ils pas demain avec la même furie? N'ai-je pas abandonné Lisa? Ne m'a-t-elle pas trahi avec Ruggiero? Ah! si l'homme le plus

fort et la femme la plus puissante ne peuvent pas joindre leurs mains en tenant le flambeau du grand Amour, maudite soit la Science vaine, et maudit l'Art menteur ! Que les mondes errants retombent en poussière comme celle qui recouvre ce globe moisi !

(Il frappe sur le globe de carton qui figure la sphère céleste, il en fait voler la poussière.)

FARFANIKIO, *accourant.*

Seigneur, j'ai vu Sidonia errer comme une folle dans les rues.

LÉONARD

La fille de l'alchimiste qui s'est enfuie de chez son père ?

FARFANIKIO

Oui, je crois qu'elle vous cherche.

LÉONARD

Que me veut-elle ?

SIDONIA, *entre par le fond, échevelée, en loques, les yeux hagards.*

Ils me cherchent ! Ils me traquent ! Ils sont sur mes talons !

LÉONARD

Qui cela?

SIDONIA

Les émissaires vêtus de noir! Les soldats du
Saint-Office!

LÉONARD

Pourquoi te traquent-ils?

SIDONIA

Ils me poursuivent comme empoisonneuse et
comme sorcière!

LÉONARD

D'où viens-tu?

SIDONIA

De Monna-Lisa!

LÉONARD

De Monna-Lisa?

SIDONIA, *se cramponne à lui.*

Promettez-moi de me sauver, et vous saurez
tout.

LÉONARD

Je te promets... (*D'une voix tremblante.*)
Lisa, est-elle en vie?...

SIDONIA

Elle est morte.

LÉONARD, *laisse tomber sa tête sur sa poitrine.*

Morte!... Je l'avais pressenti.

SIDONIA

Je suis le témoin de sa mort, et je vous apporte sa dernière pensée.

LÉONARD

Parle donc...

SIDONIA

Repoussée par vous, Monna Lisa n'avait d'autre ressource que de rejoindre son odieux époux. Je lui suggérai de faire boire à Giocondo un philtre qui la délivrerait du minotaure... Je préparai la coupe de mort... elle attendait le monstre... lorsqu'un coup de feu retentit. Giocondo avait tué le cygne mystérieux que Lisa invoquait comme son protecteur et sa défense. En l'abattant, le brutal avait cru renverser le dernier obstacle entre lui et sa proie. Au cri du cygne agonisant, Monna Lisa, ressaisie tout à coup par

son amour souverain, parut comme transfigurée et s'écria dans une étrange extase : « Le cygne se meurt... mais mon amour n'est pas mort... Léonard, je bois à ton génie! » En murmurant ces mots, elle vida la coupe et tomba morte sur son lit de noces comme une chaste fiancée.

LÉONARD

Lisa... tu m'aimais à ce point!... Et Ruggiero?...

SIDONIA

Il nous avait suivies et s'était introduit dans le château. Elle le repoussa avec mépris et le châtiment du traître fut de la voir mourir dans un transport d'amour pour vous. Alors, dans la frénésie de son ambition et de son désir déçus, Ruggiero devint fou. J'essayai de reprendre mon empire sur l'infidèle, de chasser les fantômes qui le hantaient, mais en vain. Sur chaque lit, il croyait revoir Monna Lisa couchée dans son dernier sommeil; il réclamait le droit de faire son buste; puis... l'ombre... l'ombre du Maître

qu'il croyait voir se pencher sur lui, le chassait dans l'horreur immense de la nuit. Un soir, pris de rage, il se jeta sur un cheval indompté, et je l'ai vu disparaître au détour d'une route d'un galop furieux. J'ignore ce qu'il est devenu.

LÉONARD

Le malheureux !

SIDONIA

Moi, maître Léonard, depuis la mort de Lisa, je ne sais ce qui m'est arrivé, mais je me sens tout autre... Il me semble que d'avoir vu la belle endormie... si rayonnante sur son lit de mort... m'a guérie... de la haine et du crime... (*Cris du dehors : « La sorcière!... » Elle se cramponne de nouveau à Léonard.*) Ils viennent ! Cache-moi !

LÉONARD, *la conduit au laboratoire.*

Entre ici. Je te prends sous ma garde. Le reflet de Lisa qui flotte sur toi te rend sacrée.

(*Les cris du dehors redoublent : « Au feu la maison du sorcier ! »*)

FARFANIKIO, *épouvané.*

Ils vont entrer ! Je ne peux plus les arrêter !

LÉONARD

Laisse-les faire. Qu'ils brûlent l'atelier avec
le Maître !

SCÈNE V

LES MÊMES, LIÉTO, plus tard SIDONIA et JÉROMINE
(La rumeur confuse d'une acclamation populaire s'entend dans la rue.)

LIÉTO, *d'un accent triomphal.*

Le roi de France est entré dans la ville. Il a fait proclamer par tous ses hérauts que la maison de Léonard était sacrée. « Que personne n'y touche, a-t-il dit, car c'est la mienne ! »

FARFANIKIO

Vive le roi de France ! Nous sommes sauvés !

LÉONARD, *sans manifester aucune joie, avec inquiétude.*

Et Balthassar ?

LIÉTO

Quand je suis arrivé à sa maison, les envoyés du Saint-Office le cherchaient pour le saisir. Ils l'ont trouvé mort de froid près de son fourneau... Au fond de son creuset, il y avait une couche d'or resplendissant...

LÉONARD

Tu as donc trouvé ton secret avant de mourir... Balthassar !... Et moi ?... (*Il touche sa poitrine d'un mouvement subit.*)

La lettre d'adieu de Lisa... sa dernière pensée !... Maintenant qu'elle est morte, j'ai le droit de la lire.

(*Il tire la lettre au cachet noir, le rompt, et lit.*)

O grand Léonard !

La vérité suprême échappe à ta science...

J'ai trouvé le secret divin dans ma souffrance :

Nul homme n'entre seul au paradis rêvé.

Sauve un cœur, si tu peux, et tu seras sauvé !

LISA QUI T'AIME

(*Après cette lecture, Léonard reste un instant*

muet d'émotion, puis il est frappé d'une illumination subite.)

O suprême puissance de l'amour et du sacrifice... Voilà le grand secret, voilà la vérité! Ce que je n'ai pas su faire pour toi, Lisa, tu m'apprends à le faire pour d'autres. Ombre chérie, moitié de mon âme, mon éternelle aimée, avec la lumière jaillie de la tombe je vais sauver deux âmes, et les embraser de ton feu sacré!

(Pendant le monologue de Léonard, Sidonia est sortie du laboratoire, Liéto l'informe à voix basse de la mort de son père. Sidonia s'affaisse sur une chaise près du petit poêle et cache son visage dans ses mains.)

LIÉTO, *se tourne vers Léonard et reprend d'un accent douloureux, mais avec la fermeté d'une résolution inébranlable.*

Maître, l'heure est venue de vous dire adieu.

LÉONARD, *lui prend la main.*

Que dirais-tu, Liéto, si l'Ange annonciateur de jadis était devenu une femme vivante et

s'il allait t'apparaître ici en radieuse fiancée!

LIÉTO

Maître, c'est impossible, ne me tentez pas...
ne me rendez pas fou!...

LÉONARD

Eh bien, tu vas voir. (*Bas à Farfanikio.*)
Appelle Jérphine, elle est dans la bibliothèque.
(*Farfanikio y court. Haut à Liéto.*) Retiens
ceci, mon fils! Celui qui conçoit le bonheur dans
toute sa puissance, mais y renonce, obtient le
pouvoir de le donner. A mon appel, ton rêve
va se faire chair! Regarde!

(*Jérphine descend les marches de la biblio-
thèque en robe blanche, avec une couronne d'o-
ranger sur la tête, un voile de fiancée et un col-
lier de perles où fulgure une étoile de diamants.
Elle porte un lys rouge à la main et regarde
Liéto fixement.*)

LIÉTO, recule en chancelant de surprise
et d'émotion.

Ce n'est pas vrai!... c'est de la magie!

JÉROMINE, *s'avance doucement.*

Liéto, c'est moi... C'est Jéromine qui vient à toi...

LIÉTO

Quoi ? Vivante ? Tu n'es pas nonne ?... Tu n'es pas morte sous les dalles du couvent ? Pourquoi revenir ?...

JÉROMINE

Je t'offre ce calice. Il renferme mon sang et ma vie. Dieu n'en a pas voulu.

LIÉTO

Jéromine !

JÉROMINE

Prends ce lys rouge....

(Il le prend.)

LÉONARD, *placé derrière eux, joint leurs mains qui s'entrelacent autour du lys.*

Que le travail de votre vie entière soit comme cette fleur, une seule flamme et une même beauté ! *(Il place sa main droite sur la tête de Liéto.)* Pour nous, tu fus Liéto. Pour le monde,

tu seras le Corrège ! (*Il place sa main gauche sur la tête de Jéromine.*) Aimez-vous, ... c'est le Grand-Œuvre ! (*Jéromine touche le front de Liéto de ses lèvres.*)

LIÉTO

Le feu de ce baiser circule dans mes veines
comme un nectar puissant... La coupe déborde..
Et moi aussi je suis peintre !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, un HÉRAUT d'armes français.

LE HÉRAUT D'ARMES, *qui est entré par la galerie, s'arrête sur le seuil de l'atelier.*

Le roi de France attend maître Léonard.

LÉONARD, *se retournant.*

Je viens. (*Le héraut sort. Léonard s'affaisse sur le siège près du portrait recouvert du crêpe noir.*)

Je vais partir pour mon exil.

JÉROMINE, *s'approche de Léonard, lui met la main sur l'épaule et se penche sur lui d'un geste filial.*

Maître... où est cette femme qui t'a aimé ?

(Liéto et Farfanikio s'approchent dans une attente anxieuse. Sidonia, qui a suivi la scène précédente avec une attention profonde, se lève et regarde avidement.)

LÉONARD, *retire le crêpe noir du portrait de
Monna Lisa.*

Voici cette femme... Elle est morte...

JÉROMINE, *regarde le portrait avec une émotion croissante, puis elle détache lentement la couronne d'oranger de son front et la suspend au coin du tableau.*

Non. Elle est ressuscitée !

(Un large rayon de soleil tombe du vitrail et illumine le groupe. — Le rideau tombe lentement.)

RIDEAU

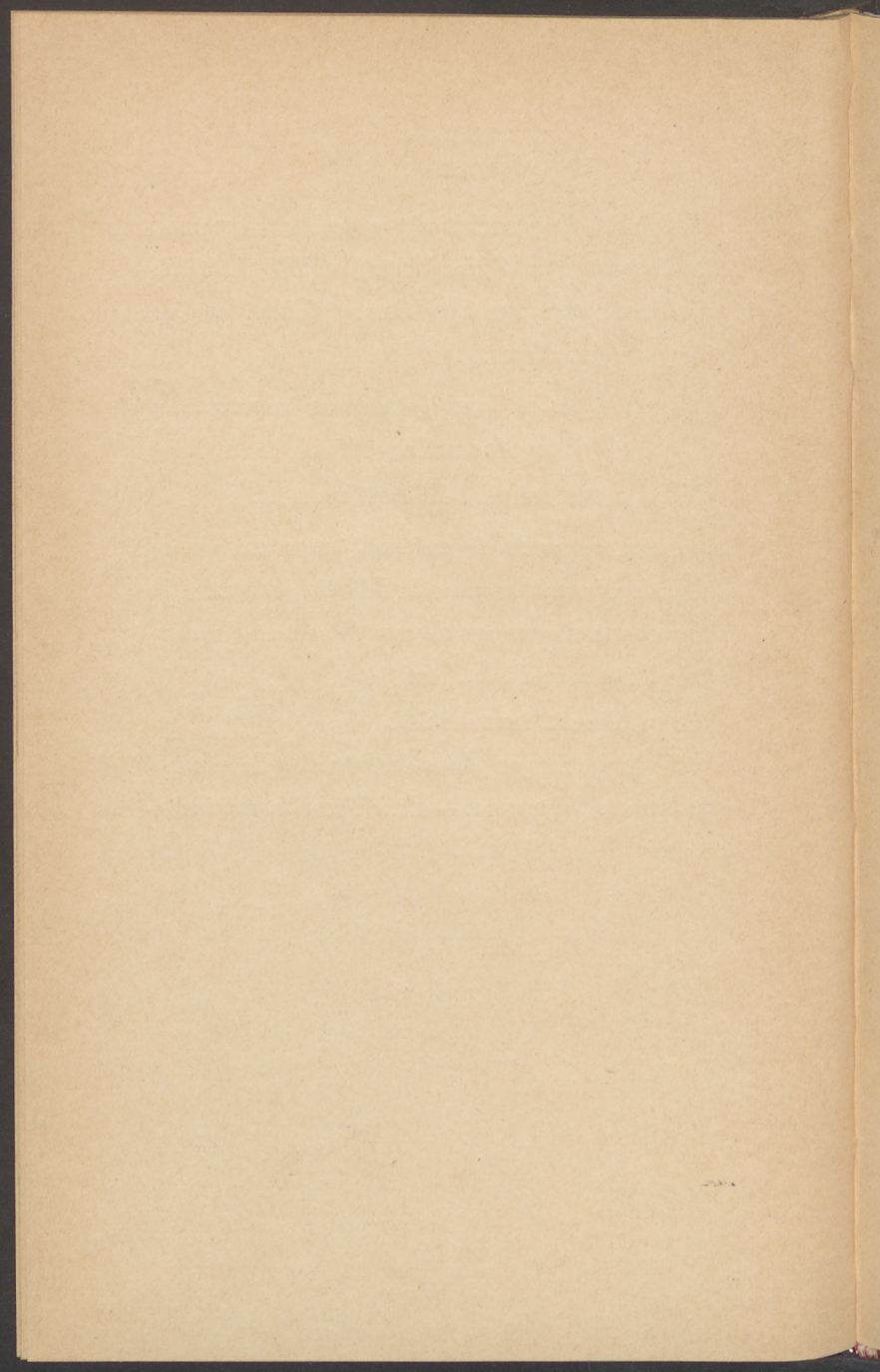


TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE A ANGELO GUBERNATIS.....	I
INTRODUCTION. RÊVE ÉLEUSINIEN A TAORMINA....	3
ACTE I ^{er}	25
ACTE II.....	79
ACTE III.....	139
ACTE IV.....	193
ACTE V.....	217

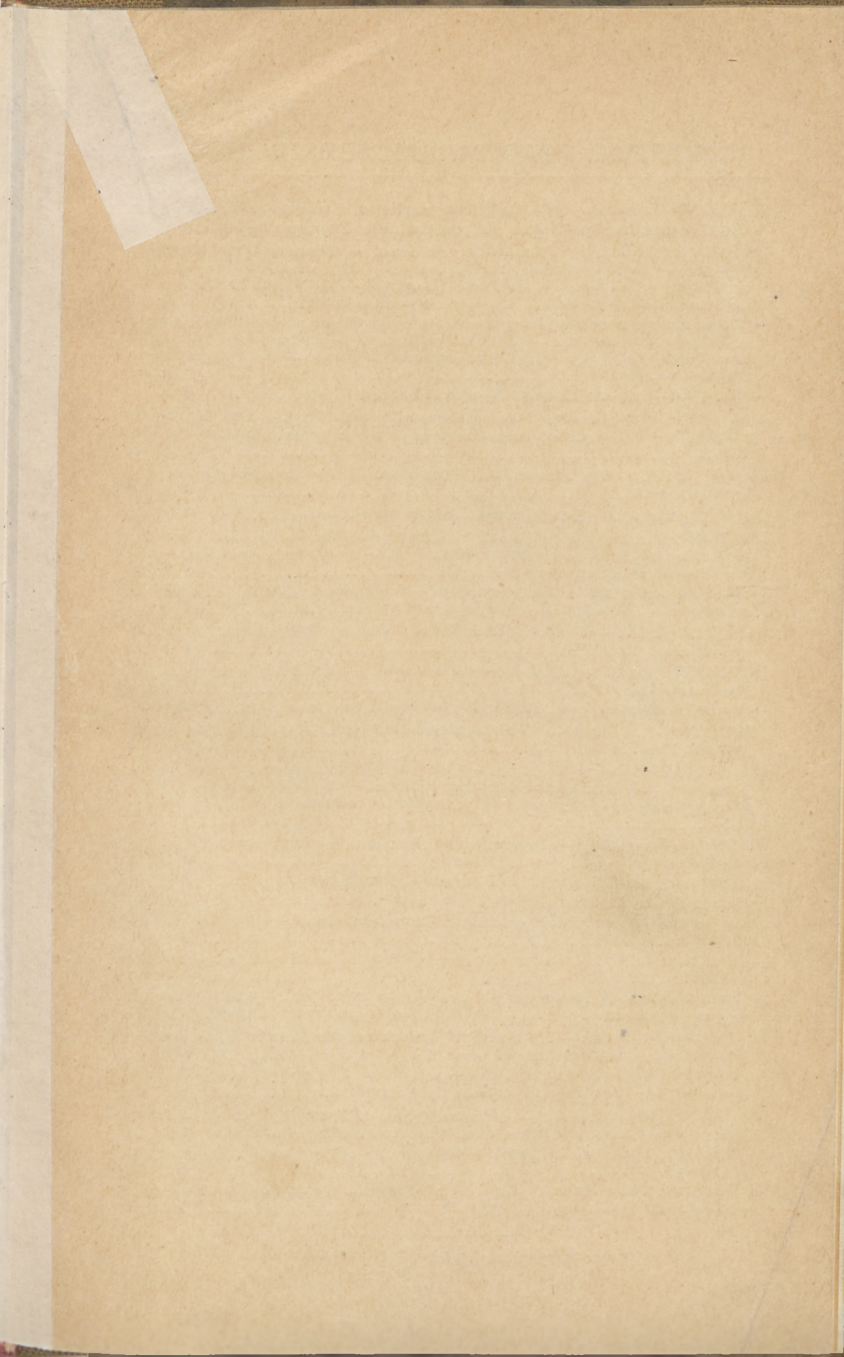
U.11950-



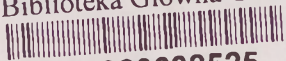
POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7



Biblioteka Główna UMK



300020638525